

Le Jeu du Chuchoteur

Carrisi, Donato

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DONATO CARRISI

LE JEU DU CHUCHOTEUR



10 ANS PLUS TARD...
LE RETOUR DU
CHUCHOTEUR

CALMANN
LEVY
NOIR

**DONATO
CARRISI**

**LE JEU
DU CHUCHOTEUR**

*Traduit de l'italien
par Anais Boutollek Bokobza*

**CALMANN
LEVY
NOIR**

*À Antonio,
mon fils, ma continuité*

À Luigi Bernabò, mon ami

L'appel à la police fut enregistré à 19 h 47, le 23 février. Une femme demandait d'une voix agitée l'envoi d'une patrouille dans une ferme isolée, à une quinzaine de kilomètres de la ville. Elle appelait depuis un portable.

Au même moment, un violent orage s'abattait sur la région.

Quand l'opérateur demanda la raison de l'urgence, la femme répondit qu'un homme s'était introduit dans sa propriété : il se tenait dehors, sous la pluie, dans le noir. Son mari était sorti pour le convaincre de s'en aller, mais l'intrus ne voulait rien entendre.

Il fixait la maison, immobile et muet.

La femme ne put fournir de description physique parce que de là où elle se trouvait, à cause de la pluie battante, elle ne le voyait que par intermittence, à la lumière des éclairs. Elle précisa qu'il était arrivé à bord d'un break vert et que ses deux fillettes étaient terrorisées.

L'opérateur prit note et l'assura qu'il envoyait quelqu'un, néanmoins il informa la femme que, à cause des conditions météorologiques, ils étaient débordés d'appels concernant des accidents de la route et des inondations. Il lui faudrait donc patienter.

Une voiture de patrouille fut disponible le lendemain matin à 5 heures – neuf heures plus tard. Pendant la nuit, un torrent s'était formé et submergeait la chaussée à plusieurs endroits, rendant l'accès à la ferme compliqué.

La scène que découvrirent les deux policiers, peu après l'aube, était tranquille.

La longère, en bois peint en blanc, était juxtée par un silo pour la conservation des pommes. Un sycamore gigantesque projetait son ombre sur le jardin. Un fauteuil à bascule était installé sous la véranda et deux vélos roses, identiques, étaient rangés près de la cabane à outils. Sur la boîte aux lettres, les mots FAMILLE ANDERSON avaient été peints en rouge vermillon.

Rien qui laissât présager le moindre drame. Sauf peut-être le silence, interrompu uniquement par les aboiements d'un chien, un bâtard attaché à sa niche.

Les agents hélèrent les propriétaires, mais n'obtinrent aucune réponse. Ils estimèrent qu'il n'y avait personne, et donc que leur présence n'était plus nécessaire. Toutefois, avant de repartir, l'un des deux, scrupuleux, monta les marches du perron et frappa à la porte. Il constata qu'elle était entrouverte, alors il regarda à l'intérieur et aperçut un grand désordre.

Après avoir demandé l'autorisation par radio à la centrale, les policiers entrèrent pour contrôler les lieux.

Ils trouvèrent les tables et les chaises renversées, les bibelots en morceaux et un tapis de tessons de verre sur le sol. Mais le pire les attendait à l'étage.

Il y avait du sang partout.

Il avait séché sur les oreillers et les draps des chambres à coucher. Il avait giclé sur les objets de la vie quotidienne – une pantoufle, une brosse, le visage des poupées dans la chambre des fillettes. Il y avait de longues traces sur le sol et des empreintes de mains sur les murs, signes de tentatives de fuite désespérées. Le théâtre d'une tragédie. Pourtant, le plus troublant pour les agents fut ce qu'ils ne trouvèrent pas.

Il manquait les corps.

Dans cette maison, il ne restait des quatre membres de la famille Anderson – le père, la mère et des jumelles de huit ans – que les photos encadrées posées sur les meubles ou accrochées aux murs. Ces visages souriants avaient probablement assisté à leur propre massacre.

Vers 8 heures du matin, la police arriva en force dans cette campagne reculée.

Tandis que des brigades aidées de chiens perquisitionnaient les terrains attenants et toutes les cachettes naturelles à la recherche d'éventuelles dépouilles, l'équipe scientifique analysait le chaos à l'intérieur de la ferme, pour tenter de reconstituer les faits.

En même temps, une chasse à l'homme fut lancée.

On cherchait l'inconnu dont Mme Anderson avait donné un signalement très vague au téléphone. On savait juste qu'il s'agissait d'un homme. Aucune description, même sommaire, aucun détail permettant de l'identifier.

La seule information disponible était le vieux break vert mentionné par la femme. Toutefois, sans plaque ni modèle, il ne s'agissait pas d'une véritable piste.

Avant midi, les médias furent informés des événements. Malgré l'absence de détails, cela attisa la curiosité du public.

Avant le soir, Karl, Frida et les petites Eugenia et Carla étaient devenus les protagonistes d'un fait divers qui tenait déjà des millions de personnes en haleine dans tout le pays.

Le mystère de la famille disparue.

Une bizarrerie rendait l'histoire encore plus appétissante : les Anderson avaient récemment déménagé à la campagne, renonçant à la technologie. Ils n'avaient ni électricité, ni Internet, ni même le téléphone. La seule exception était un portable, pour les urgences. Il n'avait servi qu'une seule fois, le jour du drame.

Les détails macabres de l'affaire, accompagnés de la certitude qu'un monstre était encore en liberté, suffirent à faire naître une peur irrationnelle au sein de l'opinion publique : le drame pouvait se reproduire. La collectivité exigeait donc une résolution rapide de l'enquête, incluant évidemment la capture du coupable.

Pourtant, la police n'avait aucune réponse, au-delà des simples évidences. Malgré les moyens et les hommes mobilisés, la seule conclusion à laquelle parvinrent les enquêteurs fut que l'assassin avait utilisé son break vert pour emporter les cadavres – Dieu seul savait ce qu'il comptait en faire.

Trop peu pour espérer un dénouement proche.

Les enquêteurs estimaient probable que l'homme qui avait fait irruption chez les Anderson se soit déjà débarrassé de sa voiture, mais ils la cherchèrent tout de même dans les enregistrements des caméras de surveillance des routes, les heures précédant et suivant l'appel de Mme Anderson. Ils comptaient sur le fait que, s'agissant d'un modèle ancien, il attirerait leur attention. De plus, ils mirent en place un numéro spécial pour recueillir les signalements éventuels de breaks de couleur verte. Comme on pouvait s'y attendre, il y eut de nombreux appels, pour la plupart infondés.

Sauf un.

En fin d'après-midi, une voix anonyme signala la présence d'une Volkswagen Passat verte de 1997 dans la zone de l'ancien abattoir, garée dans un hangar abandonné. Quand les agents allèrent contrôler le véhicule, escortés par l'unité cynophile, ils constatèrent que l'intérieur était maculé de sang.

Ils ouvrirent le coffre, se préparant à une horrible découverte, mais

cette fois non plus il n'y avait pas trace des cadavres.

Alors que les policiers s'apprêtaient à isoler le périmètre pour permettre à l'équipe scientifique d'intervenir sur cette nouvelle scène de crime, les chiens se mirent soudain à aboyer.

Ils avaient flairé une présence dans l'abattoir.

En moins de trente minutes, tout le quartier fut sécurisé. Peu après, les forces spéciales firent irruption dans le bâtiment et menèrent une opération de grande envergure, avec des dizaines d'hommes équipés de la tête aux pieds. Les unités se séparèrent pour tout passer au crible. Les pas lourds, les aboiements des chiens et les cris des policiers résonnèrent dans le lieu désert. Jusqu'à ce qu'un agent signale « quelque chose au troisième étage ». Alors, toutes les unités convergèrent vers l'endroit indiqué.

Dans une pièce obscure, au milieu de carcasses d'ordinateurs et d'autres composants électroniques hors d'usage, il y avait un homme.

Debout, étrangement immobile, tourné vers un mur d'écrans noirs, il était nu. Il leva les mains pour indiquer qu'il se rendait et se tourna lentement vers les hommes qui pointaient leurs fusils d'assaut vers lui et l'aveuglaient avec leurs torches puissantes.

En plus de la singularité de son repère, deux choses frappèrent immédiatement les policiers. D'abord, son âge était indéfinissable. Ensuite, il avait le corps intégralement recouvert de tatouages, y compris son visage et son crâne glabres.

Des chiffres.

L'homme n'opposa aucune résistance, il se laissa menotter sans un mot. À côté de lui, une petite faux couverte de sang : probablement l'arme du crime.

La capture du suspect n° 1 avait eu lieu un peu plus de quarante-huit heures après l'appel à l'aide de Mme Anderson. Les enquêteurs avaient piétiné mais étaient finalement parvenus à une résolution rapide et inespérée de l'affaire – bien que fondée sur une dénonciation anonyme.

Le chef de la police remercia publiquement ce citoyen sans nom d'avoir rendu service à la justice et annonça devant de nombreux micros qu'une nouvelle partie contre le mal avait été gagnée. La mort terrible des Anderson était désormais tenue pour acquise, malgré l'absence de cadavres. Avec l'arrestation de l'homme, l'ordre et la sécurité avaient été rétablis et la population pouvait pousser un soupir

de soulagement.

L'enquête était terminée et maintenant, à juste titre, venait le temps de la compassion et de la prière pour les victimes, où qu'elles se trouvent.

Personne ne pouvait imaginer qu'en réalité, l'ère de la peur venait de commencer.

ENIGMA

La lettre arriva, comme toujours, en février.

Son contenu ne différait pas des autres années : le tableau clinique était inchangé et, pour le moment, rien ne laissait présager de la moindre évolution. L'auteur de la missive concluait par la même formule que d'habitude :

« L'état général du patient est irréversible. »

Cette phrase était une invitation subtile à décider soit de prolonger d'une année la respiration assistée et l'alimentation artificielle, soit de mettre fin une fois pour toutes à cette vie de légume.

Mila rangea la lettre dans un tiroir et observa la vue qui s'offrait à elle par la fenêtre de la cuisine. Le soleil, en fin de course, se teintait de gris en se reflétant sur le lac. Alice poursuivait les feuilles soulevées par les rafales dans la prairie arborée à quelques mètres du ponton. L'hiver avait déshabillé depuis longtemps les deux tilleuls qui surplombaient la maison. Mila se demanda d'où venaient alors les nouvelles feuilles mortes – peut-être du bois qui entourait le miroir limpide d'eau verte.

Alice portait un gros pull et une écharpe qui flottait au vent avec ses cheveux roux. Sa respiration se condensait à cause du froid, mais elle avait l'air heureuse. Mila, elle, profitait de la tiédeur de la maison. Elle préparait un ragoût de légumes pour le dîner, et la tarte aux pommes qui cuisait dans le four diffusait une douce odeur de sucre et de cannelle. Ces derniers mois, elle avait pris une habitude qu'elle n'aurait jamais soupçonnée. Avant, les repas n'étaient pour elle qu'une façon de fournir de l'énergie à son organisme. Désormais, elle était capable de donner une saveur aux aliments. Alice en était sans doute encore plus étonnée qu'elle : cuisiner était ce que faisaient les autres mères, pas la sienne.

Les changements avaient été nombreux, depuis un an. Ils marquaient le début d'une nouvelle vie.

Lors de la dernière enquête qu'elle avait menée, Mila s'était mise en danger.

Avant, l'idée de périr en mission ne lui avait jamais posé problème. C'était un risque inhérent à son métier de policière. Pourtant, le fait de frôler la mort l'avait fait réfléchir. Elle s'était posé une question, banale mais nouvelle pour elle : si elle mourait, qu'adviendrait-il d'Alice ? Il était déjà difficile pour sa fille de grandir sans père.

Ainsi, elle avait mûri la décision de renoncer à l'uniforme. Le temps où Mila Vasquez vivait pour accomplir sa mission – retrouver les personnes disparues – semblait désormais lointain.

Elle ne s'était jamais considérée comme une flic banale. Surtout, elle n'avait jamais été une personne ordinaire, sinon elle n'aurait pas choisi la chasse aux ombres.

Mila s'était aperçue de sa différence à l'âge de seize ans : contrairement à tous les gens qu'elle connaissait, elle ne ressentait jamais aucune empathie. Longtemps elle en avait eu honte, au point de compromettre ses relations. Quand, âgée de vingt-cinq ans, elle avait enfin trouvé le courage d'en parler à un psychiatre, il avait mis un mot sur ce dont elle souffrait : l'alexithymie. C'était comme une sorte d'analphabétisme émotionnel. Dans la pratique, Mila n'arrivait pas à entrer en relation avec les autres sur un plan affectif. Elle ne pouvait pas non plus identifier ou décrire ses sentiments. C'était donc comme si elle n'en avait pas.

Certains appelaient cela le « gel de l'âme ».

Avec le temps, Mila avait compris la raison de ce don obscur : elle était un portail, un accès secret vers une dimension faite de ténèbres et de malveillance. Une fois ouvert, ce passage ne pouvait pas être refermé.

C'est de l'obscurité que je viens. Et c'est à l'obscurité que je dois retourner de temps à autre...

En tant que policière, sa maladie avait été une alliée précieuse, parce que cela lui permettait de traiter les affaires dont elle s'occupait avec un détachement lucide. C'était utile, particulièrement dans les cas de disparitions de mineurs, où la forte implication émotionnelle constituait un obstacle à l'objectivité des enquêteurs : ses collègues avaient souvent la tentation de renoncer, pour ne pas devoir découvrir la terrible réalité que révélait presque toujours la conclusion d'une enquête.

Mila le savait : chercher un enfant disparu, c'était comme suivre un

arc-en-ciel noir. Il ne fallait pas s'attendre à trouver la poule aux œufs d'or, mais plutôt un monstre surnois, avide de sang et d'innocence.

L'alexithymie était à la fois sa malédiction et sa cuirasse. Pourtant, il y avait un prix à payer.

Le manque d'empathie la condamnait à une affinité dangereuse avec les monstres, qui se nourrissent de la souffrance de leurs propres victimes sans éprouver de pitié pour elles. Pour se différencier, Mila avait souvent recouru à l'aide secrète d'une lame de rasoir. Ces petits actes d'auto-scarification lui servaient à restaurer en elle la douleur des autres. Les cicatrices qui ornaient son corps témoignaient de sa volonté de s'identifier aux disparus sur lesquels elle enquêtait, créant un contact empathique avec eux.

La seule période où elle avait ressenti quelque chose – quelque chose d'humain – remontait à sa grossesse. Une expérience émotionnelle surpuissante qui, hélas pour toutes les deux, s'était conclue par un accouchement.

Par la suite, Mila n'avait pas été capable d'être une mère, ni bonne ni mauvaise. Simplement, elle n'avait pas les outils. L'attention qu'elle portait à Alice n'était pas différente de celle qu'on accorde à une plante. Malgré tout, elle s'était occupée de sa fille le mieux possible – possible pour elle, naturellement.

Tout ceci appartenait désormais au passé.

Environ un an auparavant, Mila avait décidé de remédier à l'impasse de son cœur et de son âme. Elle avait loué cette maison au bord du lac et avait fui le monde avec Alice.

Cela n'avait pas été simple. Il avait fallu à chacune le temps de s'habituer à la présence de l'autre. Petit à petit, elles avaient découvert qu'elles n'étaient pas totalement étrangères, même si Mila devait souvent composer avec la tentation de s'enfermer dans la salle de bains à l'étage, de sortir une lame de rasoir du placard derrière le miroir et de se blesser à un endroit de son corps déjà marqué. Une façon de faire surgir d'elle-même, avec le sang, une douleur qui la fasse se sentir humaine. Parce que parfois, elle en doutait.

Maintenant, par cette froide soirée de fin février, Mila observait sa fille s'amuser seule dans la clairière et ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'il y avait d'elle en Alice. La fillette avait dix ans. Bientôt, les hormones allaient révolutionner son existence. Les jeux innocents seraient abandonnés sans regrets, avec une cruauté consciente. Comme tout le monde, elle oublierait d'un coup ce que

signifie être enfant. Pourtant, comme le savent bien les adultes, une partie d'elle conserverait la nostalgie de ce temps pour le restant de ses jours.

Or l'inquiétude de sa mère était tout autre.

Mila craignait que, comme cela avait été le cas pour elle, l'adolescence annonce aussi le gel de l'âme d'Alice. Il n'existait aucune preuve scientifique que l'alexithymie soit héréditaire, mais les statistiques semblaient aller dans ce sens. L'alternative était qu'Alice ressemble à son père, ce qui était tout aussi inenvisageable pour Mila.

Pas cet homme. Pas lui, se dit-elle en repensant à la lettre de la clinique.

Ni elle ni Alice ne prononçaient jamais son prénom.

Comme appelée par le regard de sa mère, la fillette se tourna vers elle. Mila lui fit signe de rentrer.

— Il y a une tanière d'écureuils dans l'arbre, annonça Alice, gelée, en franchissant le seuil.

Mila lui posa une couverture sur les épaules pour évacuer l'humidité de l'air extérieur. Une autre mère aurait accueilli sa fille avec la chaleur d'un câlin. Mais Alice n'avait pas cette mère-là.

— Aucune trace de Finz ? lui demanda Mila.

Alice haussa les épaules.

Son désintérêt pour la disparition récente de leur chat inquiétait Mila. Pouvait-il s'agir d'un signe d'alexithymie ?

— Qu'est-ce qu'on mange ? demanda la fillette, changeant de sujet.

— Ragoût de légumes et tarte aux pommes.

Alice l'observa d'un air curieux.

— Si je mange le ragoût, je peux emporter la tarte dans mon refuge ?

C'était ainsi qu'elle appelait la cabane de couvertures qu'elle s'était construite en haut de l'escalier. Elle y passait beaucoup de temps, lisant à la lueur d'une lampe torche ou écoutant de la musique sur un vieil iPod – dernièrement, elle était devenue fan d'Elvis Presley.

— On verra, dit Mila, qui ne se prononçait jamais trop vite quand il s'agissait de déroger aux règles de la maison.

— Tu penses qu’il va venir ce week-end ?

La question troubla Mila. C’était la troisième fois en un mois qu’elle parlait de *lui*. Pourquoi Alice s’était-elle mis en tête que son père allait venir la voir ? Mila lui avait expliqué que c’était impossible, que cet homme était dans le coma depuis des années et qu’il ne se réveillerait pas. Ou alors en enfer. Mais Alice imaginait qu’il allait réapparaître, tôt ou tard, et qu’ils passeraient du temps ensemble, comme une vraie famille.

— Cela n’arrivera pas, dit Mila pour la énième fois.

Une petite lueur s’éteignit dans les yeux d’Alice, qui alla s’asseoir dans le vieux fauteuil à côté de la cheminée où brûlait un feu. Elle n’insistait jamais.

Mila savait des choses qu’elle aurait préféré ignorer, des choses que personne ne devrait connaître. Des choses indicibles sur les êtres humains. Des choses sur le mal que les personnes font à leurs semblables. Alice ne devait pas savoir que son père était un sadique : c’était trop tôt.

L’ex-policieère avait décidé que sa fille découvrirait le plus tard possible le crime qui se cachait derrière sa naissance, mais aussi la cruauté du monde.

Elle devait la protéger.

Ne pouvant fermer le passage menant à la dimension obscure, elle avait coupé les ponts avec le passé. Elle conservait toujours son pistolet dans le tiroir de sa table de nuit, mais elle ne voulait plus donner la chasse à personne.

Elle était convaincue que si elle ne cherchait plus l’obscurité, alors l’obscurité ne viendrait plus la chercher.

Au moment où elle formulait ces pensées, elle remarqua un léger changement dans le paysage, par la fenêtre. Le soleil avait presque disparu, mais Mila distingua son reflet sur le pare-brise de la berline anonyme qui roulait le long du lac.

Elle sentit un fourmillement familier à la base du cou. Et elle sut que cette visite inattendue ne présageait rien de bon.

La berline aux vitres teintées se gara devant la maison, à côté de la Hyundai, moteur allumé.

Mila assista à la scène depuis la porte-fenêtre. Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Puis la portière arrière s'ouvrit et elle vit descendre Joanna Shutton.

La femme fit signe au chauffeur qui l'avait accompagnée de rester dans la voiture. Elle arrangea ses longs cheveux blonds qui tombaient avec souplesse sur ses épaules. Vêtue d'un manteau camel, elle se dirigea en titubant vers la porte d'entrée, parce que ses talons aiguilles s'enfonçaient dans la clairière humide.

Si la Juge s'est donné la peine de venir en personne, alors l'affaire doit être grave, pensa Mila Vasquez.

La femme portait un dossier.

Quand Mila ouvrit la porte, un nuage de parfum la précéda. L'espace d'un instant, elle se sentit mal à l'aise de l'accueillir en survêtement et chaussettes en éponge.

Joanna Shutton la regarda de biais et lui offrit un sourire forcé.

— Je ne voulais pas être importune, se justifia-t-elle sans conviction. Je t'aurais prévenue de mon arrivée si j'avais pu, mais nous n'avons pas trouvé ton numéro de téléphone.

— Nous n'avons pas le téléphone.

La Juge la regarda comme si elle venait de dire un gros mot mais s'abstint de tout commentaire.

En attendant, Mila était toujours à la porte. Elle voulait marquer l'existence d'une frontière entre la vie d'avant et celle de maintenant, pour affirmer que rien ne franchirait cette ligne.

Joanna lui rendit son regard dur. La chef du département de la police fédérale était une femme déterminée, qui ne se laissait pas traiter avec suffisance. Mais elle était également assez intelligente pour savoir quand il fallait négocier. Dans le fond, c'était pour cela qu'on l'appelait « la Juge ».

— J'ai fait un long voyage, Vasquez. Donc avant de me renvoyer, je te demande de m'offrir au moins une tasse de thé.

Mila la regarda fixement. Elle décida d'écouter ce que la femme était venue lui dire mais se promit solennellement de ne pas s'impliquer. Une fois le thé terminé, elle la renverrait d'où elle venait.

Elle coupa le feu sous les légumes et, forcée de retarder le dîner, couvrit la casserole. Puis elle sortit la tarte aux pommes du four et la

posa sur l'appui de fenêtre pour qu'elle refroidisse. Enfin, elle envoya Alice à l'étage.

— Pourquoi je ne peux pas rester ? protesta sa fille.

Elles ne recevaient jamais de visites et la présence d'une étrangère était une nouveauté alléchante.

— Parce que je veux que tu te fasses couler un bain chaud, lui ordonna sa mère. Tu as école demain.

— D'abord je peux écouter un peu d'Elvis dans le refuge ?

— D'accord, consentit Mila, qui voulait avant tout s'assurer qu'Alice n'écoute pas ce que la Juge était venue lui dire.

Puis elle servit à la visiteuse une tasse de thé brûlant. L'autre en but une gorgée et la posa sur la table basse devant le fauteuil sur lequel elle s'était assise. Le mystérieux dossier était à côté d'elle.

— C'est très beau, ici, dit-elle en observant la pièce.

Le feu crépitait dans la cheminée, donnant à l'atmosphère rustique une couleur ambrée, accueillante.

— Mon père était passionné de pêche, il possédait un cabanon sur le lac et, quand j'étais petite, il nous forçait, ma sœur et moi, à passer d'interminables week-ends dans les bois, poursuivit la Juge.

Mila n'arrivait pas à imaginer Joanna Shutton équipée d'un pantalon et de chaussures de marche. Peut-être sa féminité était-elle à ce point explosive parce que son père rêvait d'un fils.

— Nous ne pêchons pas. Ma fille et moi sommes végétariennes.

La Juge encaissa sans répliquer. Mila la fixait toujours, se demandant quand elle arrêterait de temporiser pour lui demander enfin le service qui l'avait conduite jusque-là.

— J'ai été très surprise de ta décision d'arrêter, tu sais ? reprit la Juge. Je croyais que les flics comme toi ne restaient jamais loin de la police.

— Je vous manque, au département ? la provoqua Mila.

— Certains d'entre nous ont été désolés de te voir partir.

— Mais pas vous.

— En effet.

Toujours aucune allusion au dossier, constata Mila. Si elle tergiversait autant, c'était qu'elle ne pouvait pas se permettre de repartir avec une réponse négative. Elle était curieuse de découvrir le plan de son hôte.

— Je ne vois aucun téléviseur, dit la Juge.

Mila confirma, secouant la tête.

— Même pas une connexion Internet ? demanda l'autre, abasourdie.

— Nous avons des livres. Et une radio.

— Alors tu as dû entendre les nouvelles, ces deux derniers jours.

Avant que Mila réponde, Joanna Shutton lui cita un nom :

— Anderson... Ça te dit quelque chose ?

— Vous avez l'homme tatoué, je pensais que c'était terminé.

La Juge sourit doucement et croisa les jambes dans l'autre sens.

— Il y a assez de sang sur la scène de crime et dans la voiture du suspect pour laisser supposer un massacre. Le fait que le sujet soit en possession de l'arme du crime a facilité le travail du procureur : il n'a pas hésité à formuler l'accusation d'homicide multiple.

— En effet, je pense qu'aucun avocat ne pourra sortir votre homme du pétrin dans lequel il s'est fourré, affirma Mila. Donc qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Ce n'est pas si simple, affirma la Juge. Là où on l'a capturé, il y avait un lit de camp, quelques vêtements, un réchaud de camping et de la nourriture en boîte. Il vivait comme un vagabond au milieu de carcasses d'ordinateurs. C'est pour cela, et aussi à cause des chiffres, que les médias l'ont appelé « Enigma ».

— Où les a-t-il pris ?

— Quoi donc ?

— Les ordinateurs.

— Quelle importance ? Il a dû les ramasser par-ci par-là, dans les poubelles ou dans les bureaux abandonnés de la zone de l'ancien abattoir : on dirait une décharge d'appareils électriques, expliqua Joanna en sirotant une autre gorgée de thé pour se donner une contenance. Les médias veulent inventer une histoire, mais je ne permettrai pas qu'un fou, de ceux qui se baladent avec un chapeau en aluminium pour qu'on ne lise pas dans leurs pensées, devienne une

célébrité.

Mila sentit que la Juge n'était pas entrée dans le vif du sujet. La chef de la police était réellement inquiète, mais pour une autre raison.

— Vous ne savez toujours pas qui c'est, n'est-ce pas ?

La Juge acquiesça.

— Rien dans les bases de données, rien dans les archives d'empreintes, rien dans le répertoire ADN. Mais le véritable mystère, c'est qu'après qu'on a diffusé l'histoire des tatouages, personne ne s'est manifesté pour l'identifier. Personne ne l'a jamais vu. Tu y crois ? s'emballa-t-elle. Comment un type couvert de chiffres de la tête aux pieds – plante des pieds et paume des mains comprises – peut-il passer totalement inaperçu ? Personne ne l'a jamais remarqué ni photographié, même par erreur. Les caméras de sécurité, qui sont maintenant à tous les coins de rue, ne l'ont jamais filmé. Il n'y a aucune trace de lui en dehors du hangar où on l'a capturé après l'appel anonyme. D'où vient-il ? Pourquoi se réfugiait-il là ? Où prenait-il ce dont il avait besoin ? Comment se procurait-il à manger ? Comment a-t-il fait pour se rendre invisible pendant tout ce temps ?

— Naturellement, il ne parle pas, conclut Mila.

— Depuis qu'on l'a arrêté, il n'a pas prononcé un mot.

— Vous risquez donc de ne jamais retrouver les corps des Anderson...

Joanna Shutton marqua une pause : Mila avait visé dans le mille.

— Les chiffres sont la seule ressource dont nous disposons, admit la Juge.

Elle prit enfin le dossier, elle l'ouvrit et étala sur la table devant Mila les photos du corps de l'homme. Des plans de plus en plus rapprochés.

— Nous savons qu'il a effectué les tatouages lui-même. Nous savons également, grâce à l'état de l'encre, qu'il les a faits progressivement... En ce moment, nous sommes en train d'essayer de comprendre si ces séquences cachent une signification ou si elles ne sont que le fruit d'une obsession absurde.

Mila sentit que, bien qu'elle essaie de le présenter comme un fou, la Juge avait peur de ce que cet homme pouvait être réellement.

— Quelqu'un essaie de dresser un portrait psychologique ?

L'ex-policière se surprit à écouter le son de sa voix. Elle s'était juré de ne pas se laisser impliquer, mais pendant un instant son instinct de chasseur avait repris le dessus.

La Juge interpréta cette petite concession comme un point en sa faveur et s'empressa de répondre :

— La quantité de traces qu'il a laissées derrière lui, et qui l'incriminent sans l'ombre d'un doute, fait penser à un sujet désorganisé qui a agi sous le coup d'une impulsion... Mais il est tellement froid, impassible, *contrôlé*... et tellement docile et tranquille, qu'on pourrait croire qu'il a tout prévu depuis le début et que, pendant qu'on essaie d'y comprendre quelque chose, il se moque de nous.

Mila étudia les photos posées sur la table. Les nombres, à un ou deux chiffres, recouvraient presque chaque millimètre de la peau de l'homme. Certains étaient petits, d'autres plus grands et plus marqués.

Il y avait de la méthode, dans cette opération répétée au fil des ans, une méticulosité terriblement inquiétante. *Il ne s'agit pas d'un simple psychopathe*, se dit-elle. Elle sentit un frisson dans son dos.

— Pourquoi êtes-vous venue ? demanda-t-elle en détournant le regard des photos, comme si elle voulait s'en débarrasser. Je ne comprends pas en quoi je peux vous être utile.

— Écoute, Vasquez...

— Non, je n'écouterai pas, répondit brusquement Mila, tuant dans l'œuf toute négociation. J'ai compris ce que vous avez en tête : vous avez besoin de quelqu'un pour vous aider à retrouver les corps des Anderson. Par exemple, une spécialiste de la recherche de personnes disparues, qui a pris sa retraite et qui ne nuirait pas trop à la réputation de la police en cas d'échec.

La policière qui avait survécu par miracle à la dernière enquête de sa carrière était parfaite pour détourner l'attention des médias. Mila en avait la nausée.

— Au cas où vous ne l'auriez pas encore compris, madame Shutton, je ne vous aiderai pas. J'en ai fini avec cette merde.

— Je ne suis pas ici pour te demander de retrouver les Anderson, précisa la Juge très calmement. Vasquez, je suis venue parce que tu es probablement la seule à pouvoir nous révéler qui est Enigma.

Mila, interdite, ne savait pas quoi dire. En attendant, la Juge chercha parmi les photos.

— Au milieu des nombres, nous avons trouvé un mot. Sur son bras droit, perdu entre les séquences et bien caché dans le creux du coude, il y a écrit ça...

Elle trouva la photo correspondante et la lui tendit. Après une brève hésitation, Mila regarda. Et resta bouche bée.

Quatre lettres. Un prénom. Le sien.

Consciente qu'elle ne trouverait jamais le sommeil, Mila passa la nuit recroquevillée sur le canapé où, quelques heures plus tôt, Joanna Shutton lui avait envoyé au visage une vérité qu'elle aurait préféré ne jamais découvrir.

« Tu es probablement la seule à pouvoir nous révéler qui est Enigma. »

Les paroles de la Juge résonnaient encore dans la pièce.

— Tu n'auras pas à le rencontrer, l'avait-elle rassurée. Il te suffira d'écouter le compte-rendu de ce que nous savons sur lui, ensuite tu nous diras si cela t'évoque quelque chose, puis tu seras libre d'oublier cette histoire.

— Comment pouvez-vous être certains qu'il s'agit de mon prénom ? avait protesté l'ex-policieère. Mila peut signifier mille choses, de même que ces nombres. Vous ne savez pas encore de quoi ils sont le symbole.

— Peut-être qu'on se trompe, mais on a l'obligation d'essayer.

La Juge avait joué sa plus grosse carte en faisant appel à son sens du devoir.

Mila observa le feu s'éteindre doucement dans la cheminée, la laissant seule dans un froid glacial qui lui était familier.

Dans le silence de la maison, elle entendait les bruits du bois. Le vent qui agitait les branches pour se frayer un chemin entre les arbres et, au loin, la rengaine paresseuse des vagues au bord du lac.

Alice avait senti que quelque chose n'allait pas. Elle était agitée. Mila l'avait autorisée à dormir dans son refuge de couvertures avec une lampe torche, ses livres préférés et son iPod avec Elvis, entourée du sourire rassurant de ses peluches.

L'obscurité était venue la chercher. La décision que Mila devait

prendre concernait également sa fille. Et il était nécessaire qu'elle puisse revenir en arrière, le cas échéant.

Tout allait si bien jusque-là, pourquoi avait-elle ouvert la porte à la Juge ? En même temps qu'elle, elle avait laissé entrer une personne sans nom, qui se nourrissait de la rage et des cris de victimes innocentes et qui, sans surprise, comptait s'installer. Mila la sentait, telle une ombre parmi les ombres de la pièce. Et elle ne savait comment la chasser.

L'inconnu qui avait massacré les Anderson s'était tatoué son prénom.

Cette idée la tourmentait. Ce n'était pas la signification de ce geste qui la troublait, mais l'acte même de se marquer la peau. Combien de fois Mila avait-elle creusé dans sa propre chair pour tenter de faire affleurer un sentiment humain, une douleur imitant la pitié et la compassion ? La ressemblance ou, pire encore, l'affinité qui la liait au monstre, la terrorisait.

Ça ne peut pas être un hasard. Il le sait. Est-ce pour ceci qu'il essaie de m'impliquer ?

Les doutes et les interrogations se pressaient dans son esprit. Une voix intérieure lui intimait de renoncer, d'oublier les paroles de Joanna Shutton et cette histoire, de se replonger dans l'isolement complet qu'elle avait choisi pour elle et sa fille et de poursuivre sa nouvelle vie. De toute façon, personne ne pouvait la contraindre à aller voir ce qui se cachait derrière la devinette d'Enigma.

Parce que Mila en était certaine : ce tatouage était une invitation.

Je ne me laisserai pas avoir. L'idée d'entrer en relation avec cet homme, même sans devoir le rencontrer, l'inquiétait terriblement.

Pourtant, une partie d'elle-même, profonde et irrationnelle, poussait dans la direction opposée, désirait percer le mystère.

Je veux voir ce qu'il y a derrière le rideau, regarder le magicien dans les yeux et dévoiler le subterfuge.

Elle entendait nettement cet appel obscur et, malgré ses efforts, ne pouvait l'ignorer. Parce que, bien que Mila réussisse à contenir sa seconde nature, elle n'était pas encore en mesure de la dompter.

L'aube dispersa les ténèbres en même temps que ses dernières résistances. En dépit de sa nuit sans sommeil, Mila était alerte et consciente que, si elle ignorait le message d'Enigma, cette histoire viendrait de toute façon la débusquer dans la tanière au bord du lac

qu'elle avait eu tant de mal à se construire, aussi protégée et confortable que le refuge en couvertures d'Alice. Alors autant affronter l'affaire.

Elle se dit qu'elle le faisait aussi pour les Anderson, pour aider à retrouver leurs corps et pour qu'ils aient une sépulture digne de ce nom. Mais en son for intérieur, elle savait que c'était faux. Elle était attirée par l'idée de résoudre le mystère. Elle n'avait pas soif de gloire. Elle avait l'absurde conviction que vaincre ce défi de l'obscurité ferait du monde un endroit plus sûr, y compris pour sa fille.

Elle alla réveiller Alice avec des pancakes chauds.

Le refuge de couvertures était une cabane construite avec des cordes et des pinces à linge sur le petit palier en haut de l'escalier, juste devant la porte du grenier. Mila écarta le plaid écossais rouge et vert qui servait de porte d'entrée et un rayon de lumière pénétra le petit antre douillet.

La tête ébouriffée de la fillette apparut entre les oreillers qui recouvraient le sol en chêne. Une fois encore, elle avait dormi avec les écouteurs de l'iPod dans les oreilles. Elle se frotta les yeux et fixa le plateau dans les mains de sa mère.

— Ce n'est pas samedi, dit-elle, se doutant qu'une variation dans la routine sous-entendait quelque chose.

— Aujourd'hui après l'école tu iras chez Jane, je vais prévenir sa mère, répondit Mila en changeant de sujet.

— Pourquoi ?

— Je vais en ville, mais je rentre ce soir. D'accord ?

Alice regarda les pancakes sans mot dire. Mila comprit que sa fille la soupçonnait d'avoir préparé son petit déjeuner préféré uniquement pour se faire pardonner. Et elle avait raison : d'une certaine façon, elle contredisait son choix de laisser derrière elle sa vie d'avant.

— Tu vas le voir ?

— Non, je ne vais pas voir ton père, soupira Mila.

— OK.

Comme toujours, Alice se contenta de la première réponse, mais Mila se dit que si cette fixation ne passait pas, il lui faudrait emmener sa fille consulter un psychologue.

— Quoi qu'il en soit, je reviens pour le dîner.

— D'accord, maman.

Ce mot la troubla : Alice ne l'appelait quasiment jamais ainsi quand elle s'adressait à elle. Quand cela arrivait, Mila frissonnait, parce qu'elle était sûre que sa fille essayait de lui communiquer quelque chose d'important et elle ne savait pas si elle était en mesure de comprendre la signification de son message.

Elle lui tendit l'assiette de pancakes, le sirop d'érable et un verre de lait.

— Finz n'est pas revenue cette nuit non plus, annonça-t-elle. On devrait peut-être aller la chercher dans le bois.

Alice mordit dans un pancake, se contentant d'enregistrer l'information.

— Quand tu auras fini de manger, va te préparer, le bus scolaire passe dans une demi-heure, dit Mila en tournant les talons.

Un carton était rangé au fond de sa penderie. Elle le sortit et l'ouvrit. Il contenait une paire de rangers, un jean noir, un pull à col roulé et un blouson en cuir : les vêtements qui, autrefois, la rendaient invisible. Une tache sombre qui se confondait avec mille autres, dans le grouillement incessant des couleurs de la terre.

Dans le fond de la boîte dormait un objet qu'elle n'avait pas utilisé depuis longtemps.

Elle prit son vieux téléphone portable – un modèle d'antiquité, bien loin du smartphone – et le brancha, parce que la batterie était déchargée depuis longtemps.

Elle avait plusieurs coups de fil à passer. Elle commença par appeler Joanna Shutton.

— Douze heures, annonça-t-elle sans préambule. Ensuite, cette histoire ne me concerne plus.

Elle roula jusqu'à la gare au volant de sa vieille Hyundai. Elle monta dans le train de 7 h 30 et arriva en ville une demi-heure plus tard. Au moment où elle posa le pied sur le quai, la métropole l'accueillit avec son vacarme habituel. Seulement, Mila n'y était plus habituée. Le lac lui avait fait oublier ce que signifiait vivre sans silence. Soudain, elle se sentit angoissée.

Dehors, elle reconnut son vieil ami qui l'attendait près du kiosque à

journaux, comme convenu. Simon Berish n'avait pas changé de style : il était toujours habillé en gentilhomme. Il croisa son regard de loin et leva le bras.

— Je ne pensais pas te revoir, dit-il, l'air déçu.

— Moi non plus, admit Mila, dissimulant une certaine joie.

Ils s'étaient dit adieu quand elle avait pris la décision de quitter la police. Elle se rappelait leur dernière conversation, quand elle lui avait communiqué ses intentions. Bien que Mila ne l'ait pas formulé clairement, son idée de couper les ponts avec le passé l'incluait, lui aussi. Berish avait accepté le contrat. Ils avaient pris congé comme d'habitude, bien que conscients qu'ils ne se reverraient probablement jamais.

— Tu as le temps de boire un café ? lui demanda-t-il.

— Je ne pense pas : la Juge a convoqué un briefing exprès pour moi dans vingt minutes.

Simon n'insista pas et lui ouvrit le chemin. Ils se dirigèrent vers le parking.

Au-dessus de la ville, des nuages gris se condensaient dans le ciel. Il avait plu et l'asphalte était constellé de petites flaques. Son ex-collègue la précédait de quelques pas, évitant consciencieusement son regard. Le connaissant, Mila se demanda combien de temps il résisterait avant d'exploser. Elle n'eut pas à attendre.

— Je n'arrive pas à croire que la Juge ait réussi à te convaincre de revenir, lança-t-il, contrarié.

— Je ne suis pas revenue, répondit Mila. Je ne reste que quelques heures.

— J'avais effacé ton numéro de mon répertoire. Quand le téléphone a sonné ce matin, je ne savais pas que c'était toi. Sinon je n'aurais pas répondu.

Il essayait de se montrer grincheux, mais Mila savait qu'il agissait ainsi pour son bien. Pour lui faciliter les choses, un an plus tôt, Simon avait pris sa place aux Limbes – ainsi appelait-on le service qui s'occupait des personnes disparues. Ce n'était certes pas le poste le plus convoité du département, mais il avait voulu lui envoyer un signal rassurant : le travail qu'elle avait entamé serait poursuivi et les personnes dont les photos étaient accrochées aux murs de la salle des pas perdus ne seraient pas oubliées.

Ils arrivèrent à la voiture, un utilitaire aux vitres légèrement baissées pour aérer. Berish chercha les clés dans sa poche. Le museau de Hitch apparut à la vitre arrière.

— Hé, mon beau, dit Mila.

Le chien, un hovawart, avait vieilli, mais il l'avait reconnue aussitôt. Au moins, il avait l'air content de la voir, lui.

— Comment est la vie près du lac ? demanda Simon peu après en s'insérant dans la circulation de ce vendredi matin, direction le département de la police fédérale.

— Différente, et ça me suffit.

Dans l'habitable flottait un parfum trop doux – muguet et jasmin. Ce n'était pas un désodorisant pour voiture : peut-être y avait-il du changement dans la vie de Berish ?

— Et Alice, comment elle va ? Vous ne vous sentez pas seules ?

— Alice grandit et nous ne sommes pas seules : nous avons une chatte, elle s'appelle Finz.

À la seule évocation de l'animal, Hitch laissa échapper un grognement.

— Vous avez bien fait de vous éloigner, ici ça a empiré, commenta Berish. Ne crois pas les histoires que tu entendras sur la baisse drastique de la criminalité, la nouvelle paix des gangs ou autres absurdités du genre.

On appelait ça la « méthode Shutton » : depuis que la Juge était en poste, elle portait ses fruits de façon inespérée. Mila savait qu'on vivait mieux en ville depuis quelques années, mais cela n'avait pas freiné son projet de départ.

Berish n'avait pas non plus confiance en ce changement soudain.

— Maintenant il paraît qu'on peut sortir le soir, alors que jusqu'à il y a quelques années le centre-ville était désert. Mais est-ce la vérité ?

En effet, autrefois, si on mettait le nez dehors après 18 heures, dans le meilleur des cas on se faisait dévaliser, se souvint Mila.

— Où sont les criminels, les voleurs, les violeurs et les dealers ? Bien sûr, maintenant on peut aller au cinéma ou manger une glace sans se demander si on rentrera sain et sauf. Mais personne ne se demande ce qu'est devenue toute la haine d'avant...

— Tu as une idée, toi ? demanda Mila en observant les hauts immeubles par le coin du pare-brise, comme s'ils se battaient pour toucher le ciel.

— En apparence tout à l'air normal, brillant et reluisant... Mais va faire un tour sur le Web et tu verras que rien n'est normal, affirma Berish. Les gens sont pleins de rage, même si on ne comprend pas pourquoi. Et puis, de temps en temps, un peu de cette pourriture trouve le moyen de remonter du fin fond du réseau. Et nous, on met ça sur le compte du hasard... Avant-hier, un type a frappé jusqu'au sang un gamin de onze ans parce qu'il était involontairement passé devant l'objectif de son smartphone alors qu'il prenait une photo pour la poster sur les réseaux sociaux.

Berish n'était pas uniquement un flic désabusé, pensa Mila. Il savait ce qu'il disait. Pendant des années, il avait été le meilleur expert en interrogatoires du département. « Tout le monde veut parler à Simon Berish », assuraient ses collègues. Même les criminels les plus irréductibles. Simon connaissait les habitants de la ville mieux que quiconque.

— Il ne nous manquait plus que cette histoire d'Enigma, dit soudain le policier, avant de la regarder. Je sais que tu es ici pour lui.

Mila ne lui avait pas révélé la raison de sa visite en ville. Elle s'était contentée de lui raconter que le département lui avait demandé une consultation sur une affaire, sans entrer dans les détails.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ? lui demanda-t-elle sans rien confirmer.

— Ça ne me plaît pas, répondit-il avec inquiétude. Il y a trop d'agitation au département, j'ai l'impression qu'ils nous cachent quelque chose...

Mila ne répondit pas.

— Après la prétendue consternation pour la mort des Anderson, les gens se sont déchaînés sur Internet. Les plus civilisés s'indignent que la police ait envoyé une patrouille à la ferme plusieurs heures après l'appel à l'aide. D'autres s'en prennent aux Anderson eux-mêmes, parce qu'ils ont renoncé à la civilisation technologique et vivaient à la campagne avec deux petites filles, sans électricité... Mais les pires, ce sont ceux qui acclament le psychopathe tatoué, annonça Berish d'une voix grave. Ils célèbrent son geste comme s'ils étaient possédés. La violence ne s'est pas arrêtée l'autre nuit, dans cette maison isolée : elle continue de se réverbérer telle une onde sismique destructrice. On

pense d'abord que ces fanatiques ne sont qu'une petite minorité, mais ensuite on s'aperçoit que dans la masse il y a des employées, des étudiantes, des pères de famille. Et le pire, c'est qu'ils ne cachent pas leur visage ni leur nom, dans les commentaires.

— Comment l'expliques-tu ?

Simon Berish gratta sa tempe blanche.

— J'ai interrogé et fait avouer des dizaines d'assassins : il y avait toujours un moment où même les plus durs avaient honte de ce qu'ils avaient fait. En général, c'était quand je prononçais le nom de la victime. En un instant, je pouvais lire dans leur regard... Peut-être qu'on est réellement devenus meilleurs et que la criminalité a baissé, comme le soutient Joanna Shutton, quoi qu'il en soit les gens ordinaires n'ont plus aucune pudeur.

En écoutant le discours de Berish, Mila ne put s'empêcher de penser qu'elle avait fait le meilleur choix en cessant toute relation avec lui. L'amitié entre policiers ne fonctionne plus quand l'un des deux quitte l'uniforme : c'est la règle. En effet, son ex-collègue ne parlait que de crimes, de gens assassinés et de souffrance. Il pouvait se le permettre parce qu'il savait qu'elle était venue pour une affaire qui concernait le département. Si elle l'avait invité à passer un week-end au bord du lac, ils n'auraient pas su de quoi parler.

Berish gara la voiture à une vingtaine de mètres de l'entrée principale du quartier général de la police. Mila caressa le vieux Hitch et descendit.

— À quelle heure est ton train ce soir ? lui demanda son ami, déterminé.

— À 19 heures.

— Bien, alors je passe te prendre à 18 h 30 pour te raccompagner à la gare.

La salle du briefing était un petit auditorium au quatrième étage du département, équipé de fauteuils en plastique bleu, d'une estrade pour les orateurs et d'un écran. Les fenêtres donnaient sur la cour intérieure et les rideaux à bandes verticales étaient toujours tirés, pour des raisons de confidentialité. La pièce sentait la poussière et la nicotine, malgré l'interdiction depuis plus de trente ans de fumer dans les bâtiments publics.

En entrant, Mila reconnut cette odeur familière, qu'elle avait oubliée et qui la fit immédiatement voyager dans le temps, à son ancienne vie.

Les regards des présents se posèrent sur elle.

En plus de Joanna Shutton, vêtue d'un tailleur impeccable à fines rayures, il y avait Bauer et Delacroix, les agents chargés de l'enquête. Le premier était blond et corpulent, portait d'épaisses moustaches et avait toujours l'air en colère. Le second, à la peau noire, semblait le plus vif des deux.

Ensuite, il y avait un homme entre deux âges en blouse blanche – que Mila identifia comme le médecin légiste s'occupant de l'affaire – et une jeune collègue en uniforme de l'équipe scientifique : son visage fermé et sévère était typique de ceux qui pensent que les policiers sont supérieurs au reste de l'Univers. Enfin Mila aperçut Corradini, le conseiller et porte-parole de la Juge, vêtu d'un costume sombre qui lui donnait des airs de manager plus que de flic. Mila ne l'avait jamais rencontré, mais elle l'avait vu à la télévision chaque fois que le département revendiquait les mérites de la résolution d'une affaire. Il était le stratège de la « méthode Shutton ».

Personne ne la salua. Seule la Juge vint à sa rencontre pour l'accueillir.

— Bienvenue, agent Vasquez, dit-elle avec un sourire.

Mila se sentit embarrassée : elle n'était plus agent et portait autour

du cou un badge « visiteur ». Elle imagina ce que pensaient ses ex-collègues.

À leurs yeux, son prénom tatoué la rendait complice d'Enigma.

Que cela soit vrai ou non, elle *était* impliquée. De plus, le fait qu'elle ait remisé son uniforme aggravait le jugement qu'ils portaient sur elle. Parce que les flics ne renoncent pas, normalement : soit ils prennent leur retraite, soit ils meurent en service.

Joanna Shutton sentait également la tension, mais préféra faire semblant que tout était sous contrôle.

— Commençons.

La Juge s'installa au milieu de la première rangée et invita Mila à prendre place à côté d'elle. L'ex-agente n'aimait pas être à ce point exposée, mais elle ne pouvait l'éviter.

Pendant que les autres s'installaient, Corradini fit baisser les lumières et monta sur l'estrade. Puis il s'adressa à Mila :

— On vous a fait signer un document dans lequel vous vous engagez à ne pas divulguer le contenu de cette réunion, sous peine d'incrimination pour complicité et obstacle à l'enquête.

Elle fut agacée. Elle trouvait inutile que cet avertissement lui soit répété mais, maintenant qu'elle était « civile », c'était la procédure.

— Je vous explique comment on va procéder, mademoiselle Vasquez. D'abord, les agents Bauer et Delacroix vont résumer l'affaire Anderson, puis vous nous donnerez vos impressions.

Mila n'était pas sûre de pouvoir aider. Elle courait le risque de les décevoir.

— Pendant l'exposition des faits, sens-toi libre de poser les questions qui te sembleront opportunes, intervint la Juge. Le but est de comprendre la raison pour laquelle l'homme tatoué a décidé de te prendre à partie.

Elle avait interdit à ses hommes de se référer au meurtrier en utilisant le surnom choisi par les médias. Mais Mila ne faisait plus partie de la police : elle continuerait de l'appeler Enigma.

— Alors, commença Bauer, récapitulons ce qui s'est passé dans la ferme des Anderson l'autre nuit.

Ce résumé était destiné à Mila, mais l'agent s'adressa à tout l'auditoire, choix qui témoignait de son hostilité envers son ex-

collègue. Bauer saisit une petite télécommande avec laquelle il actionna le vidéoprojecteur installé au plafond de la salle.

Les photos de la scène de crime défilèrent sur l'écran.

— En s'appuyant sur l'appel de Mme Anderson, on peut affirmer que le meurtrier est arrivé à la ferme vers 20 heures.

Ils l'ont remarqué malgré l'orage, se dit Mila. Le cauchemar est apparu comme un mirage. Quelque chose que l'esprit refuse de croire, au début. Qui l'a vu le premier ? Frida, Karl ou l'une des fillettes ?

— Il a eu toute la nuit pour accomplir son massacre, mais nous pensons qu'il ne lui a fallu que deux ou trois heures, annonça Bauer en appuyant sur un bouton de la télécommande. Premier élément : la faux.

Gros plan sur l'arme du crime.

— Nous supposons que le meurtrier était déjà en possession de l'objet. Il l'a probablement trouvé dans le hangar des engins agricoles : son intention initiale n'était peut-être pas de tuer, mais de voler quelque chose.

La lame et le manche de la faux étaient maculés de taches rouge foncé.

— Nous n'avons pas pu relever d'empreintes sur l'arme, spécifia l'agente de l'équipe scientifique, zélée. Trop de sang.

— Deuxième élément : le téléphone portable.

Sur la photo, l'appareil d'où avait été passé l'appel aux secours était posé sur un meuble de la cuisine. Depuis la fenêtre à côté, on apercevait le portail et la cour.

— C'est de là que Mme Anderson a appelé la police : elle ne parvenait pas à décrire l'intrus à cause de la pluie, son mari était en pourparlers avec l'inconnu posté devant chez eux.

Mila imagine le chef de famille prendre son courage à deux mains pour aller s'enquérir des intentions de l'inconnu. Au fond de lui, Karl Anderson avait sans doute déjà l'intuition de ce qui pouvait se passer. Mais il devait protéger sa femme et ses filles, donc il n'avait pas reculé.

— Notre idée est que Karl Anderson, après avoir surpris l'inconnu dans sa propriété, est allé à sa rencontre pour lui demander de partir.

Mila le vit parcourir les mètres qui le séparaient de l'intrus, pensant

à ce qu'il allait lui dire pour le convaincre. Peut-être avait-il envisagé de lui proposer de l'argent ? Le menacer constituait un trop gros risque pour sa famille. *Mais quand il a vu pour la première fois son visage tatoué, son cœur a dû s'arrêter*, se dit Mila. *Toutes les peurs, même les plus irrationnelles, ont soudain pris forme et consistance devant lui.*

— Quand il a compris qu'il était armé, Karl Anderson a peut-être compris que tout était terminé, affirma Bauer. Quoi qu'il ait dit ou fait, il n'aurait pas pu modifier le cours des événements.

Malgré tout, il s'est montré complaisant, pensa Mila, convaincue. Oui, Karl avait tout de même essayé. Parce que les victimes qui savent qu'elles n'ont aucune chance d'en réchapper ne peuvent s'empêcher de pactiser avec leurs bourreaux. D'abord, elles se montrent compréhensives, de façon absurde. Puis, quand elles comprennent que c'est inutile, elles invoquent la pitié.

De nombreux sadiques psychopathes temporisent jusqu'à ce moment gênant, non pas parce qu'ils ont des scrupules mais parce que la supplication des victimes est leur source principale de plaisir.

— Troisième élément : le sang, dit Bauer. C'est la seule preuve nous permettant de soutenir que des crimes ont eu lieu dans cette ferme. Même si l'orage de la nuit a effacé les traces de sang à l'extérieur, selon notre reconstitution l'assassin a frappé Karl Anderson à mort dans la cour, précisa-t-il en indiquant un endroit sur la photo. Puis il s'est dirigé vers la maison.

Suivit un cliché de l'intérieur de l'habitation, sens dessus dessous.

Mila visualisa la femme qui, depuis la fenêtre, voyait son mari s'effondrer soudain à terre. Sans y réfléchir, elle avait sans doute attrapé ses filles pour les entraîner vers le seul endroit qu'elle pensait sûr : l'étage du dessus.

— Le criminel a commencé par passer sa rage sur les meubles et les bibelots. Peut-être qu'il cherchait les victimes, ou alors il s'est seulement amusé à les terroriser.

Puis il est monté, pensa Mila qui entendait jusqu'à ses pas lourds et lents dans l'escalier.

Bauer montra les photos des portes défoncées des chambres à coucher, les traces de main ensanglantées sur les murs, les stries rouges sur le sol sur lesquelles on distinguait les empreintes de pas de l'assassin.

— Dans la maison, on n'a retrouvé que le sang de la femme et des

jumelles, intervint la jeune agente de la Scientifique. Cela confirme l'hypothèse que Karl Anderson a été tué le premier, à l'extérieur.

— Du sang artériel, précisa le médecin légiste, parlant pour la première fois. Ceci nous permet de conclure que les victimes étaient condamnées.

Bauer regarda Mila dans les yeux.

— Frida Anderson s'est battue jusqu'au bout pour protéger Eugenia et Carla. C'est ce que nous indiquent les nombreux signes de lutte. Mais même les pleurs désespérés de deux fillettes de huit ans n'ont pas arrêté le criminel.

L'agent marqua une pause, laissant un silence suspendu dans la salle.

— Le reste de l'histoire est facile à imaginer, conclut-il. L'assassin prend les cadavres, les charge dans son break vert et les emmène on ne sait où, avant de retourner tranquillement dans sa tanière.

L'analyse de la dynamique du crime était achevée. C'était le moment de s'occuper du profil d'Enigma.

Bauer et Delacroix se passèrent le relais comme des coureurs chevronnés, utilisant la télécommande du projecteur comme témoin.

À la différence de son collègue, l'autre policier s'adressa directement à Mila.

— Le premier élément du profil du tueur est, une fois encore, le sang. Le sang a une importance cruciale dans cette histoire. Avant tout, sur la scène de crime secondaire – l'abattoir où vivait l'homme tatoué –, il y avait une voiture où l'on a retrouvé le sang des Anderson, en plus de l'arme du crime. Ensuite, le sang de notre homme est également un mystère : les analyses ont révélé qu'il contenait un composé chimique.

— Du LHFD, intervint le médecin légiste. Un mélange hallucinogène connu sous le nom de « Larme d'ange ».

Une drogue de synthèse, pensa Mila. Pouvait-elle être la cause de ce terrible homicide ? L'assassin avait-il agi sous l'effet de cette substance ?

— Je sais ce que vous êtes en train de vous demander, mademoiselle Vasquez, affirma Delacroix, devinant ses pensées. Mais

je ne laisserai pas ce salaud s'en tirer en faisant porter le chapeau à une drogue.

— De toute façon, pour le moment le problème ne se pose pas, intervint Joanna Shutton. Non seulement notre homme refuse de nous parler, mais il n'a pas non plus adressé un mot à l'avocat qui lui a été commis d'office.

— Deuxième élément : l'identité, reprit Delacroix. Le tueur n'ayant pas encore de nom, nous avons essayé de dresser son tableau psychologique... Le réchaud de camping, les vivres, les vêtements et les autres objets retrouvés sur son lieu de vie nous indiquent qu'il est capable de subvenir à ses besoins. Nous n'avons pas encore donné de sens à son habitude de s'entourer de vieux ordinateurs obsolètes ou hors d'usage. Peut-être qu'il revendait des composants pour vivre, ou bien on peut simplement qualifier son comportement de maniaco-compulsif.

Mila savait que les psychopathes collectionnent parfois des objets pour calmer leur besoin de possession. Ensuite, le même processus s'applique à leurs victimes : une fois déshumanisées, elles passent de « personnes » à « choses », ce qui facilite leur anéantissement.

Delacroix montra plusieurs clichés de la tanière d'Enigma.

Une pièce aux murs noircis par les moisissures, au sol déformé à plusieurs endroits, où étaient entassées des reliques d'époques informatiques désormais dépassées. Les écrans au phosphore, ou dotés de tubes cathodiques, étaient empilés les uns sur les autres, formant un mur sur lequel l'humidité coulait depuis le plafond. Les unités centrales, avec lecteurs de disquettes et graveurs, traînaient dans un coin, éventrées, les circuits mangés par la rouille. De certaines, il ne restait que le boîtier.

C'était comme faire un voyage dans le temps, pensa Mila. On aurait dit que des siècles s'étaient écoulés, pourtant cette technologie n'était plus utilisée au quotidien depuis à peine plus de dix ans.

— Une équipe d'experts est en train de vérifier si quelque chose fonctionne encore, poursuivit Delacroix. Ou si on retrouve dans la mémoire d'un de ces ordinateurs une trace permettant d'identifier l'homme.

C'était là que le bât blessait : Enigma semblait ne pas avoir de passé.

— Tout ceci nous amène à nous demander comment il arrivait à se déplacer sans être remarqué.

Il avait appris à se soustraire aux regards des passants et à l'œil électronique des caméras de surveillance. Il sortait probablement uniquement la nuit. *Il a profité de notre indifférence envers les pauvres et les marginaux pour devenir invisible, et il nous a bernés.* Un comportement qui requiert une grande discipline, de l'abnégation à long terme. Cela lui coûtait de l'admettre, mais Mila était secrètement admirative d'une telle force de volonté.

— Que pouvez-vous me dire du coup de téléphone anonyme qui a permis de le trouver ? demanda l'ex-policieère.

— Le signalement classique d'un citoyen qui préfère ne pas décliner son identité, répondit Delacroix perplexe. Rien de surprenant, non ?

— Je trouve étrange que notre homme se soit rendu invisible si longtemps, puis que soudain il ait été repéré avec autant de facilité. Rien de plus.

— On a signalé son break vert, pas lui, rappela hâtivement Joanna Shutton. Maintenant continuons, s'il vous plaît.

Mila n'insista pas.

— Le troisième élément est le corps tatoué de chiffres.

Delacroix fit apparaître à l'écran les premiers plans que la Juge avait déjà montrés à Mila la veille au soir chez elle.

— Ils vont de 0 à 99 et certains sont en double. En analysant les répétitions, justement, nous avons pu distinguer quatre ensembles : côté gauche, côté droit, bassin et membres inférieurs, buste et tête.

Mila y avait réfléchi toute la nuit : l'obsession pour les chiffres est typique de certaines catégories de psychopathes. Les pires. Certains tueurs en série, par exemple, se fient à des calculs compliqués ou à des schémas de leur invention pour décider où, quand et qui éliminer. Bien sûr, n'ayant aucun fondement mathématique, la logique qui les guide n'est compréhensible par personne hormis eux. Ils sont indéchiffrables pour les enquêteurs. Ainsi, la majeure partie des *profilers* estime que les nombres constituent un obstacle aux enquêtes et qu'il vaut mieux ne pas les considérer comme un instrument utile à la compréhension du *modus operandi*.

— Tout est clair jusqu'ici, mademoiselle Vasquez ? demanda Delacroix.

— Oui, répondit Mila.

Ce qu'elle avait entendu jusque-là ne lui permettait pas encore

d'identifier l'homme tatoué. Elle attendait la suite.

Delacroix appuya à nouveau sur la télécommande du vidéoprojecteur et le visage d'Enigma apparut, impassible, sur la photo signalétique prise après son arrestation.

En la regardant, Mila recula malgré elle dans son fauteuil en plastique. Les yeux noirs de l'homme, encastés dans un enchevêtrement de chiffres, étaient tellement pénétrants que c'était comme s'ils sortaient de l'écran et colonisaient son cerveau. Le pouvoir de ce regard faisait peur.

— Observez-le bien, mademoiselle Vasquez : le reconnaissez-vous ?

Mila fixa attentivement la photographie. Au bout de quelques secondes, elle secoua la tête.

L'agent ne se découragea pas.

— Nous avons reconstruit l'aspect d'origine du criminel à l'ordinateur, en effaçant les tatouages.

Le résultat apparut à l'écran : *le portrait d'un homme normal*.

Un visage glabre aux traits absolument banals. Il pouvait être n'importe qui. Seuls ses yeux avaient conservé l'énergie obscure qui avait troublé Mila. Toutefois, à nouveau sa réponse fut négative :

— Je ne le connais pas. Jamais vu.

Un murmure de frustration parcourut la salle. Même Joanna Shutton était déçue.

— Tu en es absolument certaine ? demanda-t-elle.

— Oui, j'en suis certaine. Et ce que j'ai entendu jusqu'ici ne m'évoque strictement rien.

Nouveaux grognements de déception. La Juge réfléchissait en jouant avec le gros bracelet doré qu'elle portait au poignet.

— Pourquoi n'avez-vous pas encore diffusé cette photo retouchée au public ? demanda Mila.

Quelqu'un aurait pu reconnaître Enigma, sans ses tatouages.

— Il ne faudrait surtout pas qu'on alimente le mythe du monstre, objecta la Juge. Il a déjà trop de fans sur Internet.

Le matin même, Berish avait déjà fait allusion à ce phénomène de fanatisme. Mais Mila considérait que ne pas divulguer le véritable

aspect d'Enigma était une erreur : l'exhiber comme un être humain banal aurait pu affaiblir le halo de mystère qui l'entourait.

— J'ai besoin de vous parler, dit Joanna Shutton en convoquant les agents et le médecin légiste autour d'elle, à l'écart.

Mila était exclue : sa présence était sans doute inutile, désormais, aussi se comportaient-ils comme si elle n'était pas là. Elle essaya de s'isoler mentalement en se concentrant sur ce qui s'était dit jusque-là.

En définitive, la thèse de la police voulait qu'Enigma soit un vagabond drogué aux acides, qui survivait probablement en vendant de vieux composants informatiques, une sorte de psychopathe obsédé par les chiffres qui était arrivé un soir chez les Anderson et qui les avait massacrés sous l'effet de la Larme d'ange.

Tout cadrait.

Alors pourquoi suis-je ici ? se demanda à nouveau Mila. *Je suis ici parce qu'Enigma s'est tatoué mon prénom sur le bras. La raison est simple : il voulait que je sois ici. Et il ne peut y avoir qu'une seule explication à ceci.*

Je suis la réponse à l'énigme d'Enigma.

Elle avait écouté la reconstitution de la dynamique du massacre et le profil du criminel, mais il manquait encore un élément.

Les victimes.

— La disparition des cadavres est centrale pour lui, dit-elle à voix haute sans s'en apercevoir, attirant l'attention du groupe réuni autour de Joanna Shutton. Que savons-nous des Anderson ?

Les autres la regardèrent sans comprendre.

— Quel rapport ? ricana Bauer.

— Je pense que l'homme tatoué est un malin. Il a peut-être prévu qu'il y aurait une réunion comme celle-ci, affirma Mila. Il a imaginé que les agents chargés de l'enquête y participeraient, ainsi qu'un médecin légiste et un technicien de la Scientifique. Imaginons qu'il ait voulu ma présence dans un but précis : vous apporter mon point de vue.

— Je n'en suis pas si sûr, Vasquez, répondit Bauer avec mépris.

— Quand j'étais aux Limbes, expliqua Mila, je ne savais jamais si derrière une disparition il y avait un éloignement volontaire, un accident ou l'action de quelqu'un. Mais à la différence des affaires de

crime, où il y a un cadavre, une arme et un mobile probable, ma seule ressource était justement la personne disparue... J'ai donc appris que l'analyse du comportement d'un sujet avant qu'il disparaisse dans le néant a une importance déterminante... Alors j'avais mis au point une série de questions : la personne que je cherche était-elle à bas ou à haut risque ? A-t-elle dit ou fait quelque chose qui l'ait mise en danger ou en ait fait une victime potentielle ? Son attitude peut-elle avoir déclenché la réaction de quelqu'un ?

Elle avait souvent expérimenté cette méthode, qui consistait à déplacer l'attention des coupables vers les victimes.

— Il y a des années, un criminologue m'a dit qu'on ne peut pas entrer dans l'esprit d'un tueur en série, parce que ses comportements sont le fruit de pulsions, d'instincts et de fantasmes qui ont sédimenté au fil des ans, depuis son enfance. Néanmoins, on peut entrer dans l'esprit des victimes.

Elle omit de dire que le criminologue en question était également le père de sa fille. De toute façon, leurs regards indiquaient qu'elle les avait quasiment convaincus.

— C'est difficile à accepter, mais parfois les victimes et les bourreaux se cherchent parce qu'ils ont des points communs : ils se ressemblent sans le savoir.

Un assassin est destiné à chacun d'entre nous. À l'instar de l'âme sœur, parfois on le rencontre, parfois on passe à côté.

— Continue, l'encouragea Joanna Shutton.

— Comme je disais, l'enlèvement des cadavres est capital pour l'homme tatoué, répéta Mila, reprenant son raisonnement initial. L'assassin laisse le sang et emporte les corps, pourquoi ? Dans le fond, avec ce sang il nous fait savoir que les Anderson sont morts. Il ne veut pas effacer les traces de ce qu'il a fait. Au contraire, il les exhibe. Mais il nous dit aussi que nous ne devons pas nous arrêter aux apparences, que nous devons continuer à enquêter... Peut-être que nous ne devons pas chercher des cadavres. Peut-être que, pour les trouver, il nous faut découvrir quelque chose sur eux... Pas « où sont les Anderson », mais « pourquoi les Anderson »...

Delacroix et Joanna Shutton échangèrent un regard, puis le policier alla récupérer des feuilles dans une chemise posée sur un fauteuil vide.

— Nous savons que les Anderson vivaient à la campagne et qu'ils avaient renoncé à la technologie, annonça-t-il en les feuilletant.

Mila se rappela que leur choix avait été très critiqué. S'ils n'étaient pas installés dans un lieu isolé, la police aurait pu arriver à temps. Ou alors Enigma ne serait pas venu.

— Quelqu'un les a comparés à des amish, mais ce n'est pas la même chose, poursuivit Delacroix. Ils se soignaient avec des médicaments et s'habillaient normalement, simplement ils n'avaient pas l'électricité. Pas d'électroménager, pas de télévision, pas d'ordinateur ni d'Internet. La seule exception était un téléphone portable, pour les urgences.

Mila était au courant de l'existence de déménagements de gens qui refusaient la civilisation technologique – des « luddites », des *laggards*. Les raisons étaient éthiques ou religieuses pour certains, politiques pour d'autres.

En attendant, une image de la famille apparut à l'écran : le père, la mère et les jumelles souriaient, heureux, devant l'objectif, tous vêtus du même pull rouge. C'était une vieille photo de Noël.

Mila les observa : les Anderson dans leur vie d'avant.

— Avant de devenir agriculteur, Karl Anderson travaillait comme courtier pour une banque d'affaires, la SPL&T. Il gagnait plus que bien sa vie.

Au début, Mila avait imaginé que les Anderson vivaient dans la ferme depuis toujours. Elle s'était trompée. Mais étaient-ils réellement riches ? Et avaient-ils vraiment renoncé à l'aisance pour aller vivre au grand air avec leurs filles ?

— Propriétaires d'un appartement dans un immeuble prestigieux du centre. Assurance vie conséquente, investissements en titres et obligations. Voilier. Dans le garage, une voiture de luxe. Les jumelles fréquentaient une école privée et la famille passait ses vacances dans des lieux exotiques et coûteux.

Comment pouvait-on passer d'une existence de ce genre à une vie diamétralement opposée ? Parfois les bourreaux et les victimes se ressemblent, se répéta Mila. Peut-être qu'Enigma aussi, avant de devenir un vagabond, avait été un citoyen exemplaire avec une famille, un travail et des biens.

— Selon nos informations, les Anderson ont acheté la ferme il y a environ un an.

Mila regarda à nouveau la photo de Noël sur l'écran et eut une sensation étrange – le frisson à la base de son cou qui, presque toujours, était une prémonition.

— Ils l'ont payée comptant. Le reste de leurs biens a été placé dans un trust au nom des jumelles, qui en auraient bénéficié à leur majorité.

Delacroix marqua une pause pour lire plus attentivement ce qu'il avait devant les yeux, comme s'il n'y croyait pas.

— La famille proche affirme que c'est le mari qui a pris la décision et qui a entraîné sa femme et ses filles dans ce trou perdu. Apparemment, du jour au lendemain, Karl Anderson a quitté son travail, fermé ses comptes en banque et annulé tous les contrats à son nom : de la télé par satellite à Internet, jusqu'aux fournisseurs d'eau et d'électricité.

Ainsi, Karl avait choisi pour sa famille. Mila n'en revenait pas : *pourquoi ?*

À ce moment-là, les paroles de la Juge quand elle était venue lui rendre visite à la maison au bord du lac résonnèrent dans sa tête : « Je ne vois aucun téléviseur, avait dit Joanna Shutton. Vous n'avez même pas de connexion Internet ? — Nous avons des livres. Et une radio », avait-elle répondu.

Comme les Anderson, constata-t-elle, terriblement troublée. *Ils ne ressemblent pas à Enigma, mais à moi.* Mila, à l'instar de Karl Anderson, avait tout abandonné pour s'isoler, emmenant sa fille sans la consulter. Bien que sa décision n'ait pas été aussi radicale, la motivation était évidente : la peur pour Alice, la peur que l'obscurité la retrouve.

Les Anderson n'avaient pas choisi de vivre en pleine nature : ils fuyaient. Karl avait peur pour sa famille, c'était pour cela qu'il les avait éloignés.

C'est là qu'elle vit quelque chose, bondit sur ses pieds et s'approcha de l'écran.

— Que se passe-t-il ? demanda Joanna Shutton.

Mila se tut un long moment.

— Enigma et Karl Anderson se connaissaient, affirma-t-elle sans la moindre hésitation.

Les autres la fixèrent, interdits.

— Comment le sais-tu ? demanda Bauer.

Mila leva le bras, indiquant l'image devant elle.

— Regardez la montre de l'homme, dit-elle seulement.

Tout le monde regarda. Et comprit.

Au poignet de Karl Anderson, entre son pull rouge et sa montre de sport, on apercevait un tatouage.

Un numéro.

Elle s'était trompée sur le compte de Karl Anderson.

Quand Enigma était arrivé à la ferme, il était sorti pour lui parler. De quoi ? Connaissait-il ses intentions et voulait-il l'arrêter ?

Et sa femme ? Frida savait-elle qui il était ? On ne pouvait pas le déduire de ce qu'elle avait dit à la police. Mais c'était le soir, il n'y avait pas d'électricité, il pleuvait à verse et l'homme tatoué était loin de la maison. Pourtant, l'intuition de Mila était que la femme n'était au courant de rien.

En revanche, Karl avait peur d'Enigma. C'était pour cela qu'il avait quitté la ville avec sa famille, renonçant à un travail rémunérateur et à une existence confortable. Là où les autres ne voyaient qu'un choix incompréhensible, l'ex-policieère distinguait clairement les preuves d'une fuite.

L'histoire de la famille Anderson résonnait sinistrement avec la sienne, avec ses choix. Cela ne lui plaisait pas. Naturellement, Mila ne s'attendait pas à ce que ses anciens collègues du département réfléchissent comme elle. En même temps qu'elle se laissait aller à ces considérations, debout dans le couloir, elle entendait la conversation animée derrière la porte fermée du bureau de Joanna Shutton.

La Juge, Corradini, Bauer et Delacroix discutaient de l'opportunité de prendre en compte la thèse qu'elle proposait. Cela impliquait d'accepter que ce massacre ait un mobile, alors qu'ils auraient facilement pu attribuer cette sauvagerie à l'esprit malade d'un monstre, sans aller plus loin.

Mais le tatouage au poignet de Karl Anderson compliquait l'affaire.

La porte du bureau s'ouvrit et, d'un signe de tête, Corradini l'invita à entrer. Ils avaient tous l'air contrarié.

— Déménager à quinze kilomètres de la ville ne signifie pas s'échapper, objecta immédiatement Joanna Shutton. Si les Anderson

avaient tout quitté pour s'expatrier, je pourrais y croire.

— Je ne pense pas que ce soit une question de *distance*, mais de renoncement à la technologie, affirma Mila, convaincue, bien que la connexion soit encore floue dans sa tête. Enigma s'entoure d'ordinateurs cassés et les Anderson refusent le progrès : cela ne constitue-t-il pas un lien ?

— Ce ne sont que des conjectures, mademoiselle Vasquez, affirma Corradini. Des conjectures risquées.

— Pour soutenir une thèse de ce genre, nous avons besoin de preuves matérielles, intervint Delacroix.

— Le tatouage au poignet de Karl Anderson n'en est-il pas une ?

— L'image n'est pas claire, répondit Bauer. On fait peut-être fausse route. Moi je ne vois pas de numéro, mais une tache indistincte.

Mila était incrédule.

— J'ai été convoquée ici dans un but précis, rappela-t-elle. Ce n'est pas vous qui m'avez appelé, mais l'homme qui est en prison.

Comment pouvaient-ils ne pas comprendre un élément aussi simple ?

— Je pourrais être la clé du mystère. Vous ne croyez pas ?

Personne ne répondit : c'était bon signe.

— Je ne connais pas l'homme tatoué, c'est un fait. Mais je pourrais être au courant de quelque chose sans le savoir, poursuivit Mila. En tout cas, Enigma a prouvé qu'il me connaît bien.

Joanna Shutton avait l'air perplexe. Mila était incapable de juger si quelqu'un dans la pièce était disposé à lui accorder du crédit.

— Si je me dépêche, j'ai un train dans une demi-heure : je peux rentrer chez moi dès maintenant. À vous de décider, Juge.

La femme réfléchit, puis s'adressa à Corradini :

— Que suggères-tu ?

Le conseiller haussa les épaules.

— D'accord, affirma Joanna Shutton avec détermination. Qu'on l'emmène voir le détenu.

Personne n'avait évoqué une rencontre. Au contraire, la Juge avait exclu cette possibilité quand elle était venue chez elle pour la convaincre d'aider les enquêteurs.

Mila n'avait aucune intention de se retrouver nez à nez avec Enigma. Elle regrettait déjà d'avoir accepté d'écouter le compte-rendu des enquêtes menées jusque-là. Mais ses conclusions avaient généré une série de doutes. Le seul moyen de les dissiper était de la confronter à l'homme qui l'avait impliquée dans l'affaire.

Elle ne pouvait pas reculer.

La prison de haute sécurité se trouvait à trois pâtés de maisons du siège du département. C'était un gratte-ciel en béton armé qui ressemblait à une tour creuse. Bien qu'il se développât vers le haut, on l'appelait la « Fosse ». Parce que ceux qui y entraient n'en ressortaient jamais.

Les façades externes n'étaient dotées d'aucune ouverture. Les fenêtres des cellules donnaient sur une cour intérieure. La lumière du soleil ne pénétrait dans ce puits étroit que quelques minutes par jour, à midi pile, ce qui amplifiait la sensation des détenus d'être enterrés vivants.

C'est précisément à cette heure que Bauer et Delacroix escortèrent Mila en voiture jusqu'au bâtiment carcéral, devant lequel se tenaient un groupe d'envoyés spéciaux, connectés aux journaux télévisés et aux sites d'information. Ils étaient là pour le dernier arrivé, pensa-t-elle en les regardant par la vitre.

La fête venait de commencer et Enigma en était l'invité d'honneur.

Tandis qu'ils roulaient devant le premier des trois portails qui blindaient la seule entrée, Mila leva les yeux vers le ciel et scruta l'imposant monolithe gris qui semblait avaler le soleil, quasi au zénith à ce moment précis. Elle se demanda ce que ressentaient les détenus qui franchissaient le seuil pour la première et unique fois, sachant qu'ils ne parcourraient jamais le chemin inverse.

Ils se garèrent dans un parking. La voiture fut confisquée pour être contrôlée par les employés du pénitencier. Bien qu'il s'agisse d'un véhicule de la police, c'était la procédure, fondée sur la crainte que, à l'insu des passagers et du conducteur, quelqu'un y ait dissimulé un engin explosif. Parmi les prisonniers, il y avait de nombreux mafieux de renom et des terroristes que quelqu'un, dehors, aurait eu intérêt à éliminer avant que la réclusion leur donne l'idée de se repentir.

— Bienvenue à la Fosse, madame Vasquez, l'accueillit un des

gardiens derrière le comptoir d'une réception hypermoderne équipée d'écrans et d'engins électroniques sophistiqués. Je suis le lieutenant Rajabian, je serai votre guide, expliqua-t-il en lui tendant un badge avec un code-barres. Passez-le à votre cou et ne le retirez sous aucun prétexte, sinon les caméras à infrarouge vous identifieront comme « intruse » et nos agents pourraient tirer à vue. Ils y sont autorisés.

Mila mit le badge.

— Maintenant, je dois vous demander de vous déshabiller pour la fouille corporelle.

Mila, Bauer et Delacroix subirent le même traitement de la part des cinq gardiens, chacun dans une petite pièce séparée. Deux femmes s'occupèrent d'inspecter Mila. À la fin, on remit aux visiteurs des uniformes bleus, semblables à ceux des prisonniers, qui portaient des couleurs différentes selon le bloc où ils résidaient.

Mila eut la sensation d'entrer dans un monde à part, où tout était régi par des règles propres et où le temps n'avait aucun sens.

Rajabian leur montra le chemin dans une série infinie de couloirs identiques, éclairés par de faibles lampes à LED. L'air était renouvelé artificiellement. À l'idée d'être entourée de murs de plus de trois mètres d'épaisseur, Mila sentit les premiers signes d'une crise de claustrophobie. Elle prit de longues inspirations, repensa à la lumière du lac, au vent qui traversait les branches des deux tilleuls devant chez elle et parvint à juguler le mal-être, du moins temporairement.

Ils arrivèrent à un ascenseur.

— Êtes-vous déjà venue chez nous, madame Vasquez ? demanda leur guide après avoir appuyé sur le bouton d'appel. Je sais que vous étiez policière, jusqu'à récemment.

— Je ne pense pas. Elle travaillait aux Limbes, répondit Bauer à sa place avec un sourire narquois.

— Alors laissez-moi vous expliquer certaines choses, poursuivit le gardien. La Fosse compte vingt-trois étages. Les cinq premiers sont occupés par les bureaux, les entrepôts et les locaux techniques. À partir du sixième, ce sont les ailes des cellules, distinguées par des couleurs. Les détenus sont répartis selon le crime qu'ils ont commis. Aux étages inférieurs, ce sont les cols blancs, les détenus pour crimes politiques et les meurtriers occasionnels. Plus on monte, plus ils sont dangereux et donc plus les étages sont sécurisés.

Comme dans l'enfer de Dante, pensa Mila. À la différence que celui-

ci ne se développait pas vers le haut.

L'ascenseur arriva enfin. Rajabian laissa les visiteurs entrer, puis les rejoignit dans la cabine et utilisa une clé magnétique pour débloquent les boutons. En voyant le numéro de l'étage où ils allaient, Mila pensa à ce qu'elle venait d'entendre et son estomac se noua.

Ils se dirigeaient vers le vingt-troisième étage.

Il leur fallut moins de trente secondes pour arriver à destination, mais cela lui sembla une éternité. Puis les portes automatiques se rouvrirent sur un couloir rose. Le premier impact fut poignant : tout, du sol aux lampes accrochées au plafond, était peint de cette couleur.

— Selon certains psychologues, expliqua Rajabian, le rose calme la colère.

Mila se souvint en revanche d'une expérience similaire menée dans un autre pénitencier, dans les années quatre-vingt : les détenus avaient mangé le plâtre avant d'agresser les gardiens.

Le lieutenant les conduisit vers les cellules.

— C'est ici que sont enfermés les psychopathes, dit-il. Tueurs en série, *mass murderers*, pyromanes, pédophiles, assassins : un échantillon de ce que la nature humaine peut faire de pire. Nous avons même un cannibale.

Delacroix s'adressa à Mila :

— Tu rencontreras l'homme tatoué dans sa cellule. Le déplacer aurait créé de l'agitation, or nous voulons évaluer au mieux ses réactions.

Mila allait répondre, mais l'autre ne lui en laissa pas le temps.

— Vous serez séparés par une vitre de dix centimètres d'épaisseur.

— Mais il pourra me voir, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, répondit Delacroix, je viens de te le dire.

Mila regretta cette question stupide, mais elle était nerveuse. Ils arrivèrent devant une porte blindée.

— Tu seras seule dans la pièce attenante à la cellule, lui communiqua Delacroix en la prenant à part. Notre présence pourrait l'inhiber ou éveiller ses soupçons, peut-être qu'avec toi il acceptera de s'ouvrir.

— D'accord, acquiesça Mila.

— Nous ne vous quitterons pas du regard à travers les caméras, lui garantit l'agent.

— Tu n'as pas à me rassurer, j'ai connu pire, l'informa-t-elle.

C'était vrai. Mais elle réalisa également qu'elle n'était plus entraînée à ce genre de choses.

— Je sais, répondit Delacroix, sous-entendant tout de même que le passé était le passé et qu'elle ne pouvait plus se fier à son expérience. Si tu veux interrompre la rencontre, il suffit que tu te touches les cheveux.

Le lieutenant Rajabian composa un code sur un clavier à côté de la porte blindée. Un compte à rebours se déclencha sur un écran : cinq secondes scandées par un son électronique. Puis la serrure se débloqua.

— Prête ? demanda Delacroix à Mila.

Elle inspira et expira profondément.

— Prête.

— Une dernière chose, intervint Bauer. Il ne sait pas que tu es ici.

Tu te trompes, pensa Mila. Il le sait.

La porte s'ouvrit et elle s'introduisit dans un antre noir.

Un psychopathe constitue déjà lui-même une prison, se rappela-t-elle. Il abrite en lui un démon cherchant par tous les moyens à sortir, toujours. Les assassins les plus féroces ont l'air dociles et gentils, quand on les observe de l'extérieur. Pourtant, leur violence peut se manifester n'importe quand. C'est par ce biais que le démon fait savoir au monde extérieur qu'il existe et qu'il contrôle totalement son hôte.

La porte blindée se referma derrière elle. Mila se retrouva dans une petite pièce étroite, faiblement éclairée. Alors que ses yeux s'y habituaient, une cloison se leva lentement.

L'autre partie de la pièce était baignée d'une lumière blanche, aveuglante.

La barrière remonta en dévoilant progressivement la silhouette de l'autre côté de la vitre de sécurité, debout au centre de la cellule.

Enigma était immobile dans sa combinaison rose, tel un acteur de

comédie grotesque. Il était baigné de la lumière de midi qui filtrait par une petite lucarne. On aurait dit un ange maléfique. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine et il la fixait.

Il sait, se dit Mila en repensant aux dernières paroles de Bauer. *Il a senti ma présence. Il m'attendait.*

L'ex-policieère fit un pas vers la vitre de séparation, pour permettre à l'homme de la reconnaître mais aussi pour mieux l'observer. Elle eut l'impression que les tatouages qui recouvraient les parties de peau visibles sous son uniforme n'étaient pas que des dessins. Les chiffres bougeaient, comme s'ils glissaient sur lui – vivants.

Bien sûr, c'était le produit de son imagination. Elle devait prendre garde à ne pas se laisser submerger. *Ce n'est qu'un homme*, se dit-elle. *Ce n'est pas un monstre, il est fait de chair et d'os. Il n'est pas invulnérable. Il peut être tué. Et il peut souffrir.*

— J'imagine que tu sais qui je suis, commença Mila.

L'homme ne répondit pas.

— Me voici. Je suis là. N'était-ce pas ce que tu voulais ?

Le silence la d sarmait. Elle cherchait un moyen de stimuler la conversation, tout en étudiant l'endroit où le prisonnier était enfermé. Hormis un lit fixé au sol et des toilettes en métal, la cellule était vide. Aucun signe sur les murs, aucun objet personnel. Quatre caméras étaient pointées en permanence sur lui. Il ne pouvait pas échapper aux yeux électroniques.

Mila laissa passer encore quelques secondes avant de parler à nouveau.

— Si tu as changé d'idée, si tu ne veux pas de moi ici, je peux très bien m'en aller.

  ce moment-là, l'homme leva la main droite pour se gratter le cou, puis la tempe. Il bougeait par à-coups, comme saisi d'une sorte de tic nerveux.

— Parle-moi de Karl Anderson, dit-elle. J'ai vu un chiffre tatoué sur son poignet, donc je suppose que vous vous connaissiez.

Aucune réaction.

— Je me trompe peut-être, mais j'ai l'impression que tu n'es pas arrivé à la ferme par hasard.   mon avis, tu y es all  exprès. Que cherchais-tu ?

Enigma recommença : cette fois, il défroissa un pli sur son uniforme à la hauteur du sternum, avant de retirer de la poussière imaginaire sur son épaule droite.

Ces gestes étaient rapides mais calibrés, hypnotiques. Presque élégants.

— Je crois que tu m’as fait venir parce que tu as une histoire à me raconter. Je me trompe ? Tu veux peut-être m’expliquer ce qui s’est réellement passé l’autre soir. Je suis curieuse d’entendre ta version.

Le détenu ne donnait pas l’impression que ce qu’elle disait l’intéressait. Ses yeux noirs étaient toujours pointés sur elle. Mila éprouva la sensation désagréable que ce regard cherchait une brèche pour la pénétrer.

— Je ne suis pas sûr que cet entretien soit une réussite, ironisa-t-elle.

Mila n’avait aucune intention de remettre les pieds dans ce lieu. Encore quelques heures et elle reprendrait le train pour rentrer chez elle. Pourtant, elle savait que plus rien ne serait comme avant. Même si cet homme n’avait aucune possibilité de sortir de là, l’idée même qu’il existe la troublait.

Qui es-tu ? Que sont ces chiffres écrits sur toi ? Pourquoi as-tu voulu ma présence ?

Elle décida d’abréger : elle fouilla dans sa poche et prit la seule chose qu’elle avait été autorisée à emporter avec elle : une copie de la réélaboration à l’ordinateur du visage d’Enigma sans tatouages, comme on lui avait montré le matin.

Le visage d’un homme normal.

Mila la posa contre la vitre de séparation, pour qu’il la voie clairement.

— C’est à ceci que tu veux échapper, n’est-ce pas ? le provoqua-t-elle, oubliant la prudence. Peut-être qu’avec ton allure actuelle tu espères faire peur aux autres. Je suis convaincue que tu as terrorisé Frida Anderson et ses filles, quand tu les as poursuivies avant de les tuer – bravo, tu as donné vie aux monstres de leurs cauchemars... Mais je veux t’annoncer une nouvelle : tu n’es pas moins banal que n’importe qui. Tu n’es qu’un homme lambda qui a accompli quelque chose de cruel, stupide et obscène. L’histoire est pleine de gens comme toi, tu n’es pas spécial. Tes actes vont bien pour les sponsors qui remplissent les espaces publicitaires pendant les journaux télévisés : tu

leur fais vendre quelques barils de lessive en plus, mais ça ne te rendra pas immortel. Pour l'instant tout le monde parle de toi, mais ils trouveront vite un nouveau scoop, une autre horreur pour les divertir, et tu seras oublié... Tu es déjà mort, même si tu ne t'en rends pas encore compte. Tu t'en apercevras dans quelques années, quand tu auras perdu l'habitude de compter le temps, et soudain tu comprendras qu'ici, on ne t'a même pas laissé la possibilité de t'ôter la vie.

Quand Mila l'eut mis face à cette vérité crue, l'homme tatoué réagit avec un nouveau tic : il posa sa main droite sur son coude gauche et la fit glisser sur son avant-bras, jusqu'au poignet.

Puis le prisonnier se pencha vers Mila, qui recula.

Il dit à voix basse, en sifflant :

— *Liiissscaaa...*

Ceci provoqua en elle un frémissement de pure terreur. Mila n'oublierait jamais ce son. Il franchirait la porte de la prison avec elle, il la suivrait jusqu'au lac, il s'insinuerait dans les histoires qu'elle raconterait à Alice le soir.

Elle était paralysée. Enigma reprit sa position initiale, les bras croisés sur sa poitrine. Le soleil de midi disparut en une fraction de seconde et une pénombre pesante s'abattit sur la cellule.

À ce moment-là, le prisonnier fit volte-face, lui tournant le dos.

Elle comprit qu'il mettait fin à la rencontre. Elle attendit encore un moment, espérant un geste, un changement. Elle finit par lever la main pour se caresser les cheveux. Les hommes qui l'observaient de l'extérieur comprirent le signal, parce que la paroi descendit devant la vitre. Cinq secondes plus tard, la serrure électronique de la porte blindée s'ouvrit.

— Merde, Vasquez, tu aurais dû rester et insister, l'agressa Bauer dès qu'elle franchit le seuil.

Mila le dépassa et s'adressa au lieutenant Rajabian.

— Y a-t-il des toilettes ?

Elle ne se sentait pas bien, elle craignait de vomir d'un moment à l'autre.

— Il y en a dans la guérite du gardien.

Bauer, furieux d'avoir été ignoré, se posta devant elle :

— Nous avons un mot qui ne sert à rien. « *Lisca* » ? Qu'est-ce que ça veut dire, *lisca*, à part « arête de poisson » en italien ? Je savais qu'on n'aurait pas dû t'impliquer, on n'avait vraiment pas besoin d'une ex des Limbes.

— Laisse tomber, intervint Delacroix, ce n'est pas sa faute. On trouvera une autre piste.

Mais Mila, oubliant sa nausée, se retourna pour l'affronter directement :

— Moi, je crois plutôt qu'il m'a tout dit.

— Tu délires, Vasquez ?

— Cette espèce de tic nerveux... Il s'est gratté le cou, puis la tempe. Ensuite il a lissé un pli sur son uniforme, à la hauteur du sternum, et il a retiré de la poussière sur son épaule gauche. Enfin, avant de se retourner, il s'est touché le coude et le poignet, toujours à gauche.

Bauer ne comprenait pas, mais Delacroix si.

— On regarde l'enregistrement et on cherche les nombres qui correspondent aux endroits de son corps qu'il a indiqués... Peut-être que ce salaud nous a adressé un message.

Ils retournèrent au département pour analyser la vidéo.

Ils n'eurent aucun mal à repérer les nombres que le prisonnier avait indiqués par gestes lors de cette espèce d'entretien muet avec Mila.

Il y en avait six en tout.

Sans aucun lien évident. Une séquence de chiffres au hasard.

En revanche, « lisca », le seul mot prononcé par l'homme tatoué, n'avait encore aucune signification plausible.

Joanna Shutton avait confié la résolution du casse-tête au meilleur cryptographe de la ville.

On l'appelait Surf parce qu'il aimait surfer, dans la vie et sur Internet. C'était un type corpulent avec une petite tête, comme s'il était mal assemblé. Il portait exclusivement des bermudas cargo et des chemises hawaïennes, y compris l'hiver.

Dans son domaine, il n'avait pas de concurrents.

Le laboratoire de Surf était situé au sous-sol du département, la seule pièce du bâtiment non pourvue de chauffage. Elle ne ressemblait pas à un bureau de fonctionnaire. Elle contenait des ordinateurs avec des programmes sophistiqués de décryptage, des livres empilés partout mais aussi des planches de surf, des flacons de compléments protéinés et beaucoup de poussière. Les murs étaient tapissés de posters de plages exotiques et lointaines et les quatre bureaux croulaient sous les documents.

Néanmoins, Surf semblait s'y retrouver dans ce désordre.

Sa spécialité était de décrypter les codes de plus en plus complexes grâce auxquels le crime organisé effectuait ses opérations financières. Mais, quelques années auparavant, Mila l'avait vu au travail lors de l'« affaire du cruciverbiste ». Un tueur en série laissait un mot croisé, chaque fois différent, sur toutes ses scènes de crime. À partir des

informations qu'ils contenaient, Surf avait réussi à anticiper ses mouvements, permettant à la police de l'arrêter avant qu'il tue à nouveau.

— Livre de la Genèse : « Les sept années d'abondance qu'il y eut au pays d'Égypte vinrent à leur terme », lut Surf avant de regarder ses visiteurs. Ça vous évoque quelque chose ?

Personne ne répondit.

— L'Évangile selon saint Matthieu : « À cause de l'ampleur du mal, la charité de la plupart des hommes se refroidira », récita Delacroix.

Mila et Bauer secouèrent la tête. Ces mots n'évoquaient rien non plus à Joanna Shutton. Corradini s'était éloigné du petit groupe pour fumer sa cigarette électronique, mais il suivait toujours la conversation, qui durait depuis environ une heure et demie.

Ils avaient essayé des dizaines de combinaisons, en vain. Pourtant, l'idée que ces nombres puissent se référer aux versets de la Bible n'était pas absurde.

Parmi les principales catégories regroupant les assassins sadiques, il y avait celle des « missionnaires », qui tuaient parce qu'ils se sentaient investis de la mission de purger les péchés de l'humanité, frappant tous ceux qui étaient impurs à leurs yeux. Ils choisissaient généralement leurs victimes parmi les homosexuels et les prostituées, mais aussi les traîtres et les avocats. Et ils signaient de citations des textes sacrés.

— Nous devrions peut-être changer d'approche, suggéra Mila. Notre homme ne me semble pas être un prédicateur.

— Qu'est-ce que tu en sais ? répondit Bauer. Peut-être que le meurtrier s'entourait d'ordinateurs parce que c'est un fou, fanatique de technologie, et qu'il a voulu punir les Anderson pour avoir décidé d'abandonner le progrès.

Mila constata avec étonnement que dans la pièce, on considérait encore Enigma comme un malade mental. Selon elle, malgré ses bizarreries l'assassin des Anderson avait un quotient intellectuel supérieur et, surtout, n'agissait en aucun cas sur des impulsions.

Il avait un dessein précis en tête.

— Je continue de penser que la clé de tout est « lisca », affirma la Juge. Si nous élucidons le rôle de ce mot par rapport aux nombres, nous aurons la solution.

— Nous avons déjà essayé, répondit Surf. L'ordinateur n'a trouvé aucune correspondance entre les deux.

— Parfois les ordinateurs se trompent, répliqua Bauer.

— Pas le mien.

Il s'approcha du tableau où il avait pris des notes et le fixa, comme hébété, les épaules écrasées par sa masse musculaire, ses bras puissants le long de ses hanches.

— D'accord. Dans le fond nous n'en sommes qu'au début : il y a encore beaucoup de chemin à parcourir, affirma-t-il en effaçant frénétiquement ce qu'il avait écrit avec la paume de sa main.

Mila se dit qu'il voulait éviter de changer d'avis.

— Oublions la Bible et supposons que notre homme soit plus raffiné, réfléchit l'expert en sortant de la poche de son bermuda cargo le nécessaire pour se préparer un joint.

Joanna Shutton secoua la tête et regarda les autres, espérant qu'ils partageraient son incrédulité. Mais personne ne réagit.

— Il utilise peut-être un langage numérique secret, hasarda le cryptographe en disposant le cannabis sur la feuille à rouler. Il pourrait être un ancien de l'armée ou des services secrets.

— Si c'était le cas, on aurait ses empreintes digitales et son ADN dans les archives, objecta Delacroix.

— Et s'il s'agissait simplement d'un mathématicien ? supposa alors Surf.

Oubliant son joint, il traversa la pièce pour fouiller dans des manuels entassés dans un carton, jetant derrière lui ceux dont il n'aurait pas besoin.

— Je me rappelle, une fois je suis tombé sur un système de nombres complexes très intéressants...

— Dans quel sens ? demanda Corradini, sceptique.

— Un nombre complexe est formé d'une partie réelle et d'une imaginaire, expliqua Surf comme si c'était une évidence. Donc il peut être représenté par la combinaison des deux.

— Ça a l'air simple, dit Bauer, toujours aussi agaçant.

— Tu vois, quand tu écris une longue séquence de chiffres sur une calculatrice, puis que tu regardes le résultat à l'envers et qu'une

obscénité apparaît ? demanda Surf. Notre homme veut peut-être juste t'envoyer te faire foutre, Bauer.

L'agent devint écarlate. Il allait répliquer quand Mila intervint :

— Il nous méprise, il ne nous croit pas à la hauteur, mais il n'aurait pas utilisé un code trop compliqué : il veut nous humilier et en même temps il veut être compris. Sinon, ce qu'il a fait – sa vie, son œuvre – ne sert à rien.

— Elle a raison, convint Delacroix. Il s'agit forcément de quelque chose de simple.

— OK, reprit l'expert. Alors regardons à nouveau l'enregistrement.

Il alla chercher le chariot où était posé le téléviseur sur lequel ils avaient vu et revu la vidéo d'Enigma tournée à la Fosse et le traîna au centre de la salle. Il se munit également des photos des tatouages. Il espérait que, en analysant tout à nouveau, ils parviendraient à saisir un détail qui leur avait échappé, ou qu'ils auraient une sorte d'illumination.

Surf actionna le lecteur de DVD et l'enregistrement défila à nouveau à l'écran, sans le son.

Pour Mila, bien qu'elle l'eût déjà vu maintes fois, ce fut comme être à nouveau en face de lui. Elle eut envie de détourner le regard, mais s'abstint. *C'est trop important*, se dit-elle, s'efforçant de résister.

Enigma se tenait au centre de la cellule, plongé dans la lumière de midi, comme entouré d'un halo mystique. Filmé de haut, il avait l'air encore plus effrayant.

— Les nombres sur son corps vont de zéro à quatre-vingt-dix-neuf et se répètent, commenta Surf plus pour lui-même que pour les autres. En décortiquant les répétitions, nous sommes en mesure de distinguer quatre ensembles, ou groupes.

C'était ce que Delacroix avait dit lors du briefing du matin, puis répété dix fois depuis qu'ils étaient enfermés dans cette pièce.

— Côté gauche, côté droit, bassin et membres inférieurs, buste et tête, affirma Surf en regardant les photos des détails des tatouages.

Mila sentait que les autres ne croyaient pas à une résolution rapide du casse-tête. En attendant, l'expert dressait la liste des gestes d'Enigma :

— Il s'est gratté le cou, puis la tempe. Ensuite, sternum et épaule

gauche. Enfin, coude et poignet gauches.

— On devrait peut-être demander l'avis d'un consultant extérieur, proposa Corradini, le premier à perdre espoir. On pourrait contacter les services secrets.

Joanna Shutton se tut, réfléchissant à cette proposition.

— À mon avis, il faut tout essayer, poursuivit le conseiller de la Juge.

À ce moment-là, l'expert pointa la télécommande vers le lecteur de DVD pour faire repartir la vidéo du début. Pendant que les images défilaient lentement à l'écran, Mila remarqua un changement d'expression sur le visage du cryptographe. Surf avait vu quelque chose.

— Regardez, dit-il enfin, les yeux brillants.

Ils se penchèrent tous vers le téléviseur.

— Quoi ? Je ne vois rien, protesta Joanna Shutton.

— Attendez, je vous montre depuis le début...

Surf repartit à nouveau de zéro, toujours en accéléré. En effet, on remarquait un changement dans la scène que Mila avait toujours perçue comme relativement statique.

L'ombre d'Enigma se déplaçait sur le mur de la cellule, sous l'effet du mouvement du soleil qui filtrait par la lucarne. Un phénomène qu'on percevait à peine à vitesse normale.

Personne ne comprenait pourquoi c'était si important, mais apparemment Surf avait une idée, parce qu'il bondit sur ses pieds et alla dénicher quelque chose sous une pile de documents traînant sur un bureau. Quand il eut trouvé, il revint vers eux.

Il déplia un plan de la ville devant lui l'observa, cherchant quelque chose.

— La Fosse est orientée au nord-ouest : les fenêtres sont à l'intérieur du bâtiment et ne reçoivent la lumière qu'à midi pile.

— Surf, tu nous expliques ce qui se passe ? demanda Delacroix qui, comme les autres, s'impatiait.

Seule Mila comprit :

— Connaissant la position du soleil à ce moment-là, Enigma indique les nombres en se touchant d'abord le buste et la tête, puis le côté

gauche du corps : *nord et est*. Comme une boussole... Une boussole humaine.

— Mon Dieu, ces nombres sont des coordonnées géographiques ! s'exclama Joanna Shutton.

— Latitude et longitude, confirma Surf en courant se mettre devant un écran.

Il ouvrit un programme de localisation. Tout le monde se rassembla autour de lui. L'excitation était palpable.

— Je vais essayer de suivre la méthode sexagésimale, les informa Surf. Degrés, minutes et secondes.

Il inséra les données dans un formulaire, les divisant en deux groupes de trois nombres : *nord*, puis *est*.

Il fallut moins d'une seconde au calculateur pour élaborer le résultat.

— Voilà ! annonça Surf, les yeux rivés sur la carte. C'est l'ancienne raffinerie sur la baie.

Ils étaient convaincus qu'Enigma leur avait indiqué le lieu où il avait caché les cadavres des Anderson.

Pourtant, personne ne pouvait savoir ce qu'ils allaient trouver. Et s'il s'agissait d'une autre ruse ? En vérité, ils ignoraient pourquoi le meurtrier avait emporté les restes des victimes après le massacre. Et s'il leur tendait un piège ?

Joanna Shutton ne voulait prendre aucun risque : les unités spéciales furent envoyées examiner la raffinerie désaffectée les premiers. Ensuite, leurs collègues pourraient agir en toute sécurité.

Il était prévu que Bauer et Delacroix se joignent à l'équipe d'intervention pour coordonner l'opération.

Le département était en ébullition. Entre les agents sur le terrain et les groupes de soutien, plus de deux cents unités étaient mobilisées.

En tant que civile, Mila n'était pas impliquée, toutefois elle assista au rituel de la préparation.

Les policiers s'équipèrent de gilets pare-balles, de casques et d'armes d'assaut. Les vestiaires étant trop petits, ils se préparaient partout : dans les toilettes, dans les bureaux et dans les couloirs.

Les hommes contrôlaient leur équipement et s'aidaient mutuellement à serrer les ceintures de leurs gilets en kevlar, le tout dans un silence fiévreux. Mila goûta à nouveau l'électricité qui remplit toujours l'air dans les moments de calme qui précèdent l'action. Elle ressentit une nostalgie inattendue du temps où elle faisait encore partie de cet ensemble d'hommes et femmes en uniforme : le sentiment d'appartenance à un corps leur permettait de chasser ensemble la peur de la mort.

La Juge vint la rejoindre.

— J'ai un service à te demander : pour le moment, gardons pour nous le fait qu'Enigma et Karl Anderson se connaissaient

probablement.

Mila s'étonna d'entendre Joanna Shutton utiliser le nom « Enigma », mais pas du fait qu'elle veuille cacher l'existence d'une relation entre les deux hommes. D'une certaine façon, elle s'y attendait : si cette information remontait jusqu'aux médias, elle pourrait se retourner contre eux.

— La coïncidence du nombre tatoué sur le poignet de cet homme ne ferait que jeter une ombre sur la tragédie de cette pauvre famille, salissant inutilement leur mémoire. Tu ne crois pas ?

Elle détestait l'admettre, mais son ex-supérieure n'avait pas tort. Les petits secrets des morts devaient rester avec les morts. *De toute façon, pensa Mila, nous ne découvrirons jamais qui est Enigma. Et puis, dans moins de deux heures, je serai dans le train qui me ramènera chez moi et je pourrai tout oublier pour toujours.*

— D'accord, accepta-t-elle.

— J'ai ta parole ?

— Vous l'avez.

Joanna Shutton eut l'air satisfaite.

— Tu veux venir dans la salle des opérations ? Il reste un peu de temps avant la fin des douze heures que tu m'as accordées, proposa-t-elle, ironique.

Mila aurait voulu dire qu'elle n'y tenait pas, mais c'eût été un mensonge, aussi elle accepta.

En entrant dans la salle, l'ancienne policière des Limbes regarda autour d'elle et identifia tous les chefs de division, leurs bras droits et leurs assistants, ainsi qu'un bon nombre de fonctionnaires du gouvernement. Ils s'apprêtaient à suivre le raid en direct sur un mur d'écrans, grâce aux images transmises par les caméras montées sur les casques des hommes de terrain.

Joanna Shutton était la seule femme avec un grade aussi élevé, considéra Mila. Il était donc compréhensible qu'elle tienne à faire étalage de l'efficacité de la police et, surtout, de la méthode qui portait son nom.

Mila s'installa dans un petit fauteuil, au fond, juste au moment où la Juge commençait un discours d'introduction.

— Cette année, nous avons enregistré d'importants succès dans la

lutte contre la criminalité, commença-t-elle en s'adressant aux personnes encore debout. Les homicides ont diminué de quatre-vingt-sept pour cent, les viols de quatre-vingt-treize. Les gangs ont été démantelés et on voit moins de drogués et de dealers dans les rues. Enfin – et c'est le plus important –, le sentiment de sécurité des citoyens s'est renforcé. Je peux donc affirmer que ce qui s'est passé ces dernières heures peut être considéré comme une exception. Quoi qu'il en soit, je suis fier d'affirmer que mes hommes et moi-même avons géré la situation au mieux : le coupable est entre les mains de la justice et il nous reste seulement à clarifier les derniers aspects de l'affaire. Si, comme nous le souhaitons tous, nous retrouvons bientôt la famille Anderson, nous pourrions clore cette enquête... Malheureusement, nous ne pouvons plus rien pour ces pauvres gens. Mais quand nous prierons sur leurs tombes, nous leur promettrons de ne pas les oublier.

Le silence solennel qui suivit était tellement feint que Mila craignit que des applaudissements éclatent. En fait, il fut interrompu par Corradini :

— Juge, nous y sommes presque.

Tout le monde prit place.

Il fallut moins de quinze minutes aux véhicules blindés et aux voitures de police pour traverser la ville et atteindre la raffinerie abandonnée qu'Enigma avait indiquée dans sa dernière devinette. Une sorte de parade militaire en grande pompe qui contraignit toute la métropole à s'arrêter. Les citoyens ne purent ignorer cette exposition musclée : ils assistaient depuis les rues, les fenêtres ou à travers les vitrines des magasins au passage de cette armée policière. Le tout était bien évidemment retransmis en direct à la télévision.

Il n'y a qu'une façon de justifier un tel déploiement de forces, pensa Mila. Quoi qu'il se passe à l'ancienne raffinerie, quoi qu'ils trouvent, ceci constituerait l'épilogue de l'affaire. Joanna Shutton ne permettrait pas qu'on critique ce que le département avait fait sous sa direction. Enigma était en prison et les gens l'oublieraient vite. Le show et les feux d'artifice servaient pour le grand final.

Voilà pourquoi la Juge ne veut pas qu'on mentionne le tatouage sur le poignet de Karl Anderson, se dit Mila. Bien qu'elle ait accepté de se taire, elle n'était plus convaincue que ce soit une bonne idée.

En attendant, les hommes des équipes spéciales se disposèrent en formation autour de la raffinerie.

La zone était grande comme six terrains de football, avec un bâtiment central et des hangars autour, qui hébergeaient des installations industrielles désormais hors d'usage. Sur le quai attenant, des grandes citernes étaient reliées à l'oléoduc, géants de ruine endormis le long de la rive de la baie. Des onze cheminées imposantes – les tours d'épanchement des fumées – il n'en restait que sept debout, qui faisaient ressembler le lieu à une cathédrale fantôme.

Cet endroit était devenu une terre de personne, choisie comme campement par les sans-abri et les toxicomanes. Les règles des forces spéciales prévoyaient de tirer à vue et, avant l'irruption, un message fut diffusé par mégaphone pour donner la possibilité à qui se trouvait dans le secteur de sortir et se rendre spontanément aux autorités.

Dans la salle des opérations, on reçut par radio l'information que quatre-vingt-six individus avaient été arrêtés pour être soumis à des contrôles rigoureux.

Il n'y avait plus de raison d'attendre. À dix-sept heures précises, Joanna Shutton donna l'ordre de commencer l'opération.

Mila suivit les images à l'écran, ce qui lui donna l'impression de vivre ces moments comme si elle était sur le terrain. Le bruit sourd des rangers sur le sol accidenté ou dans les escaliers métalliques, le cliquetis des fusils d'assaut et des grenades flash-bang fixées sur les gilets, la respiration haletante des chiens, le souffle entraîné des hommes, dense d'adrénaline.

Le signal disparaissait par moments, en même temps que les voix de Bauer et Delacroix qui les tenaient au courant étape par étape de l'évolution du raid.

— Nous avons passé au crible environ soixante pour cent de la structure, annonça Bauer au bout de vingt minutes. Les appareils des artificiers ne révèlent pas la présence de C4 ni d'aucun explosif.

Il s'agissait de nez électroniques sophistiqués capables de repérer des substances chimiques suspectes dans l'air. C'était une bonne nouvelle, pensa Mila qui craignait un attentat. Elle imaginait une bombe fabriquée à partir de composants que l'on trouvait facilement sur Internet, ou même au supermarché. Après tout, Enigma n'avait rien à perdre : il serait condamné à la prison à perpétuité et à l'enfer. Tuer une dizaine de policiers ne changerait rien.

Joanna Shutton ne s'était pas assise avec les autres. En bonne commandante en chef, elle avait retiré la veste de son tailleur, qui était maintenant posée sur le dossier d'une chaise, elle avait relevé les

manches de son chemisier en soie et elle suivait les développements du raid debout, les mains sur les hanches.

Mila remarqua que sous l'effet du stress, la Juge se mordillait la lèvre inférieure. Dans le fond, elle jouait sa crédibilité.

— Les chiens ne flairent aucun cadavre dans le secteur et les hommes n'ont rien signalé de particulier. On continue, annonça Delacroix.

Sa voix laissait transparaître sa déception.

Corradini s'approcha de la Juge pour lui dire quelque chose à l'oreille. Il réfléchissait peut-être déjà à comment affronter la défaite.

— Un moment... Putain, c'est quoi ça ? dit Bauer dans la radio.

Les regards dans la salle s'éclairèrent, cherchant la réponse à l'écran. Joanna Shutton écarta son conseiller, mue par un espoir nouveau. Et quand la caméra filma enfin la salle, un silence glacial s'abattit sur la salle des opérations.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Il se fout de nous ? demanda un fonctionnaire en se levant.

À l'écran, les hommes des équipes spéciales avaient tous convergé vers une sorte de grand hangar totalement vide. Ils avaient baissé leurs armes et se regardaient, s'interrogeant sur le sens de ce qu'ils avaient trouvé.

Devant eux, sur un mur d'une dizaine de mètres carrés, une inscription tracée à la bombe avait été pâlie par le temps. L'œuvre d'un tagueur, qui remontait sans doute à plusieurs années.

Un mot.

Lisca.

— Que voudrais-tu pour le dîner ?

— Je ne sais pas, répondit Alice.

— Je suis en ville, je pourrais rapporter quelque chose qu'on ne trouve pas près de chez nous.

— Par exemple ?

— Des plats indiens sans viande ?

— J'aime bien l'indien, accepta la fillette.

Il était presque dix-huit heures et Mila s'était assurée que, comme convenu, la mère de Jane avait récupéré Alice à la sortie de l'école avec sa fille. D'ici une demi-heure, Simon Berish passerait la prendre pour l'accompagner à la gare.

— Maman...

Elle détestait être appelée ainsi : elle était convaincue de ne pas le mériter.

— Oui ?

— Je peux te demander quelque chose ?

Pitié, faites qu'elle ne nomme pas à nouveau son père.

— Bien sûr...

— On pourrait prendre un autre chat ?

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Finz ? demanda Mila, déstabilisée.

— Elle me déteste.

— Finz ne te déteste pas du tout. Et puis, on va la retrouver.

— D'accord, alors je pourrais avoir un iPhone ? Jane va en recevoir un pour son anniversaire.

La capacité des enfants à passer d'un sujet à un autre était vraiment incroyable.

— Tu sais ce que j'en pense, affirma Mila, toujours incrédule.

Elles avaient déjà abordé le sujet, mais Alice revenait périodiquement à la charge : ses camarades de classe possédaient des smartphones et elle se sentait mise à l'écart. Toutefois, Mila n'était pas convaincue qu'Alice soit assez mûre pour en avoir un. Elle pensa aux Anderson, à leur choix de se débarrasser des objets électroniques. *Nous croyons les posséder, mais ce sont eux qui nous possèdent.*

— Aujourd'hui j'ai revu tonton Simon, lança-t-elle pour changer de sujet.

— Et aussi Hitch ?

Elle savait que le sujet « chien » distrairait sa fille.

— Bien sûr. On pourrait les inviter un week-end à la maison. Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle ne savait pas s'il était juste ou non de contrevenir à la règle de ne pas revoir ses anciens collègues, mais elle pensait qu'Alice avait besoin de se confronter à une figure masculine, si elle parlait autant de son père. Et Simon Berish était son ami le plus généreux.

— Tonton Simon, d'accord, accepta sa fille. Mais dis-lui d'emmener Hitch.

— Promis, la rassura-t-elle avant de raccrocher.

Elle emprunta un long couloir, désert après la frénésie de l'après-midi. Il flottait dans l'air une subtile odeur de défaite.

Sa mission s'achevait, à l'instar des douze heures qu'elle avait accordées à Joanna Shutton.

La Juge s'était barricadée dans son bureau avec son équipe pour réfléchir à la suite à donner à cette maigre découverte.

Un déploiement d'hommes et de moyens sans précédent pour découvrir un lieu vide. L'inscription sur le mur, sans doute très ancienne, pesait comme une farce insupportable.

Lisca.

Dans la tête de Mila, le mot résonnait avec l'intonation sifflante et sinistre de l'homme tatoué pendant leur entrevue à la prison.

« Liiisscaaa... »

Quand il s'était penché vers elle, s'approchant de la vitre de sécurité, les yeux pénétrants, Mila avait eu l'impression que ce murmure pouvait faire éclater la barrière qui les séparait.

Elle chassa cette image, parce qu'elle avait peur que cette voix lui ait insinué quelque chose dans la tête – un virus sonore, ou un parasite en train de creuser sa tanière dans ses pensées.

En se dirigeant vers la sortie, elle passa devant la porte ouverte d'un laboratoire. Une cinquantaine de techniciens informatiques assis à leurs postes analysaient les ordinateurs rapportés de la décharge d'Enigma.

Les vieilles unités centrales étaient alignées sur le sol, telles des pierres tombales dans un cimetière.

Elles étaient reliées par des câbles plus modernes qui en sondaient les résidus de mémoire, transmettant les résultats sur des moniteurs à cristaux liquides dernier cri. Chaque technicien contrôlait le sien.

On voyait défiler de tout sur les écrans. Des e-mails, des documents textes, des photos de visages inconnus et souriants, de paysages, des images de vacances ou de la vie quotidienne. Bonheur et tristesse y étaient mêlés. Il y avait des lettres d'amour et d'affaires, des contrats, des polices d'assurance, des listes de cadeaux de mariage ou d'anniversaire, des billets de train ou d'avion, des répertoires d'adresses et de numéros de téléphone.

— C'est incroyable tout ce qu'on jette.

Mila se retourna et découvrit Delacroix.

— On achète un ordinateur, on y insère tout ce qui nous concerne et, quand il se casse, on s'en sépare sans penser qu'on y laisse une partie de nous.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Ils contrôlent les PC pour la énième fois, mais apparemment il n'y a rien sur Enigma.

Un instant, Mila avait espéré qu'ils découvrent un élément utile, dans cet amas de déchets technologiques.

— Alors tu t'en vas, dit le flic.

— En effet, confirma-t-elle en haussant les épaules.

— Nous ne saurons probablement rien de plus sur cette histoire, affirma amèrement Delacroix. L'homme tatoué restera pour toujours

sans nom.

Cela arrivait plus souvent qu'on ne l'imagine : un fait de sang, peu d'éléments et le temps qui, inexorablement, efface les preuves. Les flics disaient que quand la solution n'arrive pas la première semaine, alors le destin de l'enquête est de rester irrésolue.

— Au moins, le coupable est derrière les barreaux, essaya de se consoler Mila.

Aucun des deux ne mentionna les cadavres des Anderson, parce qu'ils craignaient qu'on ne les retrouve jamais.

— Ça a été un plaisir de collaborer avec toi, Vasquez.

Elle était certaine que Delacroix était sincère : il avait été le seul de ses anciens collègues à ne pas la traiter comme une étrangère, aujourd'hui.

— Mais la prochaine fois, garde ton portable allumé ou crée-toi une adresse e-mail, la réprimanda-t-il sur un ton débonnaire. Hier, la Juge était folle de rage qu'on ne puisse pas te joindre.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, assura Mila. Et au diable Joanna Shutton : si elle veut me parler, elle n'aura qu'à revenir chez moi.

Delacroix sourit, amusé.

— Il pleut des cordes, la prévint-il avant de retourner dans le laboratoire.

Mila repartit. À l'entrée, elle rendit son badge « visiteur ». Ce fut comme reprendre sa liberté.

Elle traversa le long hall du bâtiment. Par les portes vitrées, on voyait nettement l'orage qui s'abattait sur la ville. Une fois dehors, elle repéra tout de suite l'utilitaire de Berish qui l'attendait au coin de la rue, moteur allumé.

— Alors, comment s'est passée ta journée ? lui demanda son vieil ami quand Mila monta dans la voiture.

— J'avais hâte qu'elle se termine, affirma-t-elle parce que c'était ce que Berish voulait entendre.

La pluie inondait le pare-brise et les essuie-glaces ne suffisaient pas à dégager la vue. Il faisait bon dans l'habitacle, mais le poil mouillé de

Hitch dégageait une odeur piquante qui, mêlée au parfum de femme que Mila avait déjà sentie le matin, était très désagréable.

Berish s'inséra dans la circulation chaotique du vendredi soir. Les bureaux venaient de fermer, les travailleurs avaient repris leur voiture pour rentrer chez eux et amorcer le week-end.

— Ils t'ont impliquée dans l'affaire d'Enigma, n'est-ce pas ? Maintenant tu peux me le dire...

— Moins tu en sais, mieux ça vaut pour toi, affirma Mila avant de changer de sujet. J'ai promis à Alice de rapporter de la nourriture indienne, mais à ce rythme je risque carrément de rater le train. Tu ne pourrais pas accélérer ?

Ignorant sa demande, Berish repartit à l'assaut.

— Le plan sophistiqué de votre ennemi s'est conclu par un beau pied de nez, lança-t-il pour avoir le dernier mot.

Il avait raison. Pendant un moment, après l'histoire des coordonnées géographiques, Mila avait cru qu'ils se trouvaient face à un adversaire à l'esprit raffiné. Elle avait oublié qu'Enigma n'était qu'un cruel assassin d'innocents. Comme tout le monde, il lui était difficile d'accepter que le mal soit banal.

« Je me demande pourquoi on imagine toujours le diable comme un être rusé, disait le père de sa fille, le meilleur criminologue qu'elle ait rencontré. Peut-être parce que sinon on s'en voudrait trop de n'avoir pas su l'arrêter. »

— Merde, je n'aurais pas dû passer par le centre, se maudit Berish.

Il s'arrêta au bord du trottoir.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Mila avec étonnement.

— Il y a un restaurant indien pas loin, je suis sûr qu'ils font des plats à emporter, dit-il avant de descendre en lui faisant un clin d'œil. Tu ne vas quand même pas décevoir ma nièce ?

— Prends du végétarien, lui rappela-t-elle en le regardant s'éloigner sous l'orage et sautiller entre les flaques, les épaules voûtées, comme plombées par le poids de la pluie.

Une fois seule, elle alluma les feux de détresse pour signaler aux autres automobilistes que le véhicule était immobile. Hitch dormait sur la banquette arrière. Il ronflait légèrement. Sa respiration rythmée, accompagnée du bruit régulier des feux de détresse et des gouttes qui

clapotaient sur la carrosserie, eut le pouvoir de calmer ses nerfs. Forte de cette paix intérieure, elle parvint enfin à réfléchir. Mila ignore ce qui l'entourait, pour se plonger dans le silence de son esprit.

L'affaire Anderson était embrouillée. Aucune donnée disponible, aucun élément, aucune preuve ni indice ne concordait avec le reste. On n'avait aucun moyen de pressentir le « dessin » qui se cachait derrière le massacre.

Le *chaos* régnait.

Pourtant les chiffres représentent l'ordre, la précision, la propreté, se dit-elle. L'homme aux chiffres ne pouvait s'être fié uniquement à son instinct de tuer, aux coïncidences ou à la fatalité. Il méprisait le chaos. Sinon, il ne se serait pas tatoué ainsi.

Alors, où est le dessin ?

Malgré elle, Mila était en train de faire quelque chose qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps : elle triangulait les informations en sa possession à la recherche de symétries.

Sentant le besoin de prendre des notes, elle sortit de sa torpeur. Elle regarda autour d'elle puis ouvrit la boîte à gants, certaine que Berish, en bon policier, y rangeait un carnet et un stylo. En effet.

Mila feuilleta le calepin à la recherche de la première page blanche disponible. Puis elle dressa une liste.

Sang

Corps

Ils savaient qu'il y avait eu un massacre, mais ils ne savaient pas où étaient les victimes. Donc ils ignoraient une partie de cette histoire. Mais quel sens cela avait-il pour le meurtrier de cacher les cadavres, alors que le sang versé à la ferme révélait de toute façon qu'il y avait eu crime ? Soit l'assassin essayait de nier qu'il a commis un acte grave – en effet, nombreux sont les psychopathes qui, après avoir tué, sont envahis par la culpabilité –, soit l'acte d'enlever les corps était déterminant pour lui. Le comportement d'Enigma la faisait pencher pour la seconde hypothèse.

Larme d'ange

Du sang des victimes, on passait à celui d'Enigma, où l'on avait trouvé les traces d'une drogue synthétique, un hallucinogène.

Tatouages

Chiffres

Des chiffres étaient tatoués sur le corps d'Enigma et sur le poignet de Karl Anderson. La première conclusion que l'on pouvait en tirer était qu'ils se connaissaient.

Mais à quoi servaient ces chiffres tatoués ?

Enigma les a utilisés pour nous indiquer des coordonnées géographiques qui nous ont conduits à un lieu où il n'y avait rien, hormis un mot sans signification tagué sur un mur.

Lisca

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela a-t-il vraiment un sens où n'est-ce qu'une blague ? Enigma avait prononcé le même mot lors de leur bref entretien à la Fosse, créant une profonde inquiétude chez Mila.

Alors elle écrivit :

Peur

Karl Anderson avait peur d'Enigma, c'était pour cela qu'il était parti vivre dans une ferme avec sa famille. Mais, en y réfléchissant bien, les Anderson s'étaient rendus impossibles à repérer, pas impossibles à rejoindre. *Comme moi quand j'ai déménagé au lac.*

Ce qui menait à un autre point de controverse :

Renoncement à la technologie

Mila refusait de posséder un téléphone portable et un ordinateur connecté à Internet pour éviter que quelqu'un du passé essaie de la contacter et rende ainsi vain son choix de changement. Pourtant, cela n'avait pas servi à grand-chose : Joanna Shutton était venue en personne jusqu'au lac.

Enigma avait fait pareil. Il était allé chez les Anderson. À cette idée, elle frissonna. Puis elle nota :

Vieux ordinateurs

Les Anderson avaient renoncé à la technologie, Enigma s'entourait de vieux ordinateurs. C'était une symétrie, même si elle n'en voyait pas la logique.

Mila leva son stylo et relut ses notes. Rien de nouveau n'émergeait, ce n'était qu'un résumé. Elle se sentit soudain très frustrée. Elle détacha la page du carnet et la roula en boule d'un geste agacé.

Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je devrais tout laisser tomber. Pourquoi je continue à y penser ?

Mais la raison n'était que trop évidente.

Parce que ce salaud s'est tatoué mon prénom.

L'idée qu'il soit écrit à l'encre indélébile sur la peau d'un monstre la rendait folle. C'était comme être enfermée avec lui dans sa cellule de la Fosse pour le restant de ses jours.

Comment ai-je pu me laisser impliquer ? Elle craignait sérieusement que cette histoire vire à l'obsession. Elle n'était pas comme les autres flics, elle n'arrivait pas à oublier les affaires dont elle s'occupait. C'était le vrai problème, son plus grand défaut, quand elle travaillait aux Limbes.

Les disparus la suivaient partout.

Elle les cherchait sur les visages des passants quand elle marchait dans la rue, elle pensait continuellement à leurs existences interrompues et elle n'arrivait pas à vivre pleinement la sienne.

Aujourd'hui, les fantômes étaient revenus.

Pourtant, elle était certaine de les avoir laissés aux Limbes, dans les

méandres du bureau des personnes disparues avec... *son ancienne vie*.

Mila se bloqua. Elle avait senti quelque chose – un frisson à la base du cou. Une idée lui avait traversé l'esprit, mais trop vite pour qu'elle la capture.

Elle déplia la feuille roulée en boule et relut la dernière ligne.

Vieux ordinateurs

Elle repensa à la scène qu'elle avait observée juste avant de partir du département, les techniciens informatiques en train d'extraire les données de la mémoire des unités centrales obsolètes ramassées çà et là par Enigma.

« C'est incroyable tout ce qu'on jette », avait commenté Delacroix.

Elle ajouta une ligne à sa liste :

Ancienne vie

La raison pour laquelle Karl Anderson connaissait Enigma était restée dans le passé, dans son ancienne vie. Et où les gens renferment-ils leur propre existence ? Dans les objets technologiques. C'est là que nous déversons tout.

Il aurait été intéressant de chercher dans les vieux ordinateurs ou dans les portables des Anderson, pour voir si on y trouvait une trace de leur bourreau. Malheureusement c'était impossible : ils les avaient abandonnés.

Enigma s'est tatoué mon prénom, se répéta-t-elle. Il me connaît, mais moi je ne le connais pas.

Et si ce n'était pas le cas ? S'il existait un lien entre nous ?

La seule façon de le découvrir...

— ... est d'aller fouiller dans mon passé, dit-elle à voix haute sans même s'en apercevoir, donnant corps à la dernière partie de cette révélation.

— J'ai fait le plus vite possible, s'excusa Berish en remontant dans

la voiture, trempé.

Il lui tendit fièrement un sachet décoré d'un portrait de Ganesh avec des lunettes de soleil.

Mila ne put cacher son trouble.

— Que se passe-t-il ? demanda Simon, inquiet, en la regardant dans les yeux.

— On doit rebrousser chemin, annonça-t-elle. La réponse se trouve aux Limbes.

La salle des pas perdus.

C'était dans ce lieu, semblable à un sanctuaire, que l'on conservait les photos des disparus. Le dernier cliché avant que leur existence s'évanouisse dans le néant. Un portrait souriant, volé dans un moment de joie ou de légèreté : une fête d'anniversaire, une sortie, un diplôme, un baptême ou un mariage.

Parce que nous nous prenons en photo dans les moments heureux, se rappela Mila. Et personne n'imagine jamais que son portrait va finir sur ce mur.

En regardant autour d'elle, elle constata qu'en un an rien n'avait changé. Le bureau était désert, parce qu'aucun policier ne voulait travailler sur ces affaires. Trop de mystères et trop peu de chances de réussite.

— Alors, que doit-on chercher ? lui demanda Berish, récalcitrant.

— Écoute, dit Mila en s'approchant. Je veux que tu rentres chez toi.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

— Non. Je ne suis pas autorisée à partager avec toi les informations en ma possession : je ne suis plus qu'une civile.

La vérité était qu'elle ne voulait pas l'impliquer parce qu'elle avait peur pour lui. Elle était convaincue que Joanna Shutton cherchait à se décharger de la responsabilité de l'échec et qu'une chasse au bouc émissaire serait bientôt lancée au sein du département. Beaucoup de têtes allaient tomber et Mila ne voulait pas que Berish soit sacrifié à cause d'elle.

— Tu es dans le pétrin, pas vrai ? demanda son vieil ami, lisant dans ses pensées.

— Je n'ai aucune légitimité pour mener l'enquête, admit-elle, mais je voulais lever un doute : tu me connais.

— Et si quelqu'un te voit ici ? Je suis le responsable, maintenant, je serais impliqué de toute façon.

— Je peux toujours affirmer que j'avais encore les clés du bureau. Un élan de nostalgie, ajouta-t-elle en souriant.

— C'est un délit, répondit Berish sérieusement.

Ils se regardèrent un moment sans rien dire.

— Et Alice ? Le dîner indien ?

Elle l'avait oubliée.

— Merde, dit-elle, envahie par la culpabilité.

Pourtant, Berish n'avait aucune intention de remuer le couteau dans la plaie.

— Comment s'appelle sa copine ?

— Jane.

— Je téléphone à sa mère et je lui dis que tu es en retard.

Mila lui passa le numéro.

— Demande à parler à Alice, ça lui fera plaisir.

Le policier secoua la tête en signe de blâme.

— Hitch déteste les légumes. Je vais devoir tout manger moi-même, dit-il avant de partir.

Une fois seule, Mila se dirigea vers ce qui avait été son poste de travail. C'était de là que provenait la seule lumière qui éclairait la pièce.

Elle s'assit devant le vieil écran. Les ressources des Limbes étaient toujours maigres. Il n'y avait aucune gloire dans les affaires de disparition, parce que la plupart du temps elles restaient sans solution. Alors pourquoi gâcher de l'argent ? se demandaient les bureaucrates.

Mila lança l'ordinateur et attendit que le système d'exploitation se charge, ce qui prit un moment. Ensuite, elle ouvrit le fichier des affaires archivées.

Elle réfléchit aux mots à insérer dans la barre de recherche. Elle essaya d'abord « tatouage ».

Comme elle s'y attendait, elle obtint des centaines de résultats. Il s'agissait pour la plupart de disparus qui s'étaient tatoués quelque

chose au cours de leur vie. Un tatouage était une trace précieuse pour un chasseur, surtout dans les affaires d'enlèvement : un détail immuable était plus utile qu'une photo pour identifier la victime des années plus tard. L'aspect physique pouvait toujours changer.

Elle inséra un deuxième mot : « Chiffres ».

Bien que divisé par quatre, le nombre de résultats restait trop élevé. Elle visionna certaines photos, mais les tatouages de chiffres étaient assez courants : les gens s'imprimaient souvent une date importante sur la peau.

Elle avait besoin d'un autre élément pour filtrer les résultats. « Larme d'ange » lui permit de restreindre encore la sélection, mais elle avait peur que ce détail l'oriente sur une mauvaise piste. Elle tomba sur des affaires de disparition de dealers ou de drogués.

C'est alors qu'elle eut l'idée de taper « Lisca ». Il n'y eut qu'un seul résultat.

Te voilà, se dit-elle. Voyons voir qui tu es.

Quand elle ouvrit le fichier, elle vit apparaître le visage pâle et boutonneux d'un adolescent de dix-sept ans, entouré en rouge sur une photo prise lors d'un bal scolaire.

Timmy Jackson tenait un gobelet en carton à la main et il était le seul à sourire. Il fit une certaine impression à Mila.

À cause de sa maigreur, de sa taille et de sa position voûtée, on l'appelait « Lisca », arête de poisson.

Dans le rapport de police, rédigé après le signalement effectué par Vita Jackson au début du mois de mars, sept ans auparavant, on disait que l'adolescent avait disparu de façon inexplicable un mercredi matin : sa mère était allée le réveiller et ne l'avait pas trouvé dans son lit.

Mila eut la confirmation que cette histoire concernait Enigma quand elle lut ce qui était écrit quelques lignes plus loin : Timmy avait un casier, il avait commis des actes de vandalisme et dégradation de biens publics, en l'occurrence des inscriptions à la bombe sur une rame de métro.

Un tagueur. Mila repensa à ce qu'ils avaient découvert à la raffinerie abandonnée.

D'après le témoignage de la mère, avant son arrestation Timmy avait toujours été un garçon tranquille. Personne ne pouvait imaginer

qu'il se transformerait en vandale. Il passait ses journées enfermé dans sa chambre, où il jouait à un « jeu vidéo sur Internet », comme elle avait l'annoncé de façon très générique. Toujours d'après elle, son fils s'était transformé en voyou sous l'influence négative de quelqu'un qu'il avait rencontré en ligne.

Cette rencontre pouvait être à l'origine de sa disparition, songea Mila. Il arrivait souvent que des mineurs soient appâtés par des adultes malintentionnés qui utilisent l'anonymat offert par le réseau.

Elle pensa immédiatement à Enigma.

Voilà pourquoi Karl Anderson avait éliminé la technologie de son existence.

Il avait rencontré son assassin en ligne.

En fouillant la chambre de Timmy après sa disparition, la mère avait retrouvé des comprimés bleus qui s'étaient révélés être du LHFD, des « Larmes d'ange ». En plus, la femme avait raconté que son fils s'était tatoué un chiffre sur le mollet à l'aide d'un stylo et d'un briquet. Cela avait suscité une violente dispute familiale.

Sept années ont passé depuis sa disparition, se répéta Mila en réfléchissant à l'âge probable de l'inscription sur le mur de la raffinerie abandonnée. À l'époque, elle n'était pas la seule à travailler aux Limbes, sinon elle se serait souvenue de Timmy.

Dans une note de bas de page du dossier, il était indiqué que devant l'insistance et la ténacité de Vita Jackson, la police avait saisi l'ordinateur de son fils pour l'analyser et retrouver ses fréquentations sur Internet.

Si quelque chose avait émergé, cela figurerait dans le rapport, considéra Mila. Or le document se terminait par un code alphanumérique. Elle savait ce que cela signifiait.

L'ordinateur de Lisca était toujours au dépôt des Limbes.

Le sous-sol était un endroit lugubre.

Le plafond était bas et il n'y avait pas de fenêtre, hormis une rangée de lucarnes sur le mur ouest, obstruées par des panneaux de contreplaqué. Il fallait être prudent dans l'escalier parce qu'un électricien de génie avait eu la bonne idée de placer l'interrupteur au niveau de la dernière marche.

Mila tendit la main pour appuyer sur le bouton, les néons s'allumèrent en clignotant et éclairèrent un labyrinthe d'étagères.

Les archives des Limbes étaient divisées en deux parties. Dans la première, on conservait les dossiers des affaires les plus anciennes, qui n'avaient jamais été rentrées dans la base de données. Dans celle du fond, on entreposait les pièces à conviction. Il ne s'agissait pas de preuves mais d'objets ayant appartenu aux disparus, qui pouvaient aider à l'enquête. On tentait tout pour découvrir quelque chose, parce que souvent les recherches échouaient avant même d'avoir commencé.

Mila avait toujours pensé que les flics qui travaillaient aux Homicides avaient de la chance. Parce qu'ils disposaient d'armes du crime, de sang, d'ADN, de fragments organiques et, surtout, de cadavres. Alors que ceux qui enquêtaient sur les personnes disparues n'avaient rien du tout.

Elle se dirigea vers le fond de la grande salle.

Le carton qui contenait les affaires de Timmy Jackson était en haut d'une étagère, à moitié caché derrière d'autres. L'ex-policie grimpa pour le récupérer, en faisant attention à ce que tout ne lui tombe pas dessus.

Quand elle l'attrapa, elle constata qu'il était humide et risquait de céder. Elle décida donc de l'emporter à l'étagère du dessus pour l'ouvrir sur le bureau utilisé pour consulter les dossiers papier.

Elle le posa mais, avant d'en vérifier le contenu, elle retira son blouson en cuir : elle avait chaud et était en nage. Elle utilisa un coupe-papier pour trancher le ruban adhésif et l'ouvrit.

Il contenait un vieil ordinateur portable décoré d'autocollants de groupes punk rock, une manette de console de jeux vidéo et un des premiers modèles de casque de réalité virtuelle.

Mila posa le carton par terre, sortit les objets et les étala devant elle. Elle les observa, debout, les mains sur le bord de la table.

Puis elle ouvrit le portable, le brancha et le réveilla de sa longue léthargie.

Il afficha un message des techniciens du département informant que l'ordinateur était à l'origine protégé par un mot de passe, qui avait été décrypté. Elle pouvait donc accéder librement au contenu.

En fond d'écran, il y avait une photo de Joe Strummer, des Clash, en train de fumer. Toutes les icônes correspondaient à de vieux logiciels désormais obsolètes, par exemple des programmes de graphisme pour

tagueurs où l'on pouvait créer des inscriptions et des dessins avant de les reproduire à plus grande échelle, ou bien des jeux vidéo qui semblaient aujourd'hui si banals que cela faisait sourire.

En définitive, le portable de Lisca ne révélait rien d'extraordinaire : c'était l'ordinateur d'un ado de la génération Y.

Dans un coin, un dossier portant le logo du département contenait le rapport des techniciens sur ce qu'ils avaient trouvé dans la mémoire. Mila y découvrit qu'avant de disparaître, Timmy Jackson avait passé une grande partie de son temps sur un jeu vidéo sans nom.

Elle ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Elle chercha l'icône correspondante.

C'était un simple anneau bleu ciel. Elle cliqua dessus pour l'ouvrir.

Un avertissement apparut : pour entrer, il fallait se connecter à Internet et brancher un casque et une manette de jeu.

Mila s'exécuta et chercha le réseau wifi du département, espérant que le signal arrive jusqu'au sous-sol. Elle entra le mot de passe, priant pour qu'il n'ait pas changé. Elle parvint enfin à se connecter.

Un globe stylisé qui tournait sur lui-même apparut à l'écran.

Alors c'est ici que tu t'es perdu, Timmy Jackson ? Il n'y avait qu'une façon de le vérifier : *répéter les mêmes gestes que lui.*

Mila s'assit, prépara la manette et s'apprêta à mettre le casque, quand le programme acheva de se charger et qu'un nouvel écran apparut.

Sous le globe tournant, un dossier clignotait. Il fallait y insérer deux données.

Latitude et longitude.

Mila eut du mal à respirer. Elle pensa immédiatement aux coordonnées géographiques que lui avait fournies Enigma, les indiquant sur son propre corps.

Elle posa les mains sur le clavier et les inséra, hésitant à peine.

Le casque à côté d'elle s'éclaira. Mila le mit lentement, parce qu'elle ne savait pas ce qu'elle allait découvrir et l'appréhension montait en elle.

Elle le plaça sur sa tête et fut projetée dans un jeu vidéo vieillot.

Les images et les sons provenaient d'un bâtiment vide et en ruine.

Les murs et les piliers étaient en très mauvais état et le sol un tapis de décombres. On n'y voyait pas grand-chose, il faisait nuit et seule la lueur de la lune filtrait par les fissures du plafond. On percevait le bruit du vent et quelques sons métalliques au loin.

Malgré la 3D, le graphisme était assez plat et la résolution laissait à désirer. Rien à voir avec les jeux vidéo modernes. Mila se demanda quel âge avait ce programme.

Elle actionna la manette de jeu et l'image devant elle la suivit.

Je suis un avatar, se dit-elle.

Dans la pratique, un double d'elle-même bougeait dans cet endroit virtuel. Elle en profita pour inspecter les lieux où elle se trouvait. Elle avança, observa les environs et eut une étrange sensation de déjà-vu : comme si elle était déjà venue. *C'est absurde*, se dit-elle. Mais ensuite, elle se tourna et reconnut le graffiti sur le mur.

Une inscription. *Lisca*.

Je suis dans la raffinerie abandonnée. Comment est-ce possible ? Qu'est-ce que je fais ici ? Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir, parce qu'elle entendit des pas derrière elle.

Une ombre avançait dans sa direction, marchant lentement. Quand elle entra dans le premier rayon de lumière lunaire, Mila l'identifia.

Enigma lui sourit.

Elle sentit son sang se glacer. L'homme tatoué était nu, comme quand il avait été arrêté. Il ne dit rien. Pendant plusieurs secondes, il ne bougea pas. Puis, avec des gestes élégants et hypnotiques, il indiqua une série de nombres sur son corps, comme à la Fosse.

Quand il eut terminé, il lui sourit à nouveau et disparut.

Mila retira le casque. Le retour à la réalité fut brusque et elle dut regarder autour d'elle quelques instants pour reprendre ses marques. Elle se trouvait toujours aux archives des Limbes, mais quelque chose lui disait qu'elle n'était pas en sécurité.

Elle était encore étourdie par sa rencontre avec Enigma. *Que me voulait-il ? Pourquoi insiste-t-il pour m'entraîner dans cette histoire ?*

Devant elle, sur l'écran, le globe tournait. Mila avait eu le temps de mémoriser les neuf coordonnées, mais elle avait un pressentiment : si elle insérait cette nouvelle position dans l'ordinateur, elle ne pourrait pas revenir en arrière. C'était un point de non-retour. En même temps,

si elle n'allait pas vérifier, le doute la poursuivrait pour le restant de ses jours.

Que veux-tu me montrer, espèce de salaud ?

Les doigts tremblant imperceptiblement, elle inséra les coordonnées dans la case prévue à cet effet. Et elle se replongea dans la réalité virtuelle.

Il faisait encore nuit. La baie vitrée offrait un panorama sur la ville, mais quelque chose ne collait pas. Tout était spectral.

Où suis-je ? Dans un appartement, à un étage élevé d'un gratte-ciel. L'effet graphique était imparfait : les contours des objets étaient flous, les pixels ne parvenaient pas à suivre les mouvements et l'image tremblait. Parfois, il y avait comme des trous noirs. Le mobilier semblait élégant, luxueux. Mila se trouvait dans un vaste séjour avec un téléviseur à écran plasma géant, une cheminée à gaz encastrée dans un mur, des canapés blancs et un frigo-bar.

Quelque part dans la maison, quelqu'un chantonait. Une voix de femme.

Le bruit l'attira dans le couloir, où la lumière filtrait par une porte entrouverte. Elle la poussa et se retrouva dans une belle cuisine aux meubles laqués de noir. Une femme, de dos, préparait à manger. Elle se retourna. Sa silhouette était floue et les contours de son visage vibraient, mais Mila reconnut la réplique exacte de Frida Anderson.

Rires cristallins. Deux petites ombres entrèrent dans la pièce par une autre porte. Les jumelles, pensa Mila. Eugenia et Carla jouaient à se courir après, elles firent deux ou trois fois le tour de la table dressée pour le dîner, puis ressortirent.

Ni la mère ni les filles ne s'étaient aperçues de la présence de Mila. *Que se passe-t-il ?* Bien qu'il ne s'agisse que d'une réplique numérique de la réalité, le fait de les voir vivantes la dérangeait, sachant ce qui était arrivé.

À ce moment-là, elle baissa les yeux et constata avec surprise qu'elle empoignait une longue lame effilée.

Mon Dieu, je suis Enigma.

Soudain, une force extérieure s'empara de l'avatar et en prit le contrôle. Sans le vouloir, Mila se retrouva à incarner l'assassin. Avant

de comprendre ce qui se passait, elle vit son bras se soulever, brandissant l'arme.

Elle bondit vers Frida et lui asséna de nombreux coups de couteau, avec une grande violence. D'abord sur ses mains, inutilement tendues pour se protéger, puis au buste – sur les seins, au ventre – et enfin au visage, au point de le rendre méconnaissable.

La femme s'écroula sur le sol, inanimée. Mais l'avatar de Mila continua à frapper. Un coup après l'autre, le sang giclant des blessures, éclaboussant tout autour d'elle. Elle savait que tout était faux, que ce qui était devant elle n'était que la représentation imparfaite du réel générée par un logiciel. Pourtant, elle aurait voulu arrêter, retirer le casque. Mais elle ne pouvait pas, elle devait voir. Elle devait savoir. Elle était sûre qu'Enigma voulait lui montrer ce qu'il avait fait.

Sur le moment, elle ne se demanda pas pourquoi ils n'étaient pas à la ferme ni pourquoi il y avait encore dans l'appartement les objets technologiques auxquels les Anderson avaient renoncé. Elle n'eut pas le temps de réfléchir, parce qu'Enigma s'écarta de Frida et se déplaça.

Mila savait où il partait : à la recherche des jumelles.

Elles jouaient à cache-cache et ne s'étaient aperçues de rien. L'une d'elles était accroupie derrière un fauteuil de la chambre à coucher des parents. Quand elle vit le monstre arriver, elle le dévisagea, terrifiée. Elle n'eut pas le temps de hurler. Elle fit un geste tellement naturel que Mila eut l'impression de voir une vraie fillette : elle se couvrit les yeux avec ses mains, comme si cela suffisait à effacer l'horreur du monde.

Une fois encore, la lame se leva, impitoyable, et s'abattit sur la chair innocente. À nouveau le sang, sans aucune larme. Quand il fut rassasié du spectacle, Enigma partit en quête de la sœur.

Elle se trouvait dans sa chambre, cachée parmi ses peluches, et l'accueillit avec un regard fixe. Mais il y avait dans ses yeux quelque chose d'incompréhensible, qui détonnait avec la situation.

Ce qu'exprimait son regard n'était pas de l'effroi, mais de la stupeur. *C'est comme si elle me connaissait*, se dit Mila.

La fillette allait dire quelque chose quand un sabre lui trancha la tête tout net. Mila actionna la manette, essayant instinctivement de s'arrêter, de la sauver. Ce fut inutile. Sa tête roula à ses pieds, ses yeux vides croisèrent à nouveau le regard de Mila.

Je l'ai tuée. Non, c'est Enigma. Mais incarner le monstre le rendait absurdemement vivant.

Dans le silence de la chambre, on n'entendait que la respiration lourde de l'assassin : il se reposait après le carnage.

Un événement inattendu se produisit : une ombre passa à côté d'elle.

Regarde-toi.

Il y avait quelqu'un avec elle.

En effleurant la manette, Mila découvrit qu'elle pouvait à nouveau contrôler l'avatar. Elle détourna les yeux du carnage et, en se retournant, elle remarqua un miroir rose, de ceux devant lesquels toutes les fillettes, dans le secret de leur chambre, jouent à être des femmes.

Regarde-toi.

Mila suivit l'indication du murmure et s'approcha du miroir, incertaine. Elle fit ce qu'on lui avait dit : elle se regarda. Pour la première fois, elle rencontra son avatar. Et fut foudroyée par la stupéfaction.

Ce n'était pas Enigma qui la fixait dans le miroir, mais Karl Anderson.

Soudain, la scène disparut devant ses yeux et un voile noir s'abattit sans préavis. Au moment où elle fut déconnectée du monde virtuel, Mila parvint à prononcer ces mots :

— C'était le père.

Elle sentit la faim. Depuis combien de temps n'avait-elle pas mangé ? Elle avait pris un petit déjeuner frugal à la hâte, puis seulement deux cafés pendant la journée. De plus, elle avait l'impression d'avoir attrapé un rhume.

Elle fouilla dans la poche de son blouson en cuir à la recherche d'un mouchoir en papier, mais elle ne trouva que la photo du visage d'Enigma, réélaborée pour éliminer les tatouages. Un homme normal.

Pour la première fois, Mila réalisa qu'elle le connaissait. *Dis-moi que tu n'es pas celui que je crains que tu sois.*

Elle était assise sur une chaise en plastique inconfortable, dans le couloir des bureaux de l'Unité des crimes violents, l'UCV. Elle attendait le verdict. Les policiers ne lui avaient pas remis son badge « visiteur » parce qu'ils étaient dans l'incertitude. Ils étaient en train d'évaluer les éléments à charge contre elle pour avoir mené une enquête sans en détenir l'autorité, qui plus est en utilisant les ressources du département.

Toutefois, son destin dépendait de ce qui se passait dans un autre lieu. Et de ce qu'on y découvrirait.

Elle avait indiqué à la Juge où ils trouveraient les cadavres des Anderson.

Mais maintenant, elle priait pour s'être trompée. Elle n'avait aucun espoir que Frida, Eugenia et Carla soient encore vivantes – elle savait bien que c'était impossible. Mais elle nourrissait celui d'être sauvée, elle. Même si cela lui coûtait une incrimination.

Dis-moi que tu n'es pas celui que je crains que tu sois, se répéta-t-elle.

Elle comprit que l'attente touchait à sa fin quand Delacroix vint à sa rencontre au bout du couloir. Au fur et à mesure qu'il approchait, Mila lut sur son visage les réponses à ses pires questions.

— C'est comme tu l'as dit, confirma le policier.

Oui, le cauchemar était réel. Ils avaient bien trouvé les corps des Anderson dans l'appartement où ils vivaient avant de déménager à la campagne.

— Karl les a amenées là-bas après les avoir tuées à la ferme, poursuivit Delacroix. Il a couché les filles dans leurs petits lits, il les a bordées comme si elles dormaient. Puis il est allé s'allonger à côté du cadavre de sa femme dans la chambre parentale, il s'est coupé les veines et il est mort dans ses bras.

Le récit n'était pas froid et détaché, comme souvent chez les flics quand ils voulaient montrer qu'ils n'étaient pas impliqués émotionnellement.

— Le fait de n'avoir pas trouvé le sang de Karl Anderson à la ferme aurait dû nous mettre la puce à l'oreille, admit l'agent en secouant la tête.

Ils avaient pensé que le chef de famille avait été tué d'abord, dans la cour, et qu'Enigma s'était ensuite dirigé vers la maison pour achever le travail. Ils avaient attribué l'absence de traces de sang par terre à l'orage qui s'était abattu sur la région pendant la nuit.

— Maintenant, nous allons devoir revoir le rôle de l'homme tatoué, affirma enfin le policier, découragé. Il faut comprendre s'il a participé activement au massacre ou s'il a simplement emmené Karl et les cadavres jusqu'à leur appartement en ville, avant de poursuivre avec sa voiture vers l'abattoir où nous l'avons arrêté grâce au signalement anonyme.

Cela voulait aussi dire réévaluer la peine à laquelle il serait condamné, considéra Mila.

— Tout ceci est fou, conclut Delacroix en se posant la main sur le front.

— Non, crois-moi, répondit Mila pour le rassurer.

Le policier s'aperçut qu'elle tenait à la main la photo d'Enigma et son expression se durcit.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ne devrais même pas être ici. Tu n'es plus des nôtres, dit-il pour la blesser.

Jusque-là, il avait toujours été gentil avec elle. Après les derniers développements, il était compréhensible qu'il ait changé d'attitude, mais Mila ne pouvait accepter que la réalité soit dénaturée.

— Je ne voulais pas être impliquée. Je ne voulais pas de votre

maudite affaire, objecta-t-elle avec véhémence. J'ai fait un choix il y a un an : en finir pour toujours avec cette merde. C'est vous qui m'avez traînée ici.

— C'est Joanna Shutton, rectifia Delacroix en pointa son doigt vers elle. Nous, on ne voulait pas de toi.

— Je pensais que c'était Bauer, le salaud de la bande, répondit-elle en souriant.

L'autre ne commenta pas.

— Je serai heureuse de vous expliquer ce qui s'est passé, ensuite je vous quitterai pour toujours, comme ça vous pourrez vous consacrer à votre précieuse affaire.

— Quoi que tu aies à dire, désormais une femme et deux fillettes sont mortes de la main de celui qui devait les protéger, reprit le flic. Le seul qui pourra bénéficier de ta contribution, c'est Enigma, qui ne sera peut-être plus accusé de meurtre mais de complicité pour meurtre.

— Je ne crois pas, répondit Mila. Parce que moi, je sais qui il est.

Joanna Shutton avait réuni Corradini, Bauer et Delacroix dans son bureau. Mila était assise au centre de la pièce, les autres disposés autour d'elle en attente de réponses.

— Avec l'ordinateur de Timmy Jackson, j'ai assisté à une sorte de... *simulation*.

— Je ne comprends pas, dit la Juge. C'était réel ou non ?

— Ça l'était... Ou mieux : ça l'est devenu par la suite.

Mila s'efforçait d'expliquer ce qu'elle avait vu, ou plutôt vécu. Ce n'était pas facile parce que, après avoir été déconnectée contre son gré, elle n'avait plus réussi à accéder à ce maudit programme.

— Karl Anderson était entré dans une sorte de réalité virtuelle : une copie fidèle du monde qui nous entoure, expliqua Mila, sans évoquer que cette copie était plus lugubre et spectrale que l'original. Je n'ai pas encore compris comment cela fonctionne exactement, c'est une sorte de jeu vidéo en ligne.

— Un jeu vidéo ? répéta Bauer en levant les yeux au ciel.

— Un jeu sans nom où l'on peut réaliser ses désirs interdits, tester

notre propre nature.

Timmy Jackson, par exemple, y avait trouvé le courage de devenir un tagueur et de vandaliser une rame de métro.

— Un jeu où l'on peut essayer d'être quelqu'un d'autre : un assassin, par exemple, poursuit Mila. Mais je crois qu'avec le temps, Karl Anderson est vraiment devenu le personnage qu'il interprétait.

Elle se demanda combien de fois Karl avait expérimenté dans le jeu vidéo son fantasme de tuer sa famille.

— Quand il s'en est aperçu, il était trop tard.

Déménager loin de la ville et tout abandonner n'avait servi à rien. Le démon à qui il essayait d'échapper était en lui.

— Je n'ai pas encore compris le rôle d'Enigma, objecta Joanna Shutton, employant à nouveau le surnom qu'elle avait elle-même proscrit.

— Karl Anderson a rencontré Enigma dans le jeu vidéo.

— Pourquoi, on peut jouer à plusieurs ? demanda Corradini, perdu.

Mila sentait beaucoup de scepticisme chez ses interlocuteurs. Delacroix l'observait, les bras croisés, sans dire un mot.

— Je suppose que oui. Quand j'étais là-bas, j'ai senti une présence.

Regarde-toi.

— Une présence ? demanda Joanna Shutton.

— Oui, qui est arrivée avant que je sois déconnectée : je ne saurais pas la décrire, mais j'ai eu la sensation que quelqu'un m'observait.

— Sensation ? ironisa Bauer. Nous allons vraiment continuer à écouter ces conneries ?

Delacroix l'arrêta d'un geste de la main : il voulait entendre le reste.

— Enigma et Karl Anderson se sont connus à l'intérieur du jeu, répéta Mila. Pour Karl, au début, c'était peut-être un simple passe-temps. Puis il a commencé à faire des choses qu'il ne savait pas expliquer.

— Comme massacrer sa famille ? demanda Joanna Shutton, de plus en plus perplexe.

— Exact. Quand Karl s'est rendu compte qu'il allait franchir une

frontière dangereuse, déverser dans la réalité ce que jusque-là il n'avait fait que dans le monde virtuel, il a coupé toute relation avec le jeu. Mais il a aussi compris que se déconnecter ne suffirait pas : quelque chose s'était insinué à l'intérieur de lui. Une sorte de *tentation*. Alors il a convaincu sa femme de renoncer à leur vie dorée et, surtout, à la technologie qui, selon son raisonnement désormais perturbé, pouvait le pousser à retourner dans la réalité parallèle.

— Ça n'a pas de sens, commenta Bauer.

Mila l'ignore.

— Mais Enigma l'a retrouvé et est allé le voir en personne, cette fois. Pendant que sa femme appelait la police, Karl est sorti lui parler. Il lui a peut-être demandé de le laisser en paix, ou alors ils n'ont même pas parlé. Pourtant, Enigma l'a convaincu de porter à terme ce qu'il avait commencé dans le jeu : il lui a donné la faux qu'il avait prise dans la cabane à outils et il l'a regardé rentrer chez lui... Le reste, on le connaît.

— Alors d'après toi Enigma est une sorte d'instigateur, intervint enfin Delacroix.

Mila le regarda fixement.

— Enigma cherche les personnes fragiles comme Karl Anderson.

— Fragiles ? protesta Joanna Shutton.

— Les monstres ne savent pas qu'ils sont des monstres, affirma l'explicite avec conviction. Ils ont en eux une insatisfaction, une faiblesse. Enigma sait les reconnaître, il les intercepte, les approche. Il sait les apprivoiser, conquérir leur confiance. Et il les convainc avec ses mensonges...

— C'est-à-dire ? demanda Corradini, sceptique.

— Qu'ils peuvent être tout ce qu'ils désirent. Que leurs fantasmes, même les plus malades, ne sont pas une aberration. Que même s'ils cultivent en eux un désir secret de violence, il n'y a rien qui ne va pas chez eux.

— Tu es en train de nous dire que l'homme tatoué est innocent ? lança Bauer, furieux.

— Non, je vous dis qu'Enigma est un *chuchoteur*.

On les appelait « chuchoteurs », ou « tueurs subliminaux ». Le plus célèbre d'entre eux était Charles Manson.

Ils s'entouraient d'adeptes et constituaient des « familles ».

Ils tuaient à travers les autres. Ils choisissaient un intermédiaire, le manipulaient et le convainquaient d'assouvir ses instincts les plus obscurs.

Les chuchoteurs n'avaient aucun rapport avec la victime, aucun contact, ils ne la touchaient pas. Souvent, ils ne la connaissaient même pas, parce que ce n'étaient pas eux qui la désignaient. Ils laissaient l'adepte la choisir, fouillant dans son propre désir ou dans sa rage. Eux-mêmes n'assistaient quasiment jamais à l'exécution. Souvent, ils prenaient exprès leurs distances.

Tout ceci les protégeait des accusations. On ne pouvait ni les mettre en cause ni les punir. Et surtout, il était difficile – sinon impossible – de les identifier.

Leur but n'était pas la mort et, paradoxalement, pas non plus de faire du mal. Au contraire, ceci était une conséquence secondaire, par rapport à la véritable raison de leurs actes.

Le pouvoir de changer les personnes, de transformer d'innocents individus en assassins sadiques.

Mila le savait bien, parce qu'elle en avait déjà rencontré un.

C'était aussi la raison pour laquelle elle ne voulait pas entendre parler d'Enigma ni de cette histoire. Maintenant, elle pouvait l'admettre : elle était terrorisée.

Elle quitta le département de police à 23 heures avec l'intention de ne jamais y remettre les pieds. Il avait cessé de pleuvoir depuis plusieurs heures. Elle intercepta un taxi et se fit accompagner à la gare. Le dernier train partait à minuit.

Elle voulait retourner au lac, récupérer sa fille.

La mère de Jane lui avait dit au téléphone qu'Alice avait sommeil et qu'elle pouvait passer la nuit sur le canapé. Mila l'avait remerciée, l'informant qu'elle viendrait tout de même la chercher. De toute façon le lendemain, samedi, sa fille pouvait faire la grasse matinée.

Elle arriva à la gare en avance. Elle avait le temps de boire un énième café. Dans le seul bar ouvert, il y avait trois clients. Tous des hommes.

On lui servit un allongé dans un gobelet en carton, qu'elle emporta à l'une des tables près de la vitre. Le breuvage était insipide, mais au moins il était chaud. Elle craignait d'avoir de la fièvre. Elle rêvait de se blottir dans le refuge en couvertures d'Alice et de dormir, à l'abri des cauchemars.

D'abord, elle allait appeler Simon Berish pour s'excuser de l'avoir mis dans le pétrin, avec son incursion aux Limbes. Mais elle ne lui raconterait rien. Elle était toujours convaincue qu'il valait mieux le tenir en dehors de cette histoire.

De son côté, elle allait oublier cette journée. Elle voulait retourner à la routine du lac, même si cela signifiait affronter la lettre cachée dans le tiroir de la cuisine.

« L'état général du patient est irréversible. »

En portant son gobelet à sa bouche pour boire une autre gorgée de café, Mila s'aperçut qu'un des clients la fixait.

L'homme, accoudé au bar, détourna immédiatement le regard. Il portait un imperméable noir, un pantalon gris et des chaussures marron très usées. D'une main, il repoussa ses cheveux raides et gras derrière ses oreilles.

Mila aperçut furtivement une tache sombre qui dépassait du col élimé de sa chemise.

Elle sursauta et le souffle lui manqua. S'agissait-il d'un tatouage ? Était-ce un chiffre, ou l'avait-elle imaginé ?

Elle continua de surveiller l'inconnu du regard, attendant qu'il se tourne vers elle pour lui parler. Cela n'arriva pas, mais l'homme ne partit pas pour autant. Au bout d'un moment, elle se leva pour aller rejoindre son quai.

Les rideaux métalliques des boutiques et des kiosques étaient fermés et la gare était déserte. Mila marchait sans se retourner, tendant

l'oreille, attentive au moindre mouvement dans son dos. Elle n'entendait que l'écho de ses pas qui se perdaient dans la grande salle de l'aile est de la gare et le moteur d'une machine de nettoyage qui œuvrait quelque part.

Elle repéra son train, immobile sur le quai, et monta dans le dernier wagon. Elle resta près des portes automatiques au cas où, pour voir l'homme du bar arriver. Cela aurait été plausible : le train était l'un des derniers de la journée.

Mais l'inconnu à l'imperméable ne se présenta pas.

Les portes se fermèrent et Mila se sentit étrangement soulagée. Maintenant, elle pouvait chercher une place. Il y avait l'embarras du choix : le wagon était vide.

Dans moins d'une demi-heure, je serai à destination, se dit-elle. Elle voulait retirer ses vêtements mouillés, les ranger dans le carton et les enfermer dans le cagibi.

Je ne suis plus une chasseuse. Je suis une mère.

Même sans avoir travaillé depuis un an, elle avait encore assez d'économies pour ouvrir un petit kiosque sur le lac, à côté du magasin de hameçons et de matériel de pêche. Si les affaires marchaient, elle pourrait même acheter une barque et accompagner les touristes souhaitant capturer de merveilleuses truites arc-en-ciel pour les empailler et les exposer au-dessus de leur cheminée.

Oui, elle s'y voyait bien.

Elle repensa à ce qui venait de se passer, quand elle avait eu peur de l'inconnu à l'imperméable, et elle eut honte. Dans le passé, elle n'avait jamais rien éprouvé de semblable. Peut-être était-ce bon signe : cela signifiait que son attirance pour les ombres avait disparu. Que ce qui l'avait poussée à accepter l'invitation de Joanna Shutton était une simple curiosité qui, d'une certaine façon, avait été un bien, parce qu'elle avait obtenu une confirmation : elle redevenait « humaine ».

C'est de l'obscurité que je viens...

Elle sentit enfin ses épaules et son cou se détendre, après ces heures de tension. Le roulement du train la berçait, le rythme des roues sur les voies était quasi hypnotique. Elle ferma les yeux, sans même s'en apercevoir.

Un bruit soudain : ses paupières se rouvrirent instantanément. Dans les toilettes au bout du wagon, quelqu'un avait tiré la chasse, emportant le kiosque sur le lac, la barque et toutes ses pensées

positives. Elle attendit que la porte s'ouvre, mais l'occupant prenait son temps.

Mila compta les secondes qu'il mettait à sortir. Elle savait que quand on est tendu, le temps passe lentement. Néanmoins, au bout de quatre minutes, elle considéra que cette durée était anormale.

Enfin, le bruit de la serrure résonna dans le wagon vide. À l'instant où la porte des toilettes s'ouvrit, elle crut voir l'homme à l'imperméable noir. Pourtant ce n'était pas lui, mais un jeune homme à la peau et aux cheveux blancs.

L'albinos, qui avait l'air d'un étudiant, portait un coupe-vent et un sac en bandoulière. Il la regarda dans les yeux pendant un instant, puis alla s'asseoir une dizaine de sièges plus loin, dans le sens contraire de la marche, exactement en face d'elle.

Le train filait dans la nuit, sursautant parfois bruyamment aux changements de voies. Mila ne quittait pas l'autre passager des yeux, craignant de percevoir quelque chose qui la replonge dans la terreur.

La peur, auparavant évaporée, rendait maintenant insupportable le silence entre eux.

Le jeune homme ouvrit son sac et fouilla à l'intérieur. Mila regretta de ne pas avoir son pistolet. Mais c'était une idée stupide, parce qu'elle n'aurait pas pu rentrer avec au département.

L'albinos finit par sortir un agenda, qu'il plaça devant son visage avant de noter quelque chose au stylo. Il était très concentré sur son geste. Ou bien myope.

Au bout de quelques minutes, le train ralentit. Le jeune homme quitta son carnet des yeux pour regarder par la fenêtre. Une voix enregistrée annonça dans le haut-parleur le nom d'une gare intermédiaire.

Mila étudia attentivement les mouvements de l'autre passager, espérant qu'il descende à cet arrêt. Il se leva à nouveau, referma son coupe-vent et choisit pour sortir la porte automatique dans le dos de Mila. Donc, il se dirigea vers elle.

Quand il passa près d'elle, il la frôla. Elle sentit alors une odeur familière sur ses vêtements. Muguet et jasmin – la même que dans la voiture de Berish.

Comment est-ce possible ? se demanda-t-elle, bouleversée.

Le train repartit aussi tôt.

Mila était confuse. Cette odeur était-elle le fruit de son imagination, une étrange coïncidence, ou bien quelqu'un lui envoyait-il un subtil avertissement ?

« Nous savons qui tu es, nous connaissons tout de toi, tu ne peux pas nous échapper... »

Je suis une idiote, se dit-elle. Que lui arrivait-il ? Pourquoi devenait-elle paranoïaque ? Elle était parfaitement consciente de l'absurdité de son comportement, mais elle n'arrivait pas pour autant à contrôler son angoisse.

Elle décida de changer de place, parce qu'elle voulait voir plus clairement la gare où elle descendait. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle craignait maintenant que quelqu'un l'attende.

Elle ne mettrait pas longtemps à le découvrir : le haut-parleur annonça qu'elle était arrivée à destination.

À cette heure, la gare était déserte. Mila fut la seule à descendre. Elle regarda autour d'elle : elle devait emprunter le tunnel pour atteindre le parking où elle avait laissé sa Hyundai le matin même.

Elle regarda l'escalier qui débouchait du souterrain. Une lumière jaune émergeait de l'abîme. Elle se demanda si elle était en danger. Son imagination lui jouait des tours et elle ne savait plus si elle devait se faire confiance.

Les portes du train se refermèrent derrière elle, il repartit. Elle n'avait plus d'alternative : si elle ne voulait pas passer la nuit sur ce quai, elle devait affronter le démon de la peur.

Elle descendit lentement. Arrivée en bas des marches, elle regarda autour d'elle. Le tunnel partait sur sa droite, sur une centaine de mètres. Il était droit, hormis un coude au bout.

Elle s'élança à pas rapides.

Le bruit de ses rangers résonnait comme un marteau sur une enclume. Elle parcourut le trajet en essayant de ne pas penser à ce qu'elle pouvait découvrir, mais son esprit préférait lui proposer des scénarios inquiétants. Arrivée à l'angle, elle ralentit en prêtant attention au moindre son. Elle tourna à gauche et aperçut l'entrée du parking.

Une fois à l'extérieur, elle repéra immédiatement sa voiture – la seule.

L'humidité glaciale de la nuit l'assaillit telle une fée irrespectueuse, lui saisit le visage et les mains en une morsure qui ne laissait pas d'échappatoire. En se dirigeant vers son véhicule elle sentit ses lèvres trembler, ses yeux s'humidifier et sa respiration se condenser en petits nuages de vapeur.

Elle mit la main dans sa poche et récupéra les clés. Elle manqua de les faire tomber, mais ouvrit la Hyundai à la première tentative, puis elle se glissa dans l'habitacle glacial qui lui fit immédiatement penser à une tombe.

Elle referma la portière et démarra.

Elle roula jusqu'à la maison de Jane avec une seule idée en tête : prendre Alice dans ses bras. Elle était certaine que c'était la seule façon de se réchauffer, sinon elle mourrait congelée.

Le froid qu'elle ressentait ne venait pas de dehors, mais de l'intérieur. C'était l'haleine des morts.

On disait que les flics qui s'occupent d'homicides avaient souvent mauvaise haleine. Pendant des années, Mila avait senti ce souffle putride, chargé de mort. Aujourd'hui encore, elle avait toujours un goût amer dans la bouche, et elle était certaine que cette odeur ne la quitterait jamais.

C'était aussi pour cela qu'elle n'embrassait jamais sa fille : elle craignait qu'elle s'en aperçoive.

Malgré ce qu'elle s'était promis, quand elle vit Alice, elle ne la prit pas dans ses bras pour se réchauffer. De toute façon, la fillette ne s'y attendait plus.

— J'ai parlé au téléphone avec tonton Simon, lui dit la petite, à moitié endormie, en la reconnaissant sur le seuil de la petite villa où vivaient Jane et ses parents.

Elle ne lui demanda pas où elle avait passé la journée, ni pourquoi elle avait tardé. Alice était comme ça. Elle portait encore les vêtements qu'elle avait mis le matin pour l'école. La mère de son amie était restée debout pour attendre avec elle l'arrivée de Mila. Celle-ci remarqua que la femme avait l'air mécontent, mais elle faisait tout pour le lui cacher.

— On rentre à la maison ? demanda Alice.

— Bien sûr, répondit Mila.

Où auraient-elles pu aller, à cette heure ?

Le trajet depuis la gare avait été agité, mais il ne s'était finalement rien passé. Pas de rencontre suspecte, pas de voiture qui la suivait. Pourtant, elle restait convaincue que l'inconnu tatoué du bar et le parfum de l'albinos constituaient un message.

Elle aida Alice à s'asseoir à l'arrière et elle lui attacha la ceinture, certaine qu'elle s'endormirait au premier kilomètre. Puis elle se mit au volant.

Comme prévu, la fillette sombra dans le sommeil sans attendre : la tête en arrière, appuyée à la vitre, la bouche grande ouverte, ses cheveux roux retombant sur son visage.

Mila était fatiguée, mais l'adrénaline accumulée durant la journée la tenait éveillée. Ses yeux faisaient la navette entre la route devant elle et le rétroviseur, scrutant le moindre changement.

Derrière elle, un éclair illumina un instant les arbres et la montagne. C'est ainsi que Mila repéra la moto qui la suivait, tous feux éteints.

La présence du véhicule confirma ses pressentiments. Cette fois, elle n'avait pas rêvé.

Elle glissa la main dans la poche de son blouson et sortit son portable pour appeler la police locale, mais elle savait qu'il n'y avait pas de réseau dans cette zone. Alors elle réfléchit rapidement. Elle n'avait pas beaucoup de choix : la route pour le lac se perdait dans les bois, il n'y avait aucune voie latérale pour tenter de semer son suiveur. À moins de tenter un demi-tour soudain pour le prendre par surprise, elle ne pouvait changer de cap.

Que me veux-tu ? Qui t'envoie ? Elle connaissait la réponse, mais ne voulait pas l'admettre.

Il n'y avait qu'une solution : poursuivre jusque chez elle et essayer d'arriver la première pour se barricader à l'intérieur.

Au moins, elle aurait un pistolet.

Mila rétrograda et accéléra brusquement, appuyant à fond sur l'accélérateur. La Hyundai sursauta, puis se projeta en avant. Alice gémit dans son sommeil, mais ne s'aperçut de rien.

L'asphalte défilait à toute allure sous les phares de la voiture. Mila tenait fermement le volant des deux mains : il y avait beaucoup de virages avant d'arriver au lac, à cette vitesse elle risquait de perdre de l'adhérence. Elle prit le premier virage trop vite, dérapa légèrement

mais parvint à rectifier sa trajectoire avant de sortir de la route. Les suivants furent plus aisés, elle avait compris la technique.

Elle regarda plusieurs fois dans le rétroviseur pour voir si la moto était toujours là. *J'espère que tu vas rentrer dans un arbre, sale fils de pute.*

La peur et la colère se mêlaient en elle. Elle craignait pour sa fille, mais elle était également furieuse de ce qui pouvait lui arriver.

Enfin, elle aperçut leur maison.

Les lumières du porche s'étaient allumées automatiquement, comme tous les soirs. Elle ne savait pas si l'endroit était sûr : n'importe quel danger pouvait les y attendre.

Mais il n'y avait pas d'autre option.

La Hyundai entra dans la cour en soulevant un nuage de poussière. Mila pila, sans toutefois réveiller Alice, qui heureusement avait sa ceinture. Elle descendit de la voiture et vérifia que personne n'arrivait. Elle n'entendit aucune moto et se sentit rassurée.

— Allez, on rentre, dit-elle à sa fille qui ne voulait pas bouger. Alice, tu m'entends ? Il faut rentrer.

Elle la soutint par les épaules, à moitié endormie, jusqu'à l'entrée. En ouvrant avec la clé, elle scruta l'intérieur de la maison par les baies vitrées. Tout semblait en ordre : il n'y avait aucune trace d'intrusion.

Elle referma la porte derrière elles, alluma les lumières et laissa Alice s'écrouler sur une chaise. Elle lui donna des petites gifles pour la réveiller.

— Alice, écoute-moi. Tu dois m'aider, d'accord ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda la fillette en écarquillant les yeux.

— On doit vérifier que les portes et les fenêtres sont bien fermées.

Au ton de sa mère, la fillette comprit que quelque chose ne tournait pas rond.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta-t-elle, confuse.

Mila n'avait pas le temps de lui expliquer.

— Reste avec moi et tout ira bien.

Elle prit le tisonnier dans la cheminée et elles firent un tour rapide de la maison. La porte arrière et les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées de l'intérieur : aucun signe d'effraction. Puis elles montèrent à l'étage, où se trouvaient les chambres à coucher. Mila alluma les lumières : tout était comme quand elles étaient parties, le matin. Elle se précipita vers la table de nuit où elle rangeait son pistolet, s'assura qu'il était chargé et se sentit beaucoup mieux, avec l'arme dans les mains plutôt que le tisonnier.

En attendant, dehors toujours pas trace du motard. Mila contrôla le périmètre autour des portes et des fenêtres. Les deux tilleuls ondoyaient tranquillement – telles des mains osseuses qui dansaient dans le ciel noir. Le lac et la nuit ne faisaient qu'un et le ponton semblait suspendu dans le vide. Les ombres entre les arbres du bois étaient trompeuses, Mila avait peur que l'une d'elles dévoile une silhouette humaine.

Dans la maison, son vieux portable captait le réseau : Mila décida de prévenir la police.

— Je veux que tu montes, dit-elle à Alice avant de téléphoner.

— Pourquoi ?

C'était plus sûr, mais elle ne pouvait pas le lui dire. Un instant, elle repensa à Frida Anderson et à sa tentative désespérée de mettre ses filles en sécurité en les emmenant à l'étage de la ferme. Cela n'avait pas empêché son mari de les massacrer.

Mais Mila avait un pistolet. Les années d'expérience lui avaient appris qu'aucun être malintentionné n'est disposé à affronter une arme à feu. Même le plus fou ne risquait pas ainsi sa vie.

— Maintenant tu dois m'obéir, c'est clair ? reprit-elle sur un ton qui n'admettait aucune réplique.

Alice s'exécuta à contrecœur, en pleurnichant.

Mila composa le numéro de la police locale sur son portable. Une voix enregistrée la mit en attente. *Quelle poisse*, pensa-t-elle. Qu'avaient-ils de si important à faire, qui les empêche de répondre à une urgence ? Elle raccrocha et s'apprêta à appeler le département, mais elle s'arrêta en voyant à nouveau Alice dans l'escalier.

— Je t'avais dit de...

— Je sais, l'interrompit la fillette avec un sourire étrange.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Mila, inquiète.

— Tu ne vas pas y croire, dit la petite les yeux brillants. Papa est venu me chercher.

Mila sentit sa gorge se nouer : Alice ne savait même pas à quoi ressemblait son père. La seule fois où elle l'avait vu, sur son lit d'hôpital, elle était trop petite.

— Où est-il ? demanda-t-elle en essayant de rester calme.

— Là-haut. Dans mon refuge.

Elle monta, le pistolet devant elle. Le refuge de couvertures était le seul endroit qu'elle n'avait pas contrôlé. Si Alice n'avait pas été victime d'une hallucination, comment un intrus avait-il pu rentrer dans la maison ?

Elle se jura que si c'était une nouvelle fantaisie de sa fille, elle la punirait comme jamais. Et merde aux sentiments de culpabilité parce qu'elle n'était pas une bonne mère.

Elle arriva en haut des marches, sur le palier avant la porte du grenier, devant le refuge de couvertures tenues par des cordes et des pinces à linge.

L'entrée était fermée par le plaid écossais rouge et vert.

Mila approcha lentement, se sentant stupide. Ses pas crissaient sur le parquet en chêne. Chaque petit bruit déclenchait en elle un frisson électrique.

Elle tendit la main vers le plaid, glissa les doigts dans l'ouverture et sentit la douceur du tissu. Elle l'écarta en pointant son arme.

À l'intérieur, l'obscurité était faite d'ombre et de peur – *des trucs de gamine*, pensa-t-elle. *Alice va m'entendre*. Mila s'apprêta à reculer, mais quelque chose l'arrêta.

Deux yeux la fixaient dans le noir.

PASCAL

Elle fut réveillée par le froid du petit matin.

Elle ouvrit les yeux et reconnut le plafond du séjour. Elle était allongée sur le parquet en chêne, bras et jambes écartés. *Qu'est-ce je fais ici ?* se demanda-t-elle, comme quand on essaie de se souvenir de ses rêves au réveil.

Elle ne se souvenait de rien. Pourtant, elle avait toujours son pistolet à la main.

Elle essaya de se relever, sa tête tournait et elle avait mal partout. Dehors, l'aube pointait. Une clarté rosée pénétrait par les baies vitrées, une brume fine flottait sur le lac.

Elle entendit des bruits dans la cuisine. Des casseroles, des assiettes, des verres. *Alice est déjà levée. J'ai à nouveau oublié de préparer son petit déjeuner. En plus, Finz a dû rentrer, elle doit être morte de faim.*

Elle se leva et se dirigea vers la porte. Plus elle approchait de la cuisine, plus elle était convaincue que sa fille s'y trouvait avec le chat. Aussi, quand elle franchit le seuil, elle n'en crut pas ses yeux.

Devant elle se tenait un énorme cerf.

Sa robe était brillante, son port royal. Mila comprit d'où venait le froid qui l'avait réveillée : l'animal était entré par la porte de derrière restée grande ouverte, peut-être poussé par la faim. Il leva son museau et ses bois imposants heurtèrent le plafonnier, qui se balança. Puis il fixa Mila.

En lui rendant son regard, hypnotisée par l'absurdité de la scène, elle se répétait : *Il y a un gros cerf dans ma cuisine.* Elle y vit un signe.

C'est alors qu'un souvenir remonta. *On m'a droguée.* Pourtant, l'animal n'était pas une hallucination, pas plus que les yeux dans le refuge de couvertures d'Alice.

Elle bondit vers l'escalier, arme au poing. Son mouvement soudain

effraya la bête. Mila l'entendit glisser sur le sol en cherchant la sortie, mais elle n'eut pas le temps de l'aider.

Malgré son vertige, elle s'élança sur les marches, se tenant à la rampe pour ne pas tomber. Une fois en haut, elle se précipita vers la chambre d'Alice. Elle ouvrit la porte, une unique prière en tête.

Le lit était vide et intact.

Un cauchemar commençait à prendre forme, mais Mila ne se découragea pas.

— Alice ! appela-t-elle. Alice, réponds-moi !

Elle se dirigea vers le refuge de couvertures, où sa fille passait souvent la nuit.

Sur le palier du grenier, elle vécut la même scène que la veille. La cabane était là, la porte fermée. Elle reconnut une chanson d'Elvis, un son étouffé. *Elle s'est encore endormie avec l'iPod, c'est pour ça qu'elle ne m'a pas entendue.*

Cette fois, elle écarta le plaid sans réfléchir. En effet, l'iPod traînait entre les coussins, allumé. Mais pas la moindre trace d'Alice.

Elle regarda autour d'elle, essayant de comprendre. Le désespoir prenait le dessus. *Pourquoi je ne me rappelle rien d'hier soir ?*

Elle redescendit et passa la maison au crible, en quête d'indices pour reconstruire les faits. Quand elles étaient arrivées, portes et fenêtres étaient fermées, elle n'avait aucun doute là-dessus. Mais elle n'avait pas contrôlé le grenier. Était-il entré par là ?

Elle commençait à douter qu'il y eût véritablement un intrus. Le regard dans le noir pouvait-il être le fruit de son imagination ?

Elle n'était plus sûre de rien, même pas d'elle-même.

Elle sortit par l'arrière et courut jusqu'au ponton. Combien de fois avait-elle rappelé à Alice de ne pas trop s'approcher du lac ? Mila ne savait pas ce qui serait pire : qu'Alice ait été enlevée ou qu'elle se soit noyée. Pourtant, dans l'eau limpide, elle ne vit aucun corps. Elle enregistra cette information, mais ne se sentit pas moins angoissée.

Je dois me calmer. Me calmer et réfléchir. Parce que moi je sais m'en sortir, dans ces cas-là. Je suis une chasseuse de disparus. Je parle le langage secret des objets, je reconnais la mauvaise odeur cachée dans les choses, je vois les ombres que les autres ne peuvent distinguer, je suis leurs pas dans le monde obscur.

C'est de l'obscurité que je viens...

Elle retourna à l'intérieur, décidée à fouiller attentivement la maison pour chercher des anomalies, des signes de lutte, des taches de sang laissées par Alice ou par son ravisseur potentiel. *Les preuves s'évaporent. Elles sont assimilées par l'environnement et disparaissent pour toujours*, se rappela-t-elle. Le premier examen des lieux était donc toujours le plus important. Et un cerf avait déjà pollué la scène.

Alors qu'elle faisait le tour des chambres, elle entendit une sonnerie : son portable la convoquait, quelque part dans la maison.

Qui était-ce ?

Elle chercha le téléphone et le trouva là où elle l'avait laissé la veille au soir, quand Alice avait interrompu sa tentative d'appeler la police.

Tu ne vas pas y croire : papa est venu me chercher.

— Allô ? répondit Mila, le cœur plein d'appréhension.

— Bonjour madame Vasquez, ici la police locale, se présenta une voix masculine. Cette nuit vous avez laissé un message sur notre répondeur pour signaler la disparition de votre fille, est-ce correct ?

Mila était abasourdie. Elle se rappelait avoir appelé et être tombée sur une voix enregistrée qui la mettait en attente, mais pas d'avoir laissé un message.

— Probablement, oui.

— Je m'excuse de ne pas avoir rappelé plus tôt, mais en hiver, nous avons peu d'hommes à disposition et la nuit, ils partent faire des rondes pour décourager les voleurs qui pillent les maisons des vacanciers.

— Pas de problème, ça ne fait rien, l'arrêta Mila, impatiente de savoir s'ils avaient retrouvé Alice. Vous avez des nouvelles de ma fille ?

— Malheureusement non, affirma l'agent. Vous pouvez me raconter ce qui s'est passé exactement ?

— Cette nuit quelqu'un s'est introduit chez moi et a emmené ma fille Alice.

— Vous pouvez décrire l'intrus ?

— Non. Ils ont dû me droguer, je ne me rappelle pas son visage.

Seulement ses yeux, pensa-t-elle. Ensuite, le vide. Elle frissonna.

— Et votre fille ? Vous pouvez la décrire ?

Les années d'expérience lui avaient enseigné que souvent, quand on signale la disparition d'un proche, on fournit des informations totalement inutiles aux enquêteurs, soit parce qu'on panique, soit parce qu'on est confus. Alors Mila se concentra sur ce qu'elle considérait comme des détails essentiels pour une première description, épurant les adjectifs et les commentaires susceptibles de distraire son interlocuteur.

— Dix ans, un mètre trente-huit, trente-cinq kilos, corpulence moyenne, dit-elle lentement, pour lui laisser le temps de noter. Yeux verts, cheveux roux mi-longs. La dernière fois que je l'ai vue elle portait un pantalon en velours bleu, un pull torsadé bleu, un chemisier blanc et des Nike blanches.

À ce moment-là, Mila s'aperçut que le blouson clair d'Alice était encore accroché au portemanteau de l'entrée. *Elle doit avoir froid*, pensa-t-elle de façon totalement irrationnelle, comme si là était le problème.

— Signes particuliers ? demanda le policier.

— C'est-à-dire ?

Mila ne comprenait pas la pertinence de la question.

— La fillette a-t-elle des signes particuliers sur la peau, comme un grain de beauté, une cicatrice ou des plombages dans la bouche ?

— Non, répondit-elle, agacée. Rien de tout ça.

La police locale n'était peut-être pas habituée aux affaires de disparition.

— Vous êtes certaine ? insista calmement l'autre.

— Excusez-moi, quelle utilité pourraient avoir des signes particuliers non visibles ?

— Au cas où on doive identifier un corps.

Mila eut soudain très froid. Comment osait-il ? Elle n'était jamais tombée sur un dilettante pareil. Elle allait protester, quand elle entendit quelque chose à l'autre bout du fil.

Un rire contenu.

— Madame Vasquez, vous êtes toujours là ?

Il y avait quelqu'un d'autre avec lui et ils se moquaient d'elle.

— Madame, vous voulez compléter votre signalement ? insista l'agent.

Quelque chose n'allait pas. Les deux hommes étaient à la limite du fou rire.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-elle, glacée.

— La police locale, répondit l'autre après une brève hésitation.

— Vous êtes qui ? cria Mila, hors d'elle.

L'homme à l'autre bout du fil éclata d'un rire gras, puis il raccrocha.

Mila éloigna le téléphone de son oreille et le regarda. Que se passait-il ? Quelle était cette histoire ?

À ce moment, elle s'aperçut que sur son poignet droit, à moitié caché par son pull, était écrit quelque chose. Elle remonta sa manche.

Six chiffres. De nouvelles coordonnées géographiques.

Il ne s'agissait pas d'un tatouage : latitude et longitude étaient écrites au stylo. Au moment où elle métabolisait cette information, son portable sonna à nouveau, la faisant sursauter.

Elle eut envie de le jeter contre le mur, mais se retint. Elle ne savait pas quoi faire. Son cœur battait la chamade, elle avait peur de savoir qui appelait. Une partie d'elle-même était certaine d'entendre la voix d'Alice, qui l'invoquerait en pleurant et qu'elle ne pourrait pas aider.

— Allô ?

Quelques secondes de silence. Puis à nouveau une voix masculine.

— Tu dois quitter ta maison.

Ce n'était pas le même homme qu'auparavant.

— Mais qui...

— Maintenant, l'interrompt l'autre, décidé. On se voit au bout du sentier qui mène au belvédère.

Mila ne savait plus à quoi se fier.

— Dépêche-toi, reprit l'inconnu, ils arrivent. Prends ton pistolet, si tu veux. Mais laisse ton portable chez toi.

Elle n'emprunta pas le sentier : elle n'avait pas confiance. Elle

longea le lac en surveillant le bois, scrutant une ombre ou un mouvement.

Bien sûr, elle avait emporté son arme.

Elle arriva au belvédère mais il n'y avait personne. Elle regarda autour d'elle. Une silhouette sortit de derrière un rocher.

Mila braqua son arme :

— Stop !

L'homme portait un passe-montagne rouge, on distinguait à peine ses yeux et sa bouche.

— Je suis désarmé, assura-t-il en levant les mains.

Un type robuste, qui ne devait pas faire grand-chose pour entretenir sa forme. Il portait un costume clair difforme. Sa veste, son pantalon et sa cravate étaient constellés de taches incrustées au fil du temps. Il portait des gants en latex qui boudinaient ses doigts épais, trop petits par rapport à sa stature. Et il avait les pieds plats.

Il était plus bizarre que menaçant.

— Je veux t'aider.

— Retire ce putain de passe-montagne, ordonna Mila.

— Non. C'est ma seule condition... C'est clair pour moi : si tu me tires dessus ou si tu me contrains, tu n'obtiendras rien.

Mila réfléchit un moment. La situation était paradoxale.

— Où est ma fille ?

— Le client du bar à l'imperméable noir, répondit l'homme. Le jeune albinos et le motard.

Mila ne comprenait pas : comment était-il au courant ?

— C'est une bande ?

— En réalité, ils ne se connaissent pas entre eux. Mais ils avaient tous la même mission : te faire peur.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ce que prévoit le jeu.

— Quel jeu ? De quoi parles-tu ? Qui a pris ma fille ?

— Je ne sais pas, répondit l'autre. C'est comme au *Monopoly* : tu pioches une carte pour savoir ce qui va t'arriver. Toi, tu as pioché ça. Désolé.

— C'est Enigma qui les a envoyés, n'est-ce pas ?

Cela venait du chuchoteur, elle en était certaine.

L'homme au passe-montagne ne lui répondit pas. À la place, il demanda :

— Je peux baisser les bras, maintenant ? Je commence à avoir mal.

Elle acquiesça. L'inconnu massa ses coudes endoloris.

— Merci.

— Maintenant, tu veux me dire ce qui se passe ?

— Ce n'est pas sûr, ici. Je te raconterai tout ce que je sais, mais tu dois me suivre.

— Tu es fou ! Je ne te suivrai nulle part.

— Si tu préfères, tu peux appeler tes amis policiers. Mais pas avec le téléphone qui est chez toi : celui-là, ils l'ont piraté.

— Qui ? demanda Mila, exaspérée.

— Si tu vas au commissariat, poursuit l'homme, évasif, tu ne reverras pas ta fille.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne le sais pas, je l'imagine.

Mila était abasourdie.

— Écoute-moi, tenta de la convaincre l'autre : il t'a choisie.

Il se référait à Enigma. Comment était-il au courant du tatouage de son prénom ? Le département n'avait pas diffusé cette information aux médias.

— Tu sais des choses que tu ne devrais pas savoir, dit Mila. Peux-tu me prouver que tu es sincère ? Enigma pourrait t'avoir envoyé, toi aussi...

— Tu as raison. Moi non plus je n'aurais pas confiance, à ta place. Mais réfléchis bien : as-tu le choix ?

Mila fit passer le pistolet d'une main à l'autre, sans jamais le perdre

de vue. Puis elle souleva la manche de son pull avec ses dents pour découvrir son poignet.

— Quand je me suis réveillée tout à l'heure, j'ai trouvé ça..., dit-elle en lui montrant les coordonnées géographiques.

— Bien, prit acte l'inconnu, inquiet. Allons-y.

Cette fois, Mila décida de le suivre.

Ils marchèrent sur le sentier, lui devant et elle quelques pas derrière, pour le garder dans sa ligne de mire. Ils arrivèrent à une sorte de terre-plein utilisé par les campeurs l'été. Une Peugeot 309 beige des années quatre-vingt-dix y était garée. *Aussi vieille que la Passat verte d'Enigma*, pensa Mila.

— Maintenant, je vais t'expliquer ce qu'on va faire, dit l'homme. Tu auras compris que je ne veux pas que tu voies mon visage. Mais je ne peux pas conduire avec ce passe-montagne : je serais repéré tout de suite.

— C'est moi qui conduirai.

— Le problème, c'est que je ne veux pas non plus que tu saches où on va.

— Alors comment on fait ?

L'homme se tut et Mila comprit ce qu'il avait en tête.

— Je ne monterai pas dans ton coffre. Jamais. Oublie.

— Tu as un pistolet, pas moi, lui fit remarquer l'inconnu. Ou bien tu n'as pas confiance en ma conduite ?

Mila lui jeta un regard oblique.

— J'espère pour toi que les informations en ta possession sont aussi importantes que tu le dis, le menaça-t-elle avant de se diriger vers l'arrière de la voiture.

Dans le coffre, Mila essaya d'enregistrer ce qu'elle percevait du trajet.

Ils avaient traversé une zone d'habitations, parce qu'elle avait entendu des enfants dans un parc. Ils étaient passés à côté d'une usine, parce qu'elle avait senti une forte odeur métallique, sans doute liée aux émissions d'un haut-fourneau. En outre, l'homme au passe-

montagne avait éternué plusieurs fois.

— Je suis allergique aux chats, s'était-il excusé à voix haute.

Mila avait pensé à Finz : peut-être avait-elle quelques poils sur elle ? Inévitablement, cette réflexion l'avait menée à Alice. Elle avait peur de ce qu'était en train de vivre sa fille. Elle aurait voulu poser mille questions à l'inconnu, mais elle s'abstint.

Il leur fallut près d'une heure pour arriver à destination.

Ils se garèrent dans un lieu silencieux. Puis Mila entendit un rideau de fer qui se rabaisait. L'homme au passe-montagne vint la libérer. Quand le coffre s'ouvrit, l'ex-policier découvrit qu'ils se trouvaient dans le garage d'une habitation.

— Ça va ? lui demanda l'homme en lui tendant sa main gantée de latex pour l'aider à sortir du coffre.

— Ça va, confirma Mila sans baisser la garde, parce qu'elle ne comprenait pas où ils se trouvaient.

— Je te montre le chemin, dit l'autre.

Peu après, ils entrèrent dans une salle à manger.

Ils furent accueillis par une étrange odeur chimique, de plastique ou de caoutchouc brûlé – comme la puanteur qui persiste après la combustion d'un pneu.

Mila entendit la porte se refermer derrière elle : il était trop tard pour prendre la fuite. Alors elle étudia ce qui l'entourait.

L'habitation ressemblait à un pavillon familial de quartier résidentiel en périphérie d'une grande ville. Mais elle ne pouvait pas en être certaine, parce que les fenêtres étaient obstruées par de lourds rideaux noirs. Le mobilier était sobre et, surtout, le lieu semblait n'avoir pas été utilisé depuis longtemps. Il n'y avait pas trace d'autres occupants.

— Par ici, lui indiqua le maître de maison.

Il la conduisit vers une porte derrière laquelle se cachait un escalier qui descendait au sous-sol.

Mila hésita : elle ne voulait pas finir comme certaines victimes qui font une confiance aveugle à leur assassin, au point de les suivre dans le piège qu'il a préparé.

— Tu as toujours ton pistolet, non ? remarqua l'autre en la voyant

tergiverser.

Sans attendre sa décision, il descendit.

Quand elle arriva à la dernière marche, Mila découvrit un sous-sol qui servait de débarras et de laverie. Toutefois, au milieu des étagères pleines de bibelots et de cartons, il y avait aussi un lit de camp et un coin cuisine.

Une étrange garde-robe était rangée dans une penderie : des combinaisons de travail jouxtaient des costumes élégants, des tee-shirts juvéniles et des vieux manteaux. Mila s'étonna qu'il y ait aussi une coiffeuse avec un miroir, des têtes de mannequin en polyester où étaient exposées des perruques et une étagère pleine de cosmétiques.

C'était là que vivait son étrange hôte. Un choix singulier, étant donné qu'il disposait d'une maison au-dessus.

Puis elle se tourna et découvrit un fauteuil élimé placé devant un vieil iMac à l'écran cathodique et à la coque bleu clair, transparente. Elle se rappela que cette machine avait constitué une révolution, quand elle avait été commercialisée à la fin des années quatre-vingt-dix. Apparemment, elle fonctionnait encore. Sur la table où elle était posée, à côté de la souris et du clavier, il y avait aussi une manette de jeu et un casque de réalité virtuelle.

Le nécessaire pour entrer dans le jeu sans nom, pensa Mila.

— Bienvenue ! s'exclama l'homme au passe-montagne rouge. Maintenant, tu peux me poser toutes les questions que tu veux.

— Où est Alice ?

— Je ne sais pas. Toutefois, même si je ne peux pas te le garantir, je suis quasi certain qu'elle va bien.

— Comment peux-tu l'affirmer ?

— Ta fille représente la mise.

Encore cette histoire de jeu. Qu'est-ce que cela signifiait ?

L'homme retira sa veste sale et la rangea avec beaucoup de soin sur le lit, avant de s'asseoir à côté. Il posa ses mains sur ses genoux, en position d'attente.

— Deuxième question..., l'encouragea-t-il.

— Qui es-tu ?

— Mon nom ne te servirait à rien. Pas plus que de voir mon visage,

affirma-t-il tranquillement. L'anonymat est ma marotte, j'espère que ça ne te dérange pas.

— Ça dépend de qui tu es vraiment, le provoqua Mila. Je pourrais te tirer dans la jambe et te forcer à me montrer ton visage : les balles savent se montrer très convaincantes et je suis certaine que tu me dirais tout, pour ne pas mourir d'hémorragie.

— Tu pourrais, mais tu ne le feras pas.

Mila se tut. Quelques secondes passèrent.

— D'accord, consentit l'homme en voyant qu'elle ne lâchait pas. Il y a des années, j'ai décidé d'effacer toute trace de mon identité. Même si je te disais comment je m'appelle ou que je te montrais mon visage, tu ne trouverais rien de moi dans aucune archive ou base de données. En plus, personne ne m'a jamais vu, personne ne me connaît : j'ai abandonné depuis longtemps tout contact avec le reste de l'humanité.

Exactement comme Enigma, pensa Mila.

— Comment arrives-tu à ne pas être filmé par toutes les caméras de surveillance ? Tu deviens invisible ? ironisa-t-elle.

— Je modifie souvent mes traits, je me travestis pour me noyer dans la foule, révéla-t-il en indiquant le miroir, le maquillage et la garde-robe. Je ne laisse ni empreintes digitales ni ADN, compléta-t-il en indiquant ses gants en latex. Ce n'est pas facile, cela requiert une grande discipline. Mais c'est faisable.

Cette persévérance frappa Mila.

— Je n'ai ni téléphone portable ni appareil électronique permettant de remonter jusqu'à moi. Les seuls objets technologiques que j'utilise remontent aux années quatre-vingt-dix, quand les multinationales n'avaient pas encore le droit d'insérer des codes de traçabilité dans leurs produits.

Mila pensa à la voiture et à l'ordinateur de l'homme. Les objets technologiques d'Enigma dataient de la même époque.

— Il m'a fallu beaucoup de temps pour atteindre ce résultat, se vanta enfin l'homme, mais j'ai réussi... Je n'existe pas.

— Comment dois-je t'appeler ?

— Pascal.

— Pascal, répéta Mila. Comme le langage de programmation, j'imagine, dit-elle en mobilisant ses maigres connaissances en

informatique.

L'homme ne fit aucun commentaire. Alors Mila décida d'aller droit au but. Elle indiqua le casque.

— Parle-moi du jeu sans nom.

L'homme au passe-montagne rouge alla poser une bouilloire sur la plaque électrique du coin cuisine.

— Le nom du jeu est *Deux*, mais certains l'appellent l'*Ailleurs*, dit-il. Il a été mis en ligne un peu avant le nouveau millénaire : c'est pour cela que son graphisme n'est pas aussi évolué que celui des jeux vidéo modernes. Moi je trouve que son aspect rétro fait aussi sa beauté. Tu n'es pas d'accord ?

Mila ne répondit pas.

— Quoi qu'il en soit, ce serait une grosse erreur de considérer que *Deux* n'est qu'un jeu, parce qu'au départ c'était surtout une extraordinaire utopie.

Le ton de Pascal était nostalgique.

— Les créateurs de *Deux* ont préféré rester anonymes, mais beaucoup de légendes circulent sur leur compte. Toutefois, l'important, c'est qu'ils ont imaginé une dimension parallèle, un lieu virtuel qui est la réplique exacte du réel, où l'on peut mener une expérimentation sociale révolutionnaire... L'*Ailleurs* devait constituer une répétition générale pour le monde de demain, un moyen de tester de nouveaux modèles et de nouvelles formules pour faire progresser l'humanité.

Pascal semblait convaincu de ce qu'il affirmait, mais Mila ne comprenait pas encore s'il pouvait vraiment l'aider ou s'il était tout simplement fou.

— Le plus extraordinaire, c'est que tout le monde pouvait faire partie de ce grand rêve : quand on entrait dans *Deux*, on devait trouver un travail pour gagner de l'argent, acheter une maison et des biens, toujours dans le jeu. Pas n'importe quel travail : il devait favoriser la croissance de la nouvelle société, parce que la règle de *Deux* était que le bien-être de chacun profite à tout le monde. On pouvait faire carrière, avoir du succès et de la reconnaissance, mais uniquement à condition de procurer un avantage également aux autres... Dans *Deux*, il n'y avait ni chômage, ni lutte des classes, ni

injustices sociales.

— Pouvait-on être n'importe qui ou devait-on forcément être soi-même ?

— On choisissait un avatar et on était libre d'interpréter n'importe quel rôle. Mais la leçon que tout le monde apprenait très vite était que dans *Deux*, la sincérité constituait toujours le choix préférable.

Mila ne croyait pas que les êtres humains puissent être sincères. *Nous mentons tous pour écraser les autres.*

— Deux était né pour faciliter l'interaction entre les individus. On s'y rencontrait, on faisait connaissance, il y avait un échange continu d'idées et de propositions. C'était également extraordinaire pour les relations affectives : souvent on se fiançait, voire on se mariait, avec des personnes qui n'étaient pas celles qu'on côtoyait dans la vie réelle. Pourtant il n'y avait aucune malice là-dedans, ça ne ressemblait en rien à tromper ses proches. Au contraire, beaucoup de gens renforçaient leurs relations dans la vie réelle parce que dans *l'Ailleurs*, ils apprenaient des choses sur eux-mêmes qu'ils n'imaginaient même pas avant.

La bouilloire siffla. Pascal la retira de la plaque et versa de l'eau chaude dans deux tasses où il plongeait des sachets de thé.

— Quand je suis entrée dans ce monde pour la première fois, à travers l'ordinateur d'un jeune homme de dix-sept ans qui a disparu, je n'ai vu qu'une ville spectrale, raconta Mila en repensant à Lisca.

— Autrefois, dans *Deux*, il y avait des maisons, des magasins, des bars. On pouvait aller au cinéma ou danser, acheter de beaux vêtements ou se présenter aux élections. De nombreux artistes – peintres, musiciens, performeurs – entraient dans *Deux* pour montrer leurs créations. Il n'y avait ni crimes, ni égoïsme, ni cruauté : ceux qui ne respectaient pas les règles finissaient par sortir d'eux-mêmes du jeu... Les gens étaient heureux.

— Que s'est-il passé ?

— Dans leur tentative d'imaginer la société parfaite, reprit Pascal d'une voix triste, les créateurs de *Deux* avaient oublié d'insérer une variable incontournable de la nature humaine.

— Le mal, anticipa Mila.

Pascal acquiesça.

— Exclure le mal a été une erreur, mais ils s'en sont aperçus trop

tard. Ils auraient dû le prévoir pour permettre à l'univers parallèle de créer les anticorps pour le combattre. À la longue, le monde que nous avons généré a perdu son attractivité. Les gens ne voulaient pas être parfaits, au contraire : ils voulaient se sentir libres de ne pas l'être... Donc les membres de *Deux* s'en sont progressivement désintéressés et ils ont commencé à abandonner le jeu.

Mila remarqua qu'en plus d'être nostalgique, Pascal était désabusé.

— Ceux qui voyageaient dans l'*Ailleurs* ne trouvaient plus gratifiant de naviguer sur un réseau social quelconque, affirma-t-il avec amertume. On pensait interagir avec les autres mais on s'entourait de faux amis, uniquement pour espionner leur vie et pour se faire regarder – sans pudeur, sans honte... On n'était plus qu'un hamster en cage qui passait son temps à lorgner les cages des autres hamsters.

Il retira les sachets de thé et tendit une tasse à Mila, qui l'accepta.

— Selon les rapports du département, la « méthode Shutton » est un succès, poursuit son hôte. Les délits en tout genre diminuent, le nombre d'homicides a drastiquement baissé, la population se sent plus en sécurité...

Berish lui avait dit sensiblement la même chose. La Juge elle-même avait égrené des chiffres allant dans ce sens, dans son bref discours à la salle des opérations avant la descente à la raffinerie abandonnée.

— Au lieu de nous féliciter de ces résultats, nous devrions nous poser une question : où est passé le mal ?

Mila craignait la réponse.

— Internet est une énorme éponge qui absorbe ce que nous sommes, surtout le pire. Dans la vie réelle, nous sommes contraints de nous adapter pour vivre avec les autres, de faire des compromis avec notre nature, d'accepter des lois et des conventions. Parfois, nous devons porter un masque, mais c'est inévitable : sinon, nous ne pourrions pas faire partie de la société... En ligne, en revanche, nous nous sentons libérés de toute cette hypocrisie, mais ce n'est qu'une illusion : on nous a simplement laissés seuls avec nos démons. Et *Deux* en est la preuve.

— Que s'est-il passé après que les gens ont quitté le jeu ? demanda Mila, impatiente.

Pascal s'appuya à une poutre et desserra sa cravate.

— Après une période où il s'était transformé en lieu désert, l'*Ailleurs* a commencé à se repeupler, raconta-t-il. Imagine une terre

n'appartenant à personne qui est l'exacte reproduction du monde où nous vivons, un endroit où les gens peuvent faire des choses qu'ils ne feraient pas dans la vie réelle à cause de la loi, mais aussi par honte, à cause du jugement social et de ce qu'il impliquerait. Pense à un endroit sans règles, où le seul Dieu reconnu est l'égoïsme et la seule loi respectée celle du plus fort.

Mila l'imaginait très bien. Ce monde lui faisait peur.

— Hier, pendant que j'explorais *Deux* sur l'ordinateur d'un certain Lisca, j'ai senti une présence à mes côtés... Puis elle a parlé, elle m'a dit : « Regarde-toi. »

— Tout le monde te regardait, affirma Pascal.

— Tu veux dire les autres joueurs ?

— Enigma les a invités au spectacle, donc ils ont tous vu. Moi aussi, ajouta-t-il. C'est comme ça que je t'ai trouvée.

Mila n'était pas convaincue par son explication. Elle regarda attentivement Pascal :

— J'ai l'impression que ces chiffres sur mon poignet signifient que si je veux retrouver Alice, je dois retourner dans le jeu...

— Je crains que oui, confirma l'autre en lui rendant son regard. Ce n'est que comme ça que tu pourras vraiment comprendre son fonctionnement.

Pascal se dirigea vers l'iMac et l'alluma.

— Ne t'inquiète pas : j'ai une connexion protégée, personne ne pourra nous localiser, la rassura-t-il en s'asseyant devant l'écran avant de taper frénétiquement sur le clavier. Je suis en train de te créer un avatar.

Mila n'avait pas encore décidé d'accepter, mais Pascal poursuivait sa mission.

— Ta chanson préférée ?

— Quoi ?

Il leva les yeux vers elle.

— Je dois pouvoir te sortir à n'importe quel moment. La musique est une sorte de cordon de sécurité.

— L'autre fois je suis sortie toute seule.

— Cette fois ce sera différent, crois-moi.

— Alors une chanson d'Elvis, dit-elle en repensant à Alice.

— Le King est toujours un excellent choix, approuva l'autre.

Quand il eut terminé, il se leva pour prendre un grand plan de la ville, qu'il déplia devant elle.

— À vue de nez, je dirais que les coordonnées qu'ils ont notées sur ton poignet indiquent que tu rentreras dans *Deux* par ici...

Il lui indiqua un plan.

— Chinatown, reconnut Mila en visualisant la frénésie, les odeurs et les couleurs du quartier.

Pascal lui tendit le casque de réalité virtuelle, puis tapota le dossier du fauteuil devant l'ordinateur pour lui faire comprendre que tout était prêt et que c'était son tour.

— Tu sais que tu ne pourras pas l'emporter ? demanda-t-il en désignant son pistolet.

— Tu ne viens pas avec moi ?

— Je ne crois pas que l'invitation me concerne... Et je ne pourrai pas non plus voir ce qui se passe, donc tu devras faire très attention.

Mila posa son arme sur la table, à côté de l'ordinateur. Elle considérait que si Pascal avait vraiment voulu la tuer, il aurait déjà trouvé le moyen d'atteindre son but.

Donc, elle s'assit.

L'écran d'accueil de *Deux* apparut sur l'iMac, avec son globe stylisé qui tournait et la fenêtre où inscrire latitude et longitude. Ce que Pascal s'empressa de faire, en lisant sur son poignet.

— Un dernier détail...

L'homme fouilla dans la poche de son pantalon et ouvrit sa main gantée devant elle. Elle contenait une pilule bleu ciel.

— Larme d'ange, dit Mila. Pour quoi faire ?

— Comme tu as pu le constater de tes yeux quand tu étais là-bas, *Deux* a un graphisme quasi élémentaire.

Mila se rappelait la mauvaise définition : pixels manquants et trous

noirs, couleurs passées, contours flous des choses, images plates malgré la 3D.

— De nombreux joueurs prennent la Larme d'ange pour vivre une expérience plus réaliste.

L'ex-policieère n'avait aucune intention d'aval r le comprimé.

— Mon but n'est pas de jouer mais d'enquêter.

— Il y a une composante de l'*Ailleurs* qui n'est pas écrite dans les codes du programme : une expérience émotionnelle et sensorielle difficile à expliquer... Si tu ne comprends pas pleinement ce que je te dis, tu ne pourras jamais entrer dans la tête d'Enigma, ni décrypter son dessin.

« Dessin » était un mot utilisé par les criminologues et les profilers, pensa Mila. Je ne sais pas qui est Enigma, mais je ne sais pas non plus qui tu es, Pascal : n'importe qui pourrait se cacher sous ce passe-montagne. Elle regarda à nouveau la drogue posée sur le latex, indécise.

— Tout à l'heure, tu as dit qu'Alice était la mise.

— Enigma a commencé une nouvelle partie et tu es son adversaire, lui confirma Pascal.

— Quel est mon jeu ?

— Je crains que tu doives le découvrir seule.

Mila prit la pilule bleue dans sa main et la mit dans sa bouche.

— Je suis prête, dit-elle. Allons-y.

Ce fut très différent de la première fois.

Elle se retrouva projetée dans un tunnel noir. Le voyage dura moins d'une seconde, mais la sensation de détachement fut totale : elle ne sentait plus la présence de Pascal à côté d'elle. De même, tous les sons et les odeurs du sous-sol s'évanouirent.

Au bout du tunnel, elle se retrouva dans une ruelle entre deux immeubles, au fond duquel on apercevait une route déserte.

Il faisait nuit, ce qui la surprit : dans le monde réel, c'était le matin.

L'effet visuel était surprenant. La réalité autour de Mila était toujours artificielle mais l'image globale était incroyablement nette. Les contours qui étaient flous lors de son voyage précédent étaient désormais plus définis. Les mouvements avaient pris de la fluidité. Et surtout, les couleurs n'étaient plus passées, mais tellement vives que c'en était impressionnant.

Grâce à la Larme d'ange.

Mila regarda ses mains. Elles étaient soignées, élégantes, ses doigts fuselés. Pourtant en général elle se coupait les ongles très courts et sa peau était sèche. Ce fut étrange. Elle se sentit curieuse de voir le reste.

Elle remarqua une fenêtre à un mètre d'elle et s'approcha pour s'observer dans la vitre recouverte de suie.

Elle était vêtue de sombre, comme d'habitude. Elle remonta jusqu'à son visage – le souvenir du moment où elle avait découvert celui de Karl Anderson était encore net.

Ses cheveux ondoyaient légèrement au vent et la peau de son visage était lisse. Mila découvrit avec surprise que l'avatar que Pascal avait créé pour elle était une inconnue qui lui était familière. Au départ, elle ne sut l'expliquer. Elle lui ressemblait, pourtant elle était différente.

Ce n'est pas moi, se dit-elle. C'est Alice adulte.

La ressemblance était normale. Simplement, Mila oubliait souvent tout ce qu'elle avait en commun avec sa fille. Cette pensée fut douloureuse.

À ce moment-là, elle fut distraite par une sensation qu'elle avait déjà expérimentée dans le passé : une petite brume gouttait sur son visage et sur le dos de ses mains. Elle leva les yeux vers le ciel d'un noir goudronneux.

Il tombait une petite pluie fine qu'elle percevait nettement : c'est alors que Mila comprit le sens des mots de Pascal.

Il y a une composante de l'Ailleurs qui n'est pas écrite dans les codes du programme : une expérience émotionnelle et sensorielle difficile à expliquer...

La perception de l'humidité était un autre piège – le plus réussi, jusque-là – de la Larme d'ange.

Elle marcha vers l'entrée de la ruelle.

Une fois sur la route, elle regarda autour d'elle. Chinatown était une longue enclave de bâtiments bas sur lesquels planaient les gratte-ciel du centre. Géants de lumière dans la réalité, dans l'Ailleurs ils apparaissaient comme des monolithes de granit noir.

Les enseignes colorées du quartier chinois étaient éteintes, les lanternes rouges se balançaient, tristes vestiges du passé. Il régnait un silence lugubre. Ce n'était pas le lieu dont elle se souvenait et où elle aimait aller : c'était comme s'il avait été contaminé par quelque chose de mauvais.

Elle sentit un souffle d'air sur sa jambe. Elle se retourna mais il n'y avait personne. Une fois encore, comme quand elle se trouvait dans l'appartement des Anderson, elle eut l'impression de ne pas être seule.

« Tout le monde te regardait », avait dit Pascal.

Elle avança sur la route. On ne voyait rien dans les vitrines des magasins. Rien que de l'obscurité. Nouveau souffle d'air : cette fois, la présence lui parla.

— *Sauve-toi*, dit la même voix délicate que celle qu'elle avait entendue dans la chambre des jumelles.

Mila s'arrêta et regarda autour d'elle pour comprendre qui avait parlé. Il n'y avait personne, mais elle remarqua un changement.

Au bout du pâté de maisons, il y avait un cinéma. La porte était en

train de s'ouvrir et une ombre s'allongea sur l'asphalte. Elle partit dans cette direction.

À l'intérieur, un long couloir sombre, et au fond le tic-tac d'une horloge.

Elle eut peur de continuer. *Tout est faux*, se rappela-t-elle. *Ces hésitations sont ridicules. Personne ne peut réellement me faire de mal*, se répéta-t-elle en avançant dans l'obscurité.

Pourtant, une partie d'elle-même, la moins rationnelle, avait un mauvais pressentiment.

Au bout du couloir, il y avait une pièce, qui rappela à Mila le séjour de sa grand-mère. Le tic-tac qui l'avait guidée provenait d'une vieille pendule. À côté, un canapé et des fauteuils en velours, un tapis à dessins géométriques, un lampadaire surmonté d'un abat-jour bordeaux. Un buffet et des tables de bistrot où trônaient des petites statues en porcelaine. Un poêle en fonte allumé et un fauteuil à bascule. Les murs étaient recouverts de papier peint à fleurs rouges gracieuses, tellement réalistes que Mila s'approcha et esquissa un geste, comme pour les toucher.

Les petites fleurs bougèrent et elle retira sa main.

Un tableau était accroché au mur. Un paysage de campagne. À l'instar du papier peint, l'œuvre n'était pas statique. L'eau d'un ruisseau courait, placide, et l'herbe suivait la caresse du vent.

Au milieu de la prairie se trouvait une magnifique rose noire.

Pascal avait parlé d'artistes qui allaient autrefois expérimenter leur talent dans *Deux*. Mila crut à une performance digitale. Elle eut l'impression de cueillir la fleur, mais la peinture se dissout et le tableau devint un miroir. Elle reconnut son propre avatar, mais ce qu'elle distingua dans son dos ne lui plut pas.

Le fauteuil à bascule se balançait, comme si quelqu'un y était assis. L'ampoule du lampadaire vibra et l'intensité lumineuse diminua. Le poêle en fonte s'éteignit, la chaleur céda la place à un froid intense. Ces petites dissonances suffirent pour lui faire comprendre que tout était égal à avant, et pourtant *tout* était soudain différent.

Dans le cadre, le reflet de son avatar fut avalé par un abysse liquide.

Mila se retourna. Les fleurs sur le papier peint s'étaient ternies. Elle n'était plus seule. Ou peut-être ne l'avait-elle jamais été.

Sauve-toi...

Non, se dit-elle. *C'est trop tard, il est déjà là*. Une ombre humaine se détacha du mur et fit trois pas vers elle, puis s'arrêta. Elle ne faisait rien, elle ne disait rien. Pourtant, sa simple présence était angoissante. Mila savait qui l'envoyait.

— Tu as quelque chose à me dire ? demanda-t-elle pour briser ce silence étouffant.

Aucune réaction.

— Allez, je suis là... Que me veux-tu ?

Elle commençait à s'énerver, mais uniquement parce que – bien qu'elle ne voulût pas l'admettre – elle sentait la peur monter en elle.

Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Puis tout arriva trop vite. L'ombre fit un bond – élégant, comme celui d'un prédateur d'un autre temps – et se jeta sur elle.

Mila n'eut le temps ni de s'écarter ni de fuir. L'ombre la saisit. *Tout ceci n'existe pas, ce n'est pas réel. C'est dans ma tête*.

Elle était allongée, mais pas sur le sol : elle fluctuait dans l'air. L'ombre était au-dessus d'elle. Mila distingua deux yeux noirs : les mêmes que dans le refuge de couvertures.

Puis l'ombre parla :

— *Maman...*

C'était Alice et elle était effrayée. La voix d'enfant détonnait dans la bouche du monstre. Maman – combien de fois Mila avait-elle détesté ce nom.

Ma fille m'appelle. Ma fille a besoin de moi.

La chasseuse de disparus, la femme sans empathie, sentit enfin quelque chose en elle, après toutes ces années. Un émoi indéchiffrable. Comment était-ce possible ? Était-ce ce que ressentait sa fille en ce moment précis ?

Soudain, quelqu'un se jeta à son cou.

C'est Alice, elle s'agrippe à moi, elle veut que je la sauve.

Domage qu'elle ne puisse lui rendre son étreinte. Elle aurait voulu lui faire savoir qu'elle ne l'abandonnerait pas.

Mais ensuite, celle-ci se fit de plus en plus serrée – de plus en plus. Cela ne concernait pas uniquement son avatar, cela lui arrivait à *elle*. Mila s'aperçut qu'elle avait du mal à respirer.

Elle s'était trompée. Ce n'était pas sa fille qui l'enlaçait, mais le monstre qui l'étranglait.

Elle sentait clairement une griffe qui se serrait autour de sa gorge. La créature était trop forte, elle ne parvenait pas à s'y opposer. *Ceci n'est pas vraiment en train d'arriver*, se répétait-elle. Mais elle suffoquait.

Elle regarda à sa gauche. Dans le miroir, elle rencontra un visage.

Une jeune fille.

Les traits délicats, la peau jeune. Des yeux bleus cerclés par des lunettes et de longs cheveux attachés en queue-de-cheval.

La fille était dans la même position qu'elle. Allongée, cyanosée, les mains d'un inconnu autour du cou. Et elle demandait à l'aide avec les yeux.

Des bleus violacés s'étendaient sur la gorge de la jeune fille, un réseau de vaisseaux explosait sur son visage, jusqu'aux tempes. Elle était en train de mourir. Mila se rendit compte qu'il lui arrivait la même chose.

Je ne peux pas mourir, pas maintenant.

— *Maman... Ne pars pas, maman...*

Je suis désolée, Alice. Si je reste ici, je mourrai certainement. Je dois partir.

— *Non, je t'en prie, maman : reste... Reste avec moi...*

Je suis désolée, je suis désolée, je suis désolée...

Au moment où elle vit la jeune fille dans le miroir succomber à la furie de son assassin, elle comprit que pour elle aussi, c'était terminé. Alors qu'elle s'accrochait à sa dernière respiration, elle reconnut une musique douce, lointaine... La voix inimitable d'Elvis qui chantait *You Don't Have to Say You Love Me*. Et derrière, celle de Pascal...

— Respire, ordonna-t-il.

Mila ouvrit les yeux. Elle était allongée sur le sol de la cave. *You don't have to say you love me / Just be close at hand...*

Pascal se tenait au-dessus d'elle – exactement comme l'ombre qui l'avait assaillie – et la secouait. *You don't have to stay forever / I will*

understand...

— Respire, répéta-t-il, lui donnant un coup du plat de la main sur le sternum.

Alors Mila réalisa qu'elle pouvait encore le faire. Elle ouvrit grand la bouche et inspira le plus d'air possible. Il lui fallut un moment pour reprendre son souffle. Des petits points noirs dansaient devant ses yeux.

Elle comprit enfin le danger qu'elle avait couru.

Elle repoussa l'homme, qui tomba en arrière. Puis elle saisit le pistolet qu'elle avait laissé sur la table et le pointa sur lui :

— Qu'est-ce que tu as essayé de me faire ? l'apostropha-t-elle, rageuse mais décidée.

Pascal leva les bras.

— Tu avais cessé de respirer, dit-il.

— Tu voulais me tuer, l'accusa-t-elle tandis qu'Elvis continuait de chanter.

Believe me, believe me / I can't help but love you...

— Ce n'est pas moi, se défendit l'homme. C'est la drogue.

But believe me / I'll never tie you down...

Mila sentait encore la morsure de son assassin. Elle porta les mains à sa gorge mais, à sa grande surprise, elle n'eut pas mal. Comment était-ce possible ?

La musique cessa – celle-ci aussi n'était que dans sa tête. Alors elle comprit qu'elle avait commis une erreur : si la pluie avait été aussi réaliste dans *Deux*, elle aurait dû imaginer que le reste aussi.

La fiction pouvait devenir réelle.

Il y a une composante de l'Ailleurs qui n'est pas écrite dans les codes du programme...

— On peut mourir dans *Deux*, dit-elle furieuse. C'était cela, que tu voulais que je découvre toute seule ?

— L'esprit voit ce que l'esprit veut voir, répondit Pascal. La sensation est aussi réelle pour la victime que pour le bourreau : voilà pourquoi *Deux* a du succès... Sexe, violence, douleur, mort : on peut tout expérimenter. Et le plus extraordinaire, c'est qu'on ne viole

aucune loi, donc on ne risque aucune sanction.

Mila pensa à Karl Anderson. Elle s'était demandé comment un père pouvait tuer la chair de sa chair. La réponse était simple : il savait déjà ce qu'il allait ressentir. Et cela lui plaisait.

— C'est un parc d'attractions pour putains de tarés, commenta-t-elle sans baisser son arme.

— Maintenant, calme-toi...

— Je ne me calmerai pas.

— Si je n'avais pas été là, tu aurais étouffé, répondit Pascal en se levant, la main sur son bassin douloureux. Tu devrais me remercier.

Mila sentit ses genoux céder. Elle avait la tête qui tournait, elle allait s'écrouler. Pascal s'élança vers elle et la retint juste à temps.

— Tu es encore trop secouée, dit-il en prenant délicatement le pistolet et en la conduisant vers le lit de camp.

Mila se laissa faire.

— Le jeu t'a parlé, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Je crois que oui. Mais je ne comprends pas encore de quoi il s'agit.

— Ne t'en fais pas, tu comprendras bien assez tôt, répondit Pascal en allant chercher une bouteille d'eau.

Il la tendit, ouverte, à Mila.

Elle l'accepta comme un geste de paix.

— Maintenant que je sais comment ça fonctionne, renvoie-moi là-bas finir le jeu.

— Tu ne sais rien du tout et tu tiens à peine debout. Et puis, tu ne peux pas reprendre de LHFD aussi vite : ce truc t'attaque le cerveau, tu ne savais pas ?

Peu lui importait : Alice avait besoin d'elle.

— Si tu y retournais maintenant, tu ne saurais pas où aller. Il te faudra d'abord trouver d'autres coordonnées géographiques dans le monde réel.

Mila se rappela les chiffres qu'on lui avait écrits sur le poignet. Elle comprit que c'était un cadeau de bienvenue. Le reste ne serait plus

gratuit.

— Tu devras te focaliser sur ce que tu as vu pendant que tu étais là-bas, lui expliqua Pascal. Les éléments de la scène sont cruciaux pour comprendre ton jeu : ce sont comme les parties d'un rébus, chacun a une signification.

— Alice m'a parlé, ça veut dire qu'elle est encore vivante ?

— Je suis désolé de te dire ça, mais je pense que ta fille était une distraction : le but était de détourner ton attention des choses plus importantes.

Rien n'était plus important qu'elle, néanmoins Pascal avait peut-être raison. En réfléchissant, Mila but une longue gorgée à la bouteille.

— Au début, une voix m'a mise en garde sur ce qui allait se passer...

Sauve-toi.

— Tu ne trouveras pas d'amis, là-dedans.

— Pourtant, j'ai senti cette même présence chez les Anderson, insista Mila. Elle n'avait rien de menaçant, au contraire : c'était une présence positive, je ne sais pas comment l'expliquer. On aurait dit... un *spectre*.

Pascal secoua la tête.

— Je ne me l'explique pas non plus, mais parfois dans l'*Ailleurs* on voit et on sent des choses qui n'existent pas, qui sont issues de notre esprit – surtout si on est sous l'effet d'un acide.

— Et puis, il y avait le monstre et la jeune fille...

— Décris-les-moi.

— Le premier était fait d'ombre, je sais juste qu'il a essayé de m'étrangler... La jeune fille, en revanche, on aurait dit une étudiante, peut-être à cause de ses lunettes. Je l'ai vue dans un tableau qui était aussi un miroir, parce que son visage était le mien dans le reflet...

— Tableau, étudiante..., reprit Pascal.

— Et il y avait des vieux meubles et une rose noire.

Mila fut saisie d'un autre vertige, elle enfonça ses bras dans le lit et ferma les yeux.

Pascal lui apporta une autre bouteille d'eau.

— Tu as besoin de boire pour libérer ton organisme des résidus de la Larme d'ange. Et tu devrais aussi essayer de dormir un peu.

— Je n'ai pas le temps, répondit Mila en s'efforçant de réagir.

Alice n'a pas le temps.

— Et je suis trop excitée, je n'arriverais pas à dormir.

Encore la drogue, pensa-t-elle.

— Il y a remède à tout, dit l'homme en sortant une autre pilule de sa poche. C'est de la niacine, l'antidote du LHFD : quatre milligrammes pour sortir du trip, la rassura-t-il.

Mila l'avalait avec une gorgée d'eau. Puis Pascal posa ses mains gantées sur ses épaules et la força à s'allonger sur le lit. Elle n'opposa pas résistance : elle n'en avait plus la force.

— Quand tu te réveilleras, tu auras les idées beaucoup plus claires et on réfléchira à un plan pour récupérer ta fille, lui promit-il.

Mila sentit ses paupières devenir lourdes. Dans la brume des sensations, tout se brouilla. Elle vit Pascal retirer son passe-montagne.

Mais avant qu'elle puisse distinguer son visage, ses yeux se fermèrent.

Elle eut à peine le temps de s'endormir, au bout de quelques secondes elle était à nouveau éveillée.

Du moins lui sembla-t-il. Dans son esprit, le sommeil avait duré très peu. Mais ensuite, elle découvrit qu'il faisait noir et que la seule lumière qui filtrait par la lucarne du sous-sol était celle de la lune. *Il ne peut pas déjà faire nuit.*

Elle avait froid. Elle se leva et regarda autour d'elle.

— Pascal..., appela-t-elle.

Pas de réponse.

C'est alors qu'elle s'aperçut qu'il n'y avait plus ni l'iMac, ni la drôle de penderie, ni le maquillage, ni les perruques. Même les provisions avaient disparu. Le sous-sol était vide, comme si l'homme au passe-montagne rouge n'y avait jamais vécu. Ou plutôt, comme si Pascal n'avait jamais existé.

Mila se sentit confuse. Une autre entourloupe d'Enigma ? *Si je ne veux pas devenir folle, je dois partir d'ici.*

Elle enfila son blouson en cuir et remonta l'escalier qui menait à la salle à manger de la villa. Les rideaux étaient toujours tirés et elle reconnut l'odeur chimique de plastique brûlé qu'elle avait sentie en entrant. *Ça, je ne l'ai pas rêvé*, pensa-t-elle.

Dans le garage, aucune trace de la vieille Peugeot 309 beige dans laquelle elle était arrivée avec son mystérieux conducteur.

Elle referma la porte derrière elle, jeta un coup d'œil à la maison et comprit d'où venait la puanteur : l'étage supérieur de la maison avait été dévasté par un incendie. Pas étonnant, donc, que plus personne n'y habite.

La propriété était entourée d'une haute haie. Le portail au bout de l'allée était fermé par un cadenas, Mila dut l'escalader.

Comme elle l'avait imaginé, la villa se trouvait dans un quartier résidentiel en banlieue. Les habitations se ressemblaient toutes : jardin, pelouse, toit incliné et garage. Il n'y avait personne dans les environs : pourtant, à moins que Mila n'ait dormi plus de vingt-quatre heures, on était encore samedi.

Je dois partir d'ici, se dit-elle en se serrant dans sa veste en cuir.

Elle chercha une voiture à « emprunter » parmi celles qui étaient garées le long de la rue arborée. Elle repensa aux paroles de Pascal sur la traçabilité des véhicules. Elle était encore hésitante sur la confiance qu'elle pouvait accorder ou non à cet homme. Néanmoins, elle repéra une vieille Coccinelle grise.

Elle ramassa une brique et s'en servit pour briser la vitre du côté conducteur. Une alarme résonna dans toute la rue. Mila glissa promptement le bras dans l'habitacle et débloqua la portière, puis elle s'assit et trafiqua les câbles sous le volant. Moins de trente secondes plus tard, l'alarme cessa de sonner et le moteur démarra.

Elle s'éloigna rapidement vers le seul endroit où elle pouvait aller.

— Je ne peux faire confiance à personne, dit-elle quand la porte s'ouvrit.

Simon Berish la fixa, interdit. Il portait une chemise blanche élégante et une odeur trop sucrée se dégageait de lui – encore une fois, muguet et jasmin. Il lui suffit d'un regard pour comprendre que la situation de Mila était grave.

— Va faire un tour et reviens dans quinze minutes, lui dit-il avant de refermer la porte.

Elle se tapit dans un recoin sombre du palier et attendit. Bientôt la porte s'ouvrit et Berish salua une femme d'un baiser sur les lèvres. De là où elle se trouvait, Mila put voir son visage : elle était très belle. Elle comprit enfin à qui appartenait ce parfum douceâtre qu'elle avait senti sur Simon – et sur l'albinos du train, se rappela-t-elle en frissonnant.

— Je savais que tu allais te mettre dans le pétrin, lui reprocha son ami en l'accueillant dans son appartement aux lumières tamisées.

Hitch accourut, en quête de caresses, mais Mila n'était pas d'humeur.

— Où est Alice ? Tu l'as encore laissée chez une amie ? reprit Simon en rapportant deux verres de vin rouge à la cuisine.

— Alice a disparu, Simon. Elle a été enlevée.

Il s'arrêta net, les verres à la main. Mila se laissa tomber sur le canapé, portant les mains à ses cheveux. Le policier la rejoignit.

— Que s'est-il passé ? lui demanda-t-il sévèrement.

Elle leva la tête et croisa son regard dur. Elle le méritait : c'était sa faute.

— Enigma est un chuchoteur.

Berish la regarda pendant quelques secondes, incrédule.

Il y avait une chose que Mila ne lui avait pas dite, mais c'était le moment.

— Le père de ma fille et moi nous sommes rencontrés grâce à un chuchoteur, il y a dix ans, dit-elle comme s'il les avait mis ensemble. Alice est un cadeau du mal. Et maintenant, l'obscurité est revenue la chercher.

Simon aurait voulu la consoler, la serrer contre lui, mais il savait que Mila n'aimait pas le contact physique.

— Nous allons découvrir d'autres horreurs, c'est ça ? demanda-t-il d'un filet de voix. Ce qui s'est passé à la ferme des Anderson n'est que le début...

L'ex-policieère ne savait pas ce qui allait se passer, elle n'avait eu affaire qu'une seule fois à un tueur subliminal et elle en portait encore les traces. Devaient-ils s'attendre à une spirale de violence ? Elle ne pouvait pas l'exclure.

— Je veux clarifier tout de suite quelque chose, affirma-t-elle, sérieuse. Je sais que tu tiens beaucoup à Alice et que tu ferais n'importe quoi pour elle, mais je dois te prévenir : le prix à payer est élevé. Je comprendrais donc que tu ne veuilles pas t'en mêler.

— Bon Dieu, tu me connais ! explosa Simon. Comment pourrais-je reculer ? Ne t'en fais pas pour moi : je n'ai ni femme ni enfants, je n'ai rien à perdre.

— Ton amie, celle qui était avec toi ce soir, ne compte pas ?

— Je sais à quoi je m'expose, répéta Berish.

Mila se leva et le saisit par la chemise.

— Non, tu ne le sais pas, tu ne peux même pas l'imaginer... La dernière fois, l'équipe a volé en éclats : quand je pense à ce que nous

étions au début de l'enquête, je me demande encore comment nous avons pu changer à ce point.

Elle aurait voulu oublier les visages marqués de ses collègues, ainsi que ce qui s'était passé. Les fillettes disparues, le cimetière de bras. Les horreurs qui s'étaient succédé sans qu'ils soient parvenus à les stopper. Chaque fois qu'ils avaient eu l'impression d'approcher de la solution, ils avaient découvert qu'ils avaient fait fausse route et ils devaient tout recommencer de zéro. Même le père d'Alice, le criminologue qui les avait guidés, était tombé dans le piège.

— Le but du chuchoteur n'est pas seulement de te montrer son admirable dessin de mort et de destruction, dit Mila avec emphase, son sarcasme dissimulant sa peur. Il veut entrer dans ta tête... Quoi que tu fasses, quelle que soit ta préparation, tu ne pourras l'en empêcher. Crois-moi. Et quand tu penses que c'est terminé, ça ne l'est pas : l'horreur autour de toi s'estompe, mais lui, il est toujours là, dit-elle en se touchant la tempe.

Il a le pouvoir de changer les gens, se rappela-t-elle. Elle pouvait encore entendre la voix du manipulateur.

— Personne ne se sauve d'un chuchoteur, conclut-elle, sérieuse.

Sans qu'elle s'en aperçoive, une petite larme s'était échappée de la forteresse qui se dressait à l'intérieur d'elle-même depuis toujours et coulait maintenant le long de sa joue. Berish la regarda fixement.

— Je ne te laisserai pas affronter ça toute seule.

Le policier sortit une bouteille de scotch et Mila passa l'heure qui suivit à l'informer sur l'affaire Enigma, lui révélant les détails qu'elle n'avait pas voulu lui donner auparavant et qu'elle aurait dû garder confidentiels.

Elle lui parla du tatouage de son prénom retrouvé au milieu des chiffres, lui expliquant que tout était parti de là. Elle lui raconta comment elle en était arrivée à découvrir la culpabilité de Karl Anderson et les raisons pour lesquelles il avait renoncé à la technologie. Elle lui révéla que le lien entre elle et cette histoire était caché dans son passé aux Limbes. L'affaire Timmy Jackson, alias Lisca : à travers le portable du jeune garçon, conservé aux archives parmi les pièces à conviction, elle avait entrepris son premier voyage dans l'*Ailleurs*.

Elle s'efforça d'être précise quand elle lui décrivit le jeu, souvent en employant les mots de Pascal.

Les coordonnées géographiques comme clé d'accès, un endroit où il fait toujours nuit, dominé par le mal.

— Comment ça se fait que les hackers du département ne s'en soient jamais aperçus ? demanda Simon Berish, sceptique.

— D'après ce que j'ai compris, on ne peut pas entrer dans *Deux* avec un ordinateur récent : il faut un modèle qui remonte à l'époque du jeu, entre la fin des années quatre-vingt-dix et le début du troisième millénaire.

— Obsolescence numérique, commenta le policier, évoquant le phénomène selon lequel la vitesse d'évolution de la technologie posait un problème d'accessibilité aux données contenues dans les disques durs du passé. Les gens de ma génération ont plein de cassettes audio qu'ils ne peuvent plus écouter. Le progrès devrait préserver les souvenirs, mais il les condamne à l'oubli.

Puis Mila affronta la partie la plus difficile du récit : celle où les hommes d'Enigma l'avaient suivie jusqu'au lac et avaient enlevé Alice.

Enfin, elle raconta les douze dernières heures. Sa rencontre avec l'inconnu au passe-montagne rouge et aux gants en latex, le sous-sol et son deuxième voyage dans *Deux* pour jouer la partie contre le chuchoteur et récupérer sa fille.

— La Larme d'ange, un monde parallèle, un personnage mystérieux qui dit vouloir t'aider mais ensuite disparaît..., résuma Berish en déambulant dans la pièce, confus.

— Il m'a dit de l'appeler Pascal, l'informa Mila. Comme le langage de programmation des ordinateurs. Je pense que c'est un hacker.

Pour le moment, cela n'intéressait pas Simon.

— Il n'y a qu'une seule chose à faire : prévenir Joanna Shutton.

— Non, réagit-elle avec véhémence en se levant du canapé.

— C'est elle qui t'a attirée dans cette histoire, elle a une dette envers toi : elle mettra à ta disposition toutes les ressources du département.

— C'est impossible, répondit Mila. Pour eux, Alice n'est qu'une disparue de plus, et tu sais aussi bien que moi comment finissent ces affaires : au bout d'un moment, on les oublie.

— Tu ne peux pas affronter cette histoire seule, tenta-t-il de la convaincre.

— Pourquoi pas ? Combien de fois ai-je été seule pour m'occuper

d'adultes évanouis dans le néant ou d'enfants qui semblaient n'être jamais venus au monde ? Et combien de fois ai-je réussi à les ramener à la maison ?

— Tu sais très bien pourquoi ! Tu n'es pas lucide, tu n'es pas objective, tu es directement concernée par cette affaire... De cette façon, tu condamnes Alice ! Tu le comprends, oui ou non ?

Mila le gifla. Sa main partit toute seule. Elle ne lui en voulait pas, mais elle ne pouvait pas entendre ce qu'elle savait déjà.

Berish se tut. Hitch leva les yeux vers eux, se demandant si tout allait bien.

Mila aurait dû s'excuser, dire qu'elle était désolée. À la place, elle fouilla dans sa poche et sortit la réélaboration du visage d'Enigma sans tatouages qu'on lui avait donnée au département.

Le visage d'un homme normal.

— Ceci est le véritable aspect du chuchoteur, dit-elle. Regarde-le bien et dis-moi ce que tu penses...

Berish la prit et l'observa.

— Pourquoi Joanna Shutton ne diffuse-t-elle pas cette image au public ? Quelqu'un serait peut-être en mesure de le reconnaître ?

— Je lui ai posé la question, elle a répondu qu'ils ne voulaient pas alimenter le mythe d'Enigma. Mais la vérité, c'est qu'au département ils ne veulent pas risquer de faire à nouveau mauvaise figure après ce qui s'est passé avec Karl Anderson. Ils préfèrent laisser les choses telles qu'elles sont : Enigma sera condamné à la perpétuité dans la Fosse pour incitation au crime et complicité de meurtre, et il sera vite oublié... Donc pour la Juge, l'affaire est close.

Berish avait enfin compris.

— D'accord, on fait comme tu dis.

Après sa colère, Mila se servit un autre verre de scotch. Ses mains tremblaient.

— Moi, je sais ce que je dois faire.

— Par où on commence ? lui demanda son vieil ami, oubliant la dispute et même la gifle.

Mila était gênée par ce qu'elle avait fait, mais elle essaya de rester concentrée.

— En venant ici, j'ai repensé à des éléments de mon deuxième voyage dans *Deux...* Chinatown, du vieux mobilier, une rose noire... Un assassin qui aime étrangler ses victimes et, enfin, l'étudiante blonde à lunettes : j'ai l'impression de l'avoir déjà vue.

Mila omit la partie où le spectre lui conseillait de s'en aller, parce qu'elle ne savait pas si ça s'était réellement passé ou si c'était seulement son inconscient qui avait voulu l'avertir.

Sauve-toi.

Berish remplit une gamelle d'eau pour Hitch et se prépara à sortir. Mila l'obligea à laisser son portable chez lui et ils utilisèrent la Coccinelle volée pour se déplacer. De toute évidence son ami ne comprenait pas les raisons de tant de prudence, mais elle apprécia qu'il fasse l'effort de la suivre.

— Je suis désolée pour ton rendez-vous galant, dit Mila à Simon, qui conduisait.

— C'est une femme intelligente, elle a compris.

Mila était contente que Berish ait quelqu'un dans sa vie. Dans le passé, elle avait craint qu'il s'attache trop à elle : si elle avait dû le repousser, leur relation en aurait pâti. Mais heureusement, Simon n'avait jamais franchi le pas, lui épargnant la peine d'expliquer une nouvelle fois à quelqu'un d'important que ses sentiments pour lui – et pour le reste de l'humanité – étaient normaux pour elle mais mystérieux et insondables pour les autres.

Pourtant, quelque chose avait changé dans les dernières heures. Elle ne savait pas dire si c'était à cause de l'impact émotionnel de l'enlèvement d'Alice ou de l'effet de la Larme d'ange.

Dans l'*Ailleurs*, Mila avait ressenti quelque chose.

Un émoi confus qui avait coïncidé avec les pleurs de sa fille qui l'appelait.

« Maman, je t'en prie, aide-moi... »

Elle n'arrivait pas à ne pas y penser et cela l'effrayait.

Par sécurité, ils abandonnèrent la Coccinelle devant la gare. Des volontaires distribuaient des vêtements usagés à des sans-abri. Mila en profita pour changer de tenue. Elle imitait le comportement de Pascal.

Elle troqua son blouson en cuir contre un pardessus noir et son pull à col roulé contre un sweat-shirt à capuche, noir également.

Puis Berish et elle prirent le métro jusqu'aux Limbes.

Le visage de Lea Mulach était affiché parmi des milliers d'autres sur les murs de la salle des pas perdus, mais il fallut moins de vingt minutes à Mila pour le trouver.

Lea Mulach avait disparu au printemps 2011, alors qu'elle était en première année de langues orientales à l'université.

— Selon ses camarades de dortoir, ce samedi soir Lea devait retrouver un garçon pour aller voir un film à Chinatown, lut Berish dans le rapport de police. Lea n'est jamais arrivée au cinéma.

Mila ne s'était pas trompée : elle se souvenait d'elle.

— La disparition est restée un mystère pendant un an, jusqu'à ce que l'Unité des crimes violents reprenne l'affaire.

L'UCV – dont faisaient partie Bauer et Delacroix – s'occupait de tueurs en série, de *spree killers*, de *mass murderers* et de tous les assassins dont le mobile ne faisait pas partie des logiques criminelles habituelles, c'est-à-dire souvent en lien avec l'argent. En effet, ce qui poussait ce genre de monstres à agir se situait dans les méandres les plus sombres et pervers de l'esprit humain.

— Lea a été comptée parmi les victimes d'un tueur en série, se souvint Mila. On a même cru qu'elle était la première.

Dans les deux années ayant suivi la disparition de Lea Mulach, deux autres jeunes filles s'étaient à leur tour évaporées dans le néant. Des étudiantes, blondes, à lunettes.

— Les trois jeunes femmes ne se connaissaient pas entre elles, mais les deux dernières avaient un ami commun : un certain Larry, très mignon, expliqua Mila. Elles l'avaient rencontré sur Unic.

Unic, contraction de « universitaire » et de « campus », était le réseau social le plus populaire chez tous les étudiants du pays.

— Sur sa page, Larry postait des photos avec ses amis, avec son chien et même avec sa grand-mère, poursuivit-elle. Il a longuement courtoisé les deux victimes en ligne, avec des manières de véritable gentilhomme. Après les disparitions, on a découvert que ce profil était faux : le « Larry » des photos, un mannequin dans la publicité, ignorait

tout de son existence.

— Le monstre d'Unic, se rappela Berish.

L'avènement des réseaux sociaux avait simplifié la vie des prédateurs en série. Les pervers modernes pouvaient partir à la chasse protégés par l'anonymat, sans prendre aucun risque. Avant, si on ne voulait pas être capturé, il fallait suivre sa proie de loin, étudier ses habitudes et ses déplacements. Désormais, les tueurs en série disposaient de toutes les informations nécessaires pour bâtir leur argumentaire. Et c'étaient les victimes elles-mêmes qui les leur fournissaient. Il suffisait au monstre de se faire passer pour l'homme de leurs rêves.

« L'esprit voit ce que l'esprit veut voir », avait dit Pascal.

— Pas de quoi s'émerveiller, remarqua Berish. Dans le fond, le plus gros réseau social du monde est né de l'esprit d'un loser en pantoufles qui a créé un site pour noter le physique des filles de sa fac... Et nous, au lieu de lui donner une bonne leçon sur le sexisme et le respect des femmes, on en a fait un gourou de la communication.

Comme toujours, Simon était très lucide dans ses réflexions.

— Pourquoi Lea Mulach a-t-elle été incluse dans les victimes, s'il n'y avait aucune preuve qu'elle ait chaté avec Larry ? demanda le policier.

— Parce que son profil correspondait à celui des proies du tueur : des étudiantes blondes à lunettes, supposa-t-elle. Les collègues de l'UCV avaient besoin d'une troisième victime pour que le tueur passe de « occasionnel » à « en série », c'est pour ça qu'ils m'ont pris l'affaire.

C'était une convention : un jour, les criminologues avaient établi qu'on pouvait qualifier de tueur en série un individu qui tuait au moins trois fois en répétant le même rituel ou *modus operandi*.

— Mais si Lea Mulach est morte, comment se fait-il que sa photo soit toujours sur le mur des Limbes ? demanda Simon.

— À la différence des deux autres étudiantes, son corps n'a jamais été retrouvé.

Mila pensa à la tristesse de ces situations : certains disparus sont destinés à errer dans le néant sans trouver la paix.

Pourtant, Lea avait été la première de la série du tueur.

— Si nous avions retrouvé le cadavre, nous aurions eu la

confirmation immédiate de l'existence d'un assassin... sans attendre que l'UCV s'empare de l'affaire, affirma l'ex-policieère.

Et peut-être que les deux autres auraient pu être sauvées, pensa-t-elle avec amertume.

— Comment sont mortes les deux autres jeunes filles ?

— Étouffées par compression du cou, répondit-elle en portant, sans s'apercevoir, une main à sa gorge : son cerveau n'avait pas encore métabolisé le souvenir de la griffe de l'homme contre sa carotide. Les corps ont été retrouvés abandonnés au bord d'une route.

L'étranglement rentrait dans la catégorie des « syndromes d'asphyxie mécanique violente ». Il ne nécessitait pas forcément d'instrument comme des cordes, des capuches ou des coussins. L'assassin choisissait de ne pas se servir de la médiation d'un objet, parce qu'il voulait éprouver le plaisir de sentir la vie d'autrui s'épuiser sous ses doigts – la respiration qui faiblissait, le rythme cardiaque qui ralentissait jusqu'à s'arrêter. Le contact physique était essentiel et, au-delà de la cruauté, il dénotait aussi une certaine détermination. En effet, tout le monde ne saisit pas ce que signifie tuer une personne en l'étouffant. La victime qui se débat, désespérée, le relâchement des sphincters, les yeux qui sortent de leurs orbites. Pour les personnes normales, c'était un spectacle terrible, mais pour certains psychopathes il s'avérait très excitant – certains atteignaient même l'orgasme dans ces conditions.

Mila se plaça derrière Berish pour lire le reste du dossier.

— La série des homicides du monstre d'Unic s'arrête en avril 2013... Bizarre, commenta-t-elle.

Ils savaient tous deux que l'instinct compulsif de tuer ne peut être ni contrôlé ni stoppé automatiquement par le tueur lui-même. Le besoin de répéter son *modus operandi* est insurmontable. S'il s'arrête, il y a toujours une cause externe.

— Notre homme pourrait avoir fini en prison pour une autre raison : il purge peut-être une peine pour avoir volé une petite vieille et il se remettra au travail dès qu'il sortira, supposa Simon. Ou bien le bon Dieu a décidé d'anticiper son voyage en enfer.

— Je ne pense pas qu'il soit mort, estima Mila. Il nous reste beaucoup de choses à découvrir, dans cette histoire.

Sinon, pourquoi *Deux* lui avait-il fait expérimenter la mort de Lea Mulach ?

— Ici, il est écrit qu'en 2013 un suspect a été arrêté, lut Berish en se penchant sur le bureau.

— Où ça ? Fais voir...

— Un certain Norman Luth s'est rendu à la police et a avoué les trois meurtres.

Alors c'était lui qui avait donné le tuyau à l'UCV pour relier Lea aux deux autres, pensa Mila. Sinon, ils ne s'en seraient jamais aperçus.

— Personne n'a informé les Limbes, pourquoi ?

Mais Berish n'avait pas terminé :

— Apparemment, l'homme a donné des détails que seul l'assassin pouvait connaître... Et malgré cela, il a été disculpé.

Ils se regardèrent, incrédules.

Celui qui lui avait fourni un alibi inattaquable était un curé.

Le père Roy vivait dans une banlieue de maisons en briques rouges organisées autour d'une grande usine sidérurgique.

Les habitations remontaient à l'époque glorieuse de l'industrie de l'acier, quand les urbanistes avaient l'ambition de construire des communautés et que les ouvriers étaient considérés comme une élite à récompenser par une vie modèle, en plus d'un bon salaire.

Ensuite, la crise mondiale du secteur avait remis en question toutes les utopies et tous les rêves. Ces villes inachevées étaient devenues des ghettos où confiner l'échec politique et la rancœur sociale qui en avait dérivé.

Pour y arriver, Mila et Berish avaient pris une voiture banalisée du département, généralement utilisée pour les guets et donc impossible à tracer.

Ce qu'ils voyaient était désolant.

Des maisons en vente abandonnées depuis longtemps. Des enfants qui jouaient dans les rues tels des chiens sauvages, en ce dimanche matin maussade. Des hommes qui flânaient aux coins des rues, cherchant une révélation au fond d'une canette de bière. Derrière les fenêtres, des femmes ayant vieilli trop vite, qui avaient désormais cessé d'espérer – on reconnaissait chez elles le regard éteint de la pauvreté.

Le père Roy habitait dans le presbytère à côté de l'église. Derrière, on apercevait un vieux garage sous un petit appartement avec un panneau « À louer ». Devant, il y avait un jardin où un toboggan avait rouillé et où deux balançoires ondulaient, solitaires, poussées par le vent. La raison pour laquelle aucun enfant n'y jouait était explicitée par les inscriptions sur les murs qui entouraient le lieu.

Des insultes et des menaces : une invitation claire à partir.

Berish se gara de l'autre côté de la rue.

— Alors on est d'accord, dit-il à Mila. Tu suis mes instructions, tu ne prends pas d'initiative : rappelle-toi qu'on est ici de façon officieuse et que s'il nous jette dehors, nous n'aurons pas d'autre occasion d'en savoir plus.

Le plan prévoyait que l'ex-policieère entre seule pour parler avec le curé : selon Berish, en présence de deux interlocuteurs, le père Roy se serait senti en minorité, et donc se serait mis sur la défensive.

Tout le monde veut parler à Simon Berish, se rappela Mila. Elle avait une confiance aveugle en lui, l'interrogateur le plus expérimenté du département.

Le policier sortit une trousse noire en simili cuir de sa poche et défit la fermeture Éclair en dévoilant ce que les flics appelaient le « petit nécessaire des informateurs ». Deux écouteurs invisibles et deux micros grands comme une tête d'épingle, chacun reliés à un transmetteur alimenté par une batterie 12V, capable de couvrir une distance de deux cents mètres. Ils étaient utilisés lors des opérations sous couverture, pour fournir aux infiltrés sur le terrain des informations précises sur la base de ce que disaient leurs interlocuteurs.

Berish aida Mila à s'équiper du kit et l'imita.

— Ce petit bijou n'a qu'un défaut, la prévint-il. Parfois le signal se perd. Donc reste loin des radios, téléphones et fours à micro-ondes.

Mila indiqua du regard les inscriptions sur le mur du presbytère.

— Tu crois qu'il va vouloir parler ?

Simon n'en savait rien.

— Toi, joue ton rôle et essaie de placer les phrases que nous avons préparées : si ça ne fonctionne pas, au moins on aura essayé.

Mila descendit de la voiture et, en traversant la rue, récita mentalement ce qu'elle allait dire.

La porte était constellée de résidus d'œufs pourris. Mila dut frapper un moment avant d'apercevoir une silhouette derrière la vitre en verre dépoli.

— Qui est-ce ? demanda une voix stridente, sur un ton méfiant.

Mila essaya de se montrer rassurante.

— Je mène une enquête privée et j'ai besoin de votre aide, on peut parler ?

— Je n'ai rien à dire.

Mila se tourna vers Berish, qui acquiesça derrière le pare-brise. Comme convenu, elle s'agenouilla et glissa sous la porte du père Roy un billet de vingt euros, mais juste à moitié.

Au bout d'un moment, la partie qui dépassait tel un drapeau au vent fut avalée de l'autre côté de la porte.

La porte s'entrouvrit.

— Allez, vite, entrez.

Mila se glissa par l'entrebâillement et l'homme referma derrière elle. Il faisait sombre à l'intérieur et il lui fallut un moment pour habituer ses yeux.

La petite voix s'éleva à nouveau :

— Ils ne me laissent pas tranquille. Dès que je mets le nez dehors, on me lance quelque chose. Les livreurs se font taper dessus et maintenant plus personne ne veut venir m'apporter mes courses.

Mila distingua enfin l'homme qui était devant elle. La soixantaine mal portée, une barbe hirsute, les cheveux clairsemés et décoiffés. Il portait une robe de chambre crasseuse, un pyjama à rayures ouvert sur son ventre proéminent et des pantoufles. Une odeur désagréable – cigarettes et chou – se dégageait de lui et de la maison.

— Reculez, dit-il à Mila. Vous êtes trop près de la fenêtre.

Elle suivit son conseil, bien que les rideaux soient tirés, et en profita pour regarder autour d'elle. Le spectacle faisait peine à voir. L'appartement était en désordre et jonché de déchets.

— J'ai fait comme on m'a dit : je suis une thérapie et maintenant ça fait des mois que je tiens bon, mais ça ne servira pas à grand-chose, tant que je reste ici, grommela le curé en se dirigeant vers la cuisine. Venez, on sera mieux là-bas.

L'homme prit place dans un fauteuil élimé placé devant un téléviseur éteint, se réfugiant dans ce que Mila imagina être son siège de prédilection. Il sortit une cigarette d'un paquet posé sur un des bras et la glissa entre ses lèvres avant de l'allumer à l'aide d'une allumette.

Mila choisit une chaise de la table à manger, pleine d'assiettes sales et de vieux journaux.

— Vous ne me demandez même pas comment je m'appelle ?

L'homme produisait un bruit gênant avec ses dents.

— Franchement, la seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir s'il y a d'autres billets.

— Ça dépend de ce que vous aurez à me dire.

— Ces maudites hormones me maintiennent éveillé une partie de la nuit et me rendent apathique, donc je ne sais pas si je pourrai répondre correctement à vos questions.

Mila associa les mots « thérapie » et « hormones », et comprit l'origine de cette voix stridente. On appelait cette procédure la « castration chimique ». Elle était proposée à certains prédateurs sexuels, comme alternative à la prison.

— Comme je vous le disais, père Roy, je mène une enquête privée.

— Laissez tomber le « père » et appelez-moi Roy, l'invita l'autre, liquidant tout formalisme d'un geste de la main. L'église m'a suspendu *a divinis*, mais tant qu'on ne me réduit pas à l'état de laïc je peux encore occuper ce logement.

— D'accord, Roy, le contenta Mila. Je voudrais parler de Norman Luth.

Ce nom tomba entre eux comme un pavé dans une mare. Le père Roy se tut. Il semblait étudier la situation, et surtout la pertinence de répondre.

Mila sortit de sa poche un autre billet de vingt et le glissa sous un verre sale, bien en vue.

— Je n'ai jamais touché Norman, lança le curé sur la défensive. Quand je l'ai connu, il était déjà adulte.

— Je suis ici pour une autre affaire, le rassura-t-elle. Je voudrais seulement comprendre pourquoi vous lui avez fourni un alibi quand il s'est accusé des crimes des trois étudiantes.

— Je ne lui ai fourni aucun alibi, j'ai seulement dit à la police ce qu'ils auraient dû savoir. C'est-à-dire qu'il était impossible que Norman Luth soit impliqué dans ces crimes, parce qu'il était hospitalisé dans une structure psychiatrique.

— Luth est entré à la clinique de lui-même, parce qu'il savait qu'il avait un tempérament agressif, lié à son incapacité à être en relation avec les autres, surtout les femmes, poursuivit Mila, qui connaissait

l'histoire. Il voulait contrôler ses propres démons, mais ce sont ses démons qui l'ont contrôlé.

L'homme tira sur sa cigarette.

— Donc vous soutenez que Luth était le véritable monstre.

— J'ai lu ses aveux, affirma Mila. Ils étaient trop détaillés... Luth a décrit minutieusement la façon dont il les étranglait à mains nues, et même les sensations qu'il éprouvait... Il a évoqué des éléments qui n'avaient jamais été diffusés aux médias : seuls la police et le véritable assassin les connaissaient.

— Donc de deux choses l'une : soit Luth était le véritable coupable, soit il était voyant, ironisa le curé avec un sourire qui dévoila ses dents jaunies.

— Quelqu'un que j'ai connu disait qu'on peut tromper tout le monde, sauf soi-même, dit Mila en citant le père de sa fille. Luth n'était pas mythomane : il savait qui il était réellement, il était conscient d'être capable de choses horribles, comme tuer brutalement une innocente... C'est pour cela qu'il s'est suicidé avant d'être relâché. Et vous savez comment il a fait ?

— Il s'est mis un sac en plastique sur la tête.

— Exact... Il a expérimenté une mort similaire à celle qu'il réservait à ses victimes.

L'autre tira une dernière bouffée sur le mégot qu'il tenait à la main, puis l'écrasa dans le cendrier plein à côté de lui.

— Si vous savez tout et que vous êtes pleine de certitudes, alors pourquoi êtes-vous ici ?

Pendant que le curé allumait une nouvelle cigarette, Mila glissa un autre billet sous le verre.

— Vous avez été l'ami de Luth, vous connaissez son passé... Je veux comprendre comment naît un monstre.

Berish regarda sa montre : il était presque 9 heures et la conversation entre Mila et le père Roy durait depuis une vingtaine de minutes.

D'après ce qu'il entendait dans son oreillette, son amie s'en sortait plutôt bien. Elle avait tout de suite mis en évidence les aspects

controversés de l'affaire et maintenant elle s'apprêtait à saisir la moindre contradiction dans le récit du curé.

Si Enigma nous a menés jusqu'ici, il doit y avoir une bonne raison. Il veut que nous voyions quelque chose ou que nous dévoilions une vérité que personne n'a jamais découverte.

— Norman venait d'une famille bien sous tout rapport, disait le curé. Son père dirigeait une usine de boutons, sa mère était femme au foyer. Il était fils unique et bien élevé. À l'école élémentaire, il était bon élève : petit, il n'a jamais présenté aucun signe des troubles mentaux qui ont bouleversé son existence par la suite.

Le curé essayait de rendre sa voix plus rauque avec la cigarette, pensa Berish, mais le résultat était grotesque. On aurait dit un vieux clown, de ceux qui peuplent les cauchemars des enfants.

— J'ai comme l'impression qu'un terrible drame a fait exploser ce tableau idyllique, le provoqua Mila.

Attention, la mit en garde Berish, en pensée. Si tu discutes chacun de ses mots, il risque de ne plus te dire que ce que tu veux entendre : dans le fond, tout ce qui l'intéresse, ce sont les billets.

Pour le moment, Berish s'abstint d'intervenir par radio. Il ne voulait pas la distraire.

— L'événement qui a tout changé s'est produit quand il avait neuf ans, confirma le père Roy. Norman est rentré de l'école, son père était revenu plus tôt du travail et ses parents se disputaient dans le salon. Le petit garçon s'est caché pour écouter... En gros, Gregory Luth accusait sa femme de l'avoir trompé à plusieurs reprises. Elle niait fermement, jusqu'au moment où elle a craqué et a tout avoué : simplement, au lieu de se montrer pleine de remords, elle dit à son mari qu'elle était contente de l'avoir humilié en couchant avec d'autres hommes. Gregory, aveuglé par la rage, a mis ses mains sur son cou et l'a étranglée.

Ce dernier détail avait son importance, considéra Berish, étant donné que le monstre d'Unic recourait à la même technique pour tuer. Tout cadrait et corroborait la thèse de la culpabilité de Norman Luth.

Mais il restait le problème de l'alibi pour les trois meurtres.

Berish se dit que Luth avait probablement trouvé un moyen de sortir temporairement de la clinique psychiatrique. Ou que quelqu'un l'avait aidé à s'éclipser puis à revenir.

— Après avoir tué sa femme, Gregory s'est aperçu de la présence de

son fils. Il lui a ordonné de faire sa valise, parce qu'ils devaient partir. Norman a obéi, puis il est monté en voiture avec son père. Ils ont parcouru à peine huit kilomètres. Ensuite, alors qu'ils traversaient l'un des ponts qui mènent hors de la ville, Gregory a arrêté la voiture en plein milieu de la chaussée, il est descendu et il s'est dirigé vers le parapet.

— Mon Dieu, laissa échapper Berish en pensant à ce pauvre garçon qui, en quelques heures, avait assisté à la mort de ses deux parents.

— Qui s'est occupé de Norman, par la suite ? demanda Mila.

— Au début des parents proches, mais ensuite ils l'ont confié aux assistantes sociales, avec l'excuse qu'il aurait un meilleur soutien psychologique, vu le drame qu'il avait vécu... Finalement, un juge a décidé qu'il pouvait être placé, voire adopté.

— Mais il ne s'est adapté dans aucune famille, paria Mila.

— Personne ne veut d'un enfant qui a vu son père tuer sa mère avant de se suicider, répondit amèrement le curé.

Berish savait qu'il avait raison. On les appelait les « enfants de l'horreur » et ils restaient marqués à jamais par les fautes de ceux qui les avaient mis au monde.

— Norman a fini dans un institut psychiatrique pour mineurs. En réalité il était sain d'esprit, mais il a été placé là parce que personne ne voulait s'occuper de lui.

Absurde, se dit Berish. Ils avaient supposé que Norman était irréversiblement marqué par ce qu'il avait vécu. En vivant parmi les malades mentaux, il en était devenu un, lui aussi.

— Comment avez-vous rencontré Norman Luth ? demanda Mila.

— À sa majorité, les médecins ont décidé qu'il pouvait retourner dans le monde, dit-il avec un rire ironique. Le seul endroit où il pouvait aller vivre était la maison dont il avait hérité à la mort de ses parents.

Incroyable, pensa Berish. Retourner sur les lieux du drame n'avait pas dû l'aider.

— Norman ne voulait pas y rester... Un jour, il a lu dans le journal que je louais un deux-pièces au-dessus du garage du presbytère et il s'est présenté.

Berish pencha la tête pour regarder le bâtiment qu'il avait remarqué

en arrivant, au fond de l'allée qui longeait le jardin avec les jeux. Il constata à nouveau qu'il y avait un appartement à l'étage supérieur, avec un panneau « À louer ».

Si personne n'y habitait, alors cela avait probablement été le dernier domicile de Norman Luth.

Il valait la peine d'y jeter un coup d'œil.

Mila était satisfaite du déroulement de son entretien avec le père Roy, qui ne ressemblait en rien à un interrogatoire. Si Berish n'était pas encore intervenu, cela voulait dire qu'il approuvait.

Le curé toussa très fort, puis cracha des glaires dans un mouchoir en papier déjà utilisé qu'il sortit de la poche de son pyjama.

— Combien de temps a passé Norman dans l'appartement au-dessus du garage ? poursuivit Mila.

Le père Roy leva les yeux vers le plafond, essayant de se souvenir.

— De 2011 à 2013, l'année de sa mort.

C'était justement durant ce laps de temps qu'avaient eu lieu les deux homicides des étudiantes. Et celle qui avait ensuite été classée comme la première victime du monstre d'Unic était probablement morte en 2011, considéra Mila. La rencontre entre Luth et le père Roy coïncidait avec la disparition de Lea Mulach et confirmait les thèses qu'elle était en train d'élaborer.

— Comme je vous l'ai expliqué, Norman demandait à se faire hospitaliser en clinique psychiatrique en espérant que les médecins remettent de l'ordre dans le bazar qui habitait sa tête. Il y passait un peu de temps et, quand il se lassait, il revenait chez moi : les périodes d'internement correspondent aux dates des trois crimes du monstre d'Unic. Vous pensez que c'est un hasard ? la provoqua-t-il en riant.

Mila s'était fait une idée assez précise de la façon dont Norman Luth avait réussi à tromper la surveillance de la clinique pour aller tuer ses victimes et revenir, ni vu ni connu.

Elle soupçonnait le père Roy de l'avoir aidé.

Norman n'avait pas mentionné de complice, dans ses aveux : voulait-il le protéger ou avait-il peur ? En tout cas, une chose était certaine : un jour les troubles psychiques de Luth, liés à ses expériences de mort violente dans l'enfance, avaient croisé les

pulsions d'un prédateur d'enfants.

Une association mortelle.

Peut-être était-ce le mystère qu'Enigma voulait lui faire dévoiler. Mais Mila n'avait encore aucune preuve pour étayer sa théorie et elle ne comprenait pas ce que *Deux* venait faire dans cette histoire.

— Pourtant, Roy, quelque chose m'échappe. Vous soutenez que Norman était innocent, mais dans ce cas pourquoi ne vous êtes-vous pas posé une question...

— Quelle question ?

— Pourquoi la série de crimes dont Luth était accusé s'est-elle interrompue avec son suicide, en 2013 ? Ensuite, aucune étudiante blonde à lunettes n'a été tuée...

Le curé se tut, laissant échapper un petit sourire. Mila avait suivi à la lettre les instructions de Berish et avait attendu ce moment pour révéler la contradiction. Elle pensa l'avoir mis dos au mur.

— Norman était graphomane, vous le saviez ? Il tenait un journal intime. Il remplissait des carnets entiers... Je les ai tous gardés, vous voulez jeter un coup d'œil ? proposa le curé. Vous pourriez peut-être trouver quelque chose d'intéressant pour votre enquête...

Mila ne comprenait pas s'il bottait en touche ou s'il voulait lui soutirer encore de l'argent.

— Apportez-les-moi, dit-elle en ajoutant un billet de cinquante euros à la pile sous le verre.

Roy marqua une pause, comme s'il l'étudiait. Elle n'apprécia pas.

— Ils sont dans un cagibi. Venez, je vous les montre, proposa-t-il ensuite en se levant de son fauteuil.

Mila ne bougea pas. L'homme perçut son hésitation.

— Qu'est-ce qui se passe, vous avez changé d'avis ? demanda-t-il, amusé de lui avoir fait peur.

— Non, pas du tout : allons voir, dit-elle en reniflant, bien qu'elle ne soit pas enrhumée.

Berish gagna le bas de l'escalier extérieur du garage, par lequel on accédait à l'appartement du dessus.

Il avait entendu Mila abattre sa carte principale : le fait que Luth, en plus de connaître des détails qu'il était censé ignorer, avait mis fin à la série de meurtres en s'ôtant la vie. Elle avait donc quasiment terminé l'entrevue, ce qui signifiait qu'il avait peu de temps pour la perquisition.

Mais ensuite, le curé avait mentionné les journaux de Norman.

— D'accord, donne-lui encore de l'argent et va voir, dit-il au micro. En attendant, je jette un coup d'œil à l'appartement au-dessus du garage.

Mila renifla. C'était le signal qu'elle avait compris et qu'elle s'apprêtait à procéder.

Berish monta les marches et arriva devant une porte blanche où il y avait une petite fenêtre. Toutefois, on ne voyait pas l'intérieur, caché par un rideau jaune. Le policier testa la serrure et la déverrouilla avec une carte de crédit.

Il fut assailli par une odeur intense et piquante. Il baissa les yeux et vit un rat mort sur la moquette.

Il laissa la porte ouverte pour aérer.

En réalité, l'appartement était constitué d'une unique grande pièce, divisée en deux par une paroi coulissante à soufflet. La première partie était occupée par un lit à une place. Au fond, il y avait une petite cuisine et une porte, probablement la salle de bains.

Partout il y avait des vêtements, des boîtes de nourriture, des revues pornographiques et tout un tas de choses qui traînaient. Étant donné la couche de poussière qui les recouvrait, Simon conclut que rien n'avait été touché depuis longtemps. Quand il posa les yeux sur une photo encadrée posée sur la table de nuit, il eut la confirmation qu'il se trouvait bien chez Norman Luth.

Un enfant souriant dans les bras de ses parents, lors d'une sortie à la mer.

Berish s'efforça d'oublier le rat mort et la puanteur, et entreprit de fouiller les lieux.

Le curé avançait dans le couloir en traînant des pieds, produisant un bruit agaçant avec ses pantoufles. Mila le suivait à contrecœur dans les méandres de sa maison sombre et nauséabonde. Aux murs, les

tableaux religieux et les crucifix n'apportaient aucune paix ni aucun réconfort.

Un son à l'étage attira son attention : on aurait dit des pas. Elle leva les yeux au plafond et vit de la poussière tomber des poutres en bois du plafond.

Discrètement, elle glissa la main sous son pardessus et vérifia que son arme était bien là. Ils passèrent à côté d'une sorte de petit bureau et Mila croisa le regard d'un homme barbu. Elle se figea, mais reconnut ensuite les traits d'un saint, une statue de bois à taille humaine.

Saisissant l'équivoque, le père Roy éclata d'un rire sarcastique :

— Saint Jacques, protecteur des armées...

Avant de continuer, Mila repéra un vieux PC posé dans un coin de la pièce. Pas de manette de jeu ni de casque. Mais le clavier avait une forme étrange : les touches des chiffres, généralement à droite, étaient positionnées à gauche.

— Voilà, tout est là, annonça le curé en ouvrant une porte et en allumant la lumière à l'intérieur.

Il s'agissait d'un réduit étroit, d'environ quatre mètres de long.

— Les affaires de Norman sont au fond, affirma le père Roy. Vous trouverez deux cartons sur l'étagère du bas. Vous ne pouvez pas vous tromper : son nom est écrit dessus.

Mila espérait que Berish ait entendu : si les affaires de Luth se trouvaient là, il était inutile qu'il perde son temps dans le deux-pièces. En vérité, elle n'avait aucune envie de s'aventurer dans ce réduit. Elle leva encore une fois les yeux vers le plafond, se demandant s'il y avait réellement quelqu'un au-dessus ou si elle n'avait eu qu'une fausse impression.

D'accord, allons-y, se dit-elle, décidée à braver sa claustrophobie.

Elle retira son pardessus noir et retroussa les manches de son sweat à capuche, prête à entrer.

Le père Roy s'appuya au cadre de la porte du cagibi et, pour mieux profiter du spectacle, alluma une énième cigarette.

La puanteur de rat mort avait envahi tout l'appartement. Berish

essayait de respirer par la bouche mais cela ne suffisait pas. En plus, la perquisition ne donnait aucun résultat, il n'y avait que des babioles inutiles. Le policier retint un haut-le-cœur ; il fallait qu'il se dépêche de sortir sinon cette sale odeur allait imprégner ses vêtements. Au second avertissement de son estomac, il comprit qu'il allait bientôt vomir.

Il se dirigea vers la porte de la salle de bains et essaya de l'ouvrir, en vain. Bizarre, étant donné qu'il n'y avait pas de serrure, uniquement une poignée. Cela signifiait que quelque chose la bloquait de l'intérieur. Oubliant sa nausée, il força : il y avait bien un obstacle de l'autre côté. Il donna quelques coups d'épaule pour pousser le battant. Quand enfin une ouverture de quelques centimètres se créa, il passa la tête pour voir... mais recula immédiatement.

La puanteur était pire que celle du rat, et provenait d'un cadavre dans un état avancé de décomposition.

Berish se couvrit le nez et la bouche et s'obligea à regarder de nouveau.

Le corps reposait sur le flanc, en position fœtale. Il occupait tout le carrelage de la petite salle de bains. La peau du visage était tirée et noire à cause des processus de putréfaction. On apercevait les dents et les orbites étaient vides. Il portait des vêtements d'homme : une chemise et un pantalon foncé.

Sa braguette était ouverte.

Berish se pencha pour mieux l'observer. À la hauteur du pubis, il vit une mare de sang coagulé. C'est en voyant les mains du mort qu'il comprit ce qui s'était passé.

Dans l'une, il tenait un couteau, dans l'autre son propre pénis avec ses testicules. Il s'était émasculé et il était mort d'hémorragie. Il s'était puni.

En formulant ces considérations, Berish posa les yeux sur un détail de sa chemise. Ce qu'il découvrit le paralysa.

Sur la poche gauche, à la hauteur du cœur, était épinglé un crucifix.

Mila avait ouvert le premier carton : il contenait un radio-réveil, une grille-pain, quelques casseroles et un sèche-cheveux. Aucune trace des journaux intimes mentionnés par le père Roy. Elle déballa donc le second, espérant que le curé ne se soit pas moqué d'elle.

Elle y trouva des vêtements.

En fouillant parmi les vieux pulls et chemises en flanelle, elle crut entendre la voix de Berish dans son oreillette. Mais la réception était mauvaise, elle ne percevait que des bribes de mots.

Le signal radio n'arrivait pas dans ce maudit cagibi.

Puis la voix de Berish s'éteignit et, en même temps, Mila fut distraite par quelque chose qui se trouvait au fond du carton.

Trois journaux intimes à la couverture colorée, comme ceux qu'utilisent les adolescents. Sur chaque tranche était notée la date : 2011, 2012 et 2013.

Un pour chaque victime, pensa Mila.

Si Norman Luth était réellement graphomane, comme le soutenait le père Roy, ils contenaient peut-être le récit des crimes des étudiantes. Mila prit le premier, espérant que le monstre d'Unic ait noté où il avait caché le cadavre jamais retrouvé. Peut-être Lea Mulach aurait-elle enfin une sépulture où reposer en paix.

Mais quand elle ouvrit le journal, elle découvrit une tout autre réalité. Les pages couvertes d'une écriture serrée, très fine, ne contenaient que des chiffres.

Elle détenait la preuve que Norman Luth avait un lien avec *Deux*.

Encore une fois, ce frisson à la base du cou... Cette découverte lui avait rappelé la position des chiffres sur le clavier de l'ordinateur du père Roy.

Berish avait dévalé l'escalier de l'appartement au-dessus du garage, et maintenant il courait vers le presbytère, espérant arriver à temps.

— Tu m'entends, Mila ? Ce type n'est pas le père Roy ! hurlait-il dans la radio, sans obtenir de réponse. Le curé est mort, tu dois sortir de là immédiatement !

Mais il n'entendit que sa respiration, qui se confondait avec le vent. Puis une explosion ouatée. Sans s'en apercevoir, il ralentit le pas. Il pouvait l'avoir imaginé, mais son instinct lui disait que c'était un coup de feu.

Je n'ai pas rêvé. Ça venait de la maison.

Quand il entra dans le presbytère, arme au poing, il chercha Mila.

Tout était trop silencieux. Puis il entendit une toux et suivit le bruit dans les méandres de l'habitation.

C'était le faux père Roy. Il était allongé par terre dans le couloir. Mila, à côté de lui, tentait de tamponner une blessure sur son abdomen.

— Où est ma fille ? demandait-elle à voix basse. Dis-moi où elle est, je t'en supplie.

L'homme toussa encore et un flot de sang jaillit de sa bouche, salissant les poils blancs de son menton. Puis il sourit.

Berish comprit ce qui s'était passé parce que Mila avait posé par terre l'arme avec laquelle elle avait tiré pour se défendre et, à côté, le couteau qui avait vraisemblablement servi à l'attaquer.

Elle aperçut son ami et se tourna vers lui, le regard suppliant.

— Appelle une ambulance.

Mais Simon était trop expert en blessures et projectiles pour ne pas voir que l'homme était condamné. En effet, quelques secondes plus tard, son regard s'éteignit.

— Il faut y aller, dit-il en la prenant par le bras pour l'aider à se relever.

— Le clavier de l'ordinateur, répondit Mila, bouleversée.

Berish ne comprit pas.

— C'est un clavier pour gaucher, lui il fumait de la droite.

Au moment où elle avait ouvert les journaux intimes, elle avait repensé à ce qu'elle avait vu dans le bureau du curé – frisson à la base du cou. Qui que soit ce salaud, il était envoyé par Enigma.

Ils entendirent des pas à l'étage du dessus. Berish bondit, prêt à ouvrir le feu. Par les fenêtres du rez-de-chaussée, ils aperçurent deux silhouettes descendre l'escalier anti-incendie : elles coururent vers une voiture garée non loin et disparurent.

Mila ne s'était pas trompée : il y avait quelqu'un d'autre dans la maison.

— Merde, commenta Simon.

Il ramassa les journaux intimes à la porte du cagibi et les mit entre les mains souillées de sang de Mila. Puis il lui donna des instructions :

— Prends la voiture et va chez moi.

— Mon pistolet ?

— Laisse-le ici, je m'en occupe. Et aussi du reste, ajouta-t-il en regardant le cadavre.

Elle s'était lavé les mains à l'aide de lingettes trouvées dans la boîte à gants de la voiture. Mais elle se sentait encore sale du sang de l'homme sur qui elle avait tiré. Une fois à l'appartement de Berish, elle se glissa sous la douche. Elle y resta longtemps, espérant que le jet bouillant lui fasse du bien.

Mila Vasquez essayait toujours de guérir la douleur par la douleur.

Ensuite, vêtue du peignoir de Simon, elle remplit la gamelle de Hitch. Puis elle chercha quelque chose pour elle – elle était affamée. Elle trouva du pain de mie et des pickles de légumes, qu'elle emporta sur le canapé.

Dehors, il pleuvait.

Les jambes croisées, Mila feuilleta les journaux intimes de Norman Luth, espérant que ces chiffres lui révèlent quelque chose. C'était comme résoudre un problème mathématique complexe, un de ces énoncés impossibles qui torturaient les chercheurs toute leur vie.

Non, se dit-elle. C'est le fruit malade d'un esprit assassin. Il n'y a pas de logique dans ces chiffres, juste le chaos et la mort. Parce que ceci est le seul credo du chuchoteur.

Mila ne comprenait plus rien. Peut-être la réponse se cachait-elle dans les autres éléments qu'elle avait collectés lors de son deuxième voyage dans l'Ailleurs ? *Les vieux meubles et la rose noire.* Mais elle n'était plus sûre de rien.

Quand Berish rentra, il était presque midi. Il jeta son manteau trempé par la pluie sur une chaise et se servit à boire.

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle, hésitante.

Le flic avala une gorgée avant de répondre :

— Oui, tout va bien.

Hitch s'approcha de son maître parce qu'il avait senti une étrange odeur sur ses vêtements. Berish le repoussa par le museau.

Mila ne lui demanda pas comment il avait effacé les traces de leur visite du matin au presbytère, ni comment il s'était débarrassé des cadavres du prêtre émasculé et de l'inconnu qui s'était fait passer pour lui. Elle savait que les flics de longue date élaborent une connaissance du monde criminel qui peut s'avérer utile. Mais son ami était bouleversé, et cela la troubla.

— As-tu trouvé des choses dans les journaux de Luth ? lui demanda-t-il pour changer de sujet.

Mila en prit un et fit défiler rapidement les pages devant lui.

— Ça n'a servi à rien, constata Berish en secouant la tête.

— Si on avait trouvé la solution du mystère, on aurait trouvé les nouvelles coordonnées pour accéder à *Deux*.

— Donc on doit tout recommencer...

— Pourquoi ?

Mila n'était pas d'accord.

— Parce qu'on est obligés de remettre en cause tout ce que nous a dit le faux curé : a-t-il menti pour nous mettre sur une fausse piste ou a-t-il raconté la vérité que le vrai père Roy ne pouvait plus révéler parce qu'il était mort depuis longtemps ?

— Il faut repartir des faits... Et les faits nous disent que Norman Luth a avoué ses crimes avec force détails parce qu'il *savait*.

— Mais son alibi est valable, objecta Simon.

— Pourtant, après son suicide, il n'y a pas eu d'autres meurtres d'étudiantes.

Simon vida son verre.

— Il y a forcément une explication.

— Les chiffres dans le journal intime ne sont compréhensibles que par l'esprit malade d'un fou, mais ils ne sont certes pas une coïncidence, affirma Mila. Ils sont la preuve que Norman fréquentait *Deux* et connaissait Enigma.

— Ils ne constituent pas encore une preuve, répondit Simon, bien que cela lui coûtât de la contredire. Nous devons les faire *devenir* une preuve...

— Et comment ?

— En enquêtant, répondit l'homme rageusement. En allant chercher là où on ne l'a pas fait, en mettant le nez là où on ne l'a pas mis, en remuant la merde qu'on n'a pas encore remuée.

Mila ne l'avait jamais vu aussi véhément.

— Par convention, on affirme qu'on se trouve face à un tueur en série quand l'assassin a tué au moins trois fois selon les mêmes modalités. Mais pourquoi ce serait toujours comme ça ? On l'a décidé uniquement parce qu'on s'aperçoit toujours trop tard de son existence, quand il a déjà frappé. C'est une excuse pour justifier qu'on ne l'a pas arrêté avant !

Mila ne comprenait pas où il voulait en venir.

— Et quand on découvre un nouveau tueur en série, qu'est-ce qu'on fait ? On attend qu'il tue à nouveau, en espérant que cette fois il commette une erreur...

La *malchance*, avec les tueurs en série, était qu'ils ne savaient pas s'arrêter. La *chance*, avec les tueurs en série, était qu'ils ne savaient pas s'arrêter.

— Eh bien, nous, aujourd'hui, on a fait la même chose, conclut Berish qui n'arrivait pas à se le pardonner. On est allés interroger un curé alors que la vraie question, c'est à nous-mêmes qu'on aurait dû la poser... Comment un tueur en série apprend-il à tuer ?

Mila comprit enfin.

— C'est sa première victime qui le lui enseigne.

Sur la base de quelles caractéristiques les tueurs en série sélectionnent-ils leurs victimes ? Une question cruciale, pour les criminologues.

Souvent, l'homicide n'est fondé sur aucun choix. Il suffit que la victime soit une femme et qu'elle se trouve au bon endroit. Au bon endroit pour l'assassin, naturellement.

D'autres fois, les victimes sont désignées par hasard. Mila se souvenait d'un tueur en série qui violait et découpait en morceaux uniquement des serveuses de bars. À son arrestation, il admit qu'il n'y avait aucune raison précise à ses choix : par hasard la première femme qu'il avait tuée était serveuse et il s'en était tiré, donc il avait décidé

de poursuivre ainsi. Une sorte de superstition.

Pourtant, il existait une raison plus profonde : pour un tueur en série, la répétition du *modus operandi* est une source de satisfaction au moins aussi grande que le crime en lui-même. Cela veut dire qu'il fait bien son travail. L'idée d'avoir mis au point une méthode pour tuer sans être capturé valorise son ego.

« Quand on réussit un gâteau, pourquoi changer la recette ? répétait l'homme qui avait appris tout ceci à Mila. On peut la perfectionner en apprenant de l'expérience. De temps en temps, on peut même se permettre de substituer un ingrédient. Mais on ne change pas tout, au risque de le rater. »

Lea Mulach, étudiante blonde à lunettes, avait constitué le prototype du monstre d'Unic. Celui qui avait modélisé les autres.

Parce que chaque assassin a son idéal de victime, se rappela Mila.

La mère de la jeune fille habitait une belle demeure sur la baie. Elle avait divorcé après la mort de sa fille et elle était remariée depuis un an avec un avocat.

Mila et Berish frappèrent à sa porte, espérant la trouver chez elle en ce dimanche pluvieux.

Une domestique les invita à s'installer dans le grand salon qui donnait sur la mer. Sept années avaient passé depuis la période où Barbara Mulach téléphonait aux Limbes presque chaque jour pour avoir des nouvelles de l'enquête sur la disparition de sa fille. Au bout de quelques mois, ses appels s'étaient espacés. Et quand la police avait décidé d'inclure Lea dans les victimes du monstre d'Unic, la mère avait cessé tout contact.

Quand Barbara Mulach entra dans la pièce, Mila comprit que la femme l'avait reconnue. *Ceci est l'expression que j'arborerai si je ne retrouve pas Alice*, se dit-elle.

Impuissance et effroi.

Elle portait un survêtement gris en côte de velours. Ses cheveux teints en blond étaient relevés en queue-de-cheval et elle ressemblait incroyablement à sa fille.

Elle fondit en larmes.

— Vous l'avez retrouvée ? demanda Barbara d'un filet de voix.

— Malheureusement non, répondit Mila en allant la soutenir.

— Alors pourquoi êtes-vous ici ?

— Parce que je m'occupe à nouveau de l'affaire, mentit partiellement l'ex-policieère.

Le but de son enquête non autorisée n'était pas de retrouver le corps de Lea, mais Alice.

— Voici l'agent Simon Berish, le nouveau responsable du Bureau des personnes disparues.

Après les présentations, ils s'installèrent sur les canapés en cuir clair placés devant la terrasse. Dehors, la mer agitée par la tempête offrait un spectacle muet, le bruit des vagues ne franchissant pas l'écran de la baie vitrée.

— Elle serait devenue une femme extraordinaire, déclara Barbara Mulach en indiquant du regard les photos qui trônaient sur une table basse, dans des cadres argentés.

On y voyait sa fille à différents moments de sa courte vie. À sa naissance, soufflant les bougies de ses premiers anniversaires, sur une piste de ski, à cheval, vêtue en majorette et enfin souriante, un diplôme dans les mains.

— Elle était première en tout, elle n'acceptait pas d'arriver deuxième.

Dans la mort aussi, pensa Mila. La première d'une série.

— Je sais que quand on parle des morts, surtout quand ils ont perdu la vie trop tôt, il est facile de vanter leurs mérites, affirma la femme. En un sens, c'est pathétique. Mais Lea n'a pas eu le temps de faire des erreurs. Quand elle m'a annoncé qu'elle voulait étudier les langues orientales, je l'ai encouragée. Son père aurait préféré qu'elle choisisse l'économie, mais Lea avait envie de voyager, et moi aussi c'était mon rêve de jeune fille.

À cause de son manque d'empathie, Mila ne ressentait pas de compassion pour cette femme, mais elle savait bien de quoi était fait le sentiment de culpabilité.

Nous appelons « si » les obstacles sur la route du destin.

Si elle n'avait pas contraint Alice à vivre dans une maison isolée sur le lac, si elle n'avait pas accepté la proposition de Joanna Shutton, si elle n'avait pas rencontré Enigma, peut-être que maintenant les choses seraient différentes.

— Madame Mulach, intervint Berish, comme vous le savez, le nom de Lea a été inclus dans la série de victimes du tueur d'Unic... Toutefois, il y a de nombreuses différences avec les deux autres jeunes filles assassinées : notamment, le corps de votre fille n'a jamais été retrouvé et rien ne prouve qu'elle ait été repérée sur le réseau social par le mystérieux Larry. Ça ne veut pas forcément dire grand-chose : l'assassin aurait pu utiliser un autre profil... Aussi, je vous demande : Lea était-elle du genre à accepter les avances d'un garçon sur Internet ? Elle était très belle et j'ai cru comprendre que les prétendants étaient nombreux.

— Vous avez raison, agent Berish, mais ce salaud a fait son apparition dans sa vie au pire moment. Lea sortait d'une longue relation avec un garçon de son lycée. Vous savez comment ça se passe, quand on commence l'université : on s'éloigne, on change d'habitudes et de fréquentations... Je crois que ma fille se sentait seule, mais qu'elle n'avait pas le courage de commencer une nouvelle histoire.

Le réseau social universitaire avait donc joué un rôle thérapeutique, pensa Mila. Une façon d'avoir à nouveau quelqu'un, mais sans s'engager.

— Elle est allée au cinéma avec ce lâche parce que cela lui semblait innocent... Après sa disparition, dans son armoire il manquait un jean, un blouson et un tee-shirt : si Lea s'était rendue à un rendez-vous galant, elle ne se serait pas habillée comme ça.

— Comme vous le savez, il y a des années, un certain Norman Luth s'est accusé des homicides, y compris celui de Lea, lui rappela Simon.

— Ah oui, le mythomane psychotique, lança la femme. Vous voulez mon avis ? La police a bien fait de ne pas le croire : ce fils de pute mentait, il n'aurait jamais réussi à tromper ma Lea. Un type qui fait des allers-retours à l'asile n'est pas capable d'embobiner une jeune fille belle et brillante.

Mila pensa que Barbara Mulach n'avait pas tort sur ce point. Pourtant, la vérité était différente et la plupart des pervers qui partaient à la chasse sur les réseaux sociaux n'étaient ni malins ni fascinants. Il leur suffisait de se présenter sous un jour flatteur, même factice, pour attirer leurs proies dans le piège. Le reste du travail, c'était les victimes qui le faisaient, en croyant à leurs mensonges. Elle repensa aussi aux paroles de son mystérieux ami au passe-montagne rouge.

L'esprit voit ce que l'esprit veut voir.

— Nous ne sommes pas ici pour vous donner de faux espoirs, madame Mulach, affirma Mila. Nous essayons d'assembler les pièces du puzzle et nous avons eu l'idée de commencer par Lea, parce que c'est ainsi qu'a fait le tueur.

— Le fait que le corps de Lea n'ait pas été retrouvé pourrait révéler quelque chose de la personnalité de l'assassin... Après l'avoir tuée, il ne l'a pas abandonnée sur le bord de la route, comme les autres.

Simon essayait de lui faire comprendre que le tueur en série avait peut-être fait disparaître le cadavre parce qu'il avait encore honte de ses actes. Avec le temps, il avait perdu cette sensibilité, mais là il avait voulu prendre soin de la dépouille de Lea. Toutefois, on ne pouvait pas convaincre une mère qu'il peut y avoir du remords ou de l'attention dans l'horreur.

— Qu'y a-t-il de révélateur dans la méchanceté de ne pas permettre à deux parents de pleurer sur la tombe de leur fille ? répondit en effet la femme, blessée.

— L'agent Berish essayait juste de vous dire qu'il y a peut-être une raison pour laquelle l'assassin a choisi Lea, intervint Mila. Si nous découvrons laquelle, nous avons un espoir de remonter jusqu'à lui.

Barbara Mulach les dévisagea. La perspective de les aider à capturer le monstre qui avait fait exploser sa vie avait réveillé en elle une colère positive.

— Que puis-je faire pour vous aider ?

— Avez-vous encore l'ordinateur de Lea ? demanda Berish. Nous voudrions y jeter un coup d'œil.

— Oui, je l'ai. J'ai réagi, j'ai recommencé à vivre. Mon ex-mari, lui, ne trouve pas la paix. Imaginez, quand on s'est séparés, il est venu me rapporter les affaires de notre fille, parce qu'il ne supportait pas de les avoir chez lui. Il l'a regretté par la suite, mais en tout cas elles sont toujours ici.

Elle se leva et quitta le salon, les laissant seuls.

— Qu'en penses-tu ? demanda Berish à voix basse.

— Je ne sais pas, répondit Mila en secouant la tête. J'espère seulement que tu as raison...

Barbara Mulach revint quelques minutes plus tard avec un ordinateur portable à la coque rouge couverte de petits dragons dorés.

— Personne n'y a touché depuis qu'on l'a récupéré après la disparition de Lea.

Mila le reconnut : quand l'affaire avait relevé de sa compétence, avant d'être transférée à l'UCV, elle l'avait analysé à la recherche d'indices utiles.

— Vous croyez vraiment qu'on peut encore trouver l'assassin ? Vos collègues de la police disent que trop de temps a passé, et qu'après ces deux pauvres jeunes filles le monstre s'est volatilisé...

Il arrive souvent que les parents des victimes de crimes violents adoptent le monstre à la place de l'enfant perdu. Dans leur cœur, la haine remplace l'amour. Mila ne voulait pas qu'elle se fasse d'illusions.

— C'est juste une piste, prit-elle le soin de clarifier. Cela peut mener à quelque chose, ou à rien... Quoi qu'il en soit, Lea ne sera pas oubliée. Moi je ne l'ai pas oubliée.

C'était vrai.

— Nous sommes tellement désespérés qu'il y a trois ans nous avons fait mettre une pierre tombale au cimetière... Nous sommes conscients qu'il n'y a rien dessous, mais les gens passeront devant sa tombe et liront son nom. Ainsi, ils sauront qu'un jour une belle jeune fille prénommée Lea a existé et ils se souviendront d'elle quand nous mourrons, tous les deux...

Le véritable drame de cette mère n'était pas que sa fille soit morte mais que, vu son jeune âge, elle ait vécu en vain.

— Je ne sais pas si c'est une blague ou un geste de sincère charité... Je l'ai dit à la police, mais ils n'ont pas su l'expliquer... Ce n'est peut-être pas important...

Mila ne comprenait pas à quoi la femme faisait allusion. Elle échangea un regard avec Berish, qui semblait confus, lui aussi.

— Qu'est-ce qui n'est pas important ? l'encouragea-t-elle alors.

La mère de Lea Mulach se tourna pour la regarder dans les yeux.

— Depuis qu'on a mis la pierre tombale, chaque année, le jour de l'anniversaire de sa disparition, quelqu'un dépose une rose noire.

Le *modus operandi* d'un tueur en série est comme la recette d'un gâteau.

Mila se répéta ce parallèle efficace. Si quelque chose réussit avec un processus défini, pourquoi faire autrement ?

Pourtant, bien que conservant des éléments de continuité, le *modus operandi* d'un tueur en série peut varier d'un crime à un autre : le meurtrier, comme le pâtissier, se perfectionne avec l'expérience.

Pour cette raison, de nombreux criminologues le considèrent comme un critère dépassé pour l'attribution des crimes à un même tueur en série : en effet, il est très probable qu'entre le premier et le dernier homicide de la série, il y ait tellement de différences qu'ils semblent être l'œuvre de mains différentes. Ce qui représente un risque, surtout pendant le procès, où un avocat rusé peut utiliser les écarts de processus pour faire tomber les accusations contre son client.

Voilà pourquoi les *profilers* se fondent de plus en plus sur l'autre aspect du comportement du tueur en série, celui qui ne change jamais.

La signature.

— Le tueur en série utilise le crime pour satisfaire un besoin, expliqua Mila à Berish qui conduisait sous la pluie. Pour être pleinement satisfait du meurtre, il y a quelque chose qu'il *doit* nécessairement faire. Par exemple, si son besoin est d'infliger de la douleur ou de dominer la victime, il ne pourra pas s'abstenir d'actes sadiques ou humiliants, qui constitueront sa signature.

Le dénominateur commun des crimes.

— Mais la distinction entre *modus operandi* et signature est parfois très subtile, poursuivit-elle.

Mila se rappelait le cas d'un braqueur de banques qui photographiait ses otages après les avoir contraints à se déshabiller. Un tel comportement n'était ni utile ni nécessaire à la réussite du

braquage, au contraire cela en augmentait les risques, parce qu'il passait plus de temps dans la banque.

Ceci était sa signature, le symptôme d'un besoin irréfrenable.

Un autre braqueur, en revanche, bien que faisant se déshabiller ses otages, ne les photographiait pas. Son but était autre : une fois nus, ils évitaient de le regarder parce qu'ils étaient gênés, ce qui diminuait les possibilités qu'ils fournissent des indications sur son aspect à la police.

Mais Berish ne comprenait toujours pas.

— Quel rapport entre ces histoires de signature du tueur en série et la rose noire que la mère de Lea Mulach trouve chaque année sur la tombe vide de sa fille ?

— Allons aux Limbes et je t'expliquerai : j'ai l'impression qu'on a commis une erreur, dit simplement Mila.

Malgré le mauvais temps, on circulait aisément. La température avait baissé de plusieurs degrés et les prévisions n'annonçaient pas d'amélioration à court terme.

Mila et Berish arrivèrent au département vers 16 heures.

Il y avait peu de mouvement dans le bâtiment le dimanche après-midi, mais ils prièrent pour ne croiser personne susceptible de les reconnaître et de rapporter à Joanna Shutton les avoir vus ensemble.

Dans la salle des pas perdus, Mila posa le portable de Lea Mulach sur le bureau et le mit en charge. Il n'avait pas été allumé depuis longtemps.

— Nous nous occuperons plus tard de l'ordinateur de la fille.

Elle s'assit devant le vieux terminal pour chercher la confirmation qu'elle espérait.

Dans la base de données des homicides, une section était consacrée aux « victimes de seconde zone ». Il n'était pas politiquement correct de parler d'individus morts à cause de leur style de vie, mais c'était exactement de cela qu'il s'agissait. Les dealers, les prostituées ou les membres de gangs avaient une plus forte probabilité que les autres d'être tués. On évoquait parfois les « risques du métier ».

C'étaient les prostituées qui intéressaient Mila et, après avoir affiné sa recherche en insérant comme paramètres « cheveux blonds »,

« lunettes » et « étouffement », elle obtint une liste de six meurtres depuis 2013.

— Voilà la signature, annonça-t-elle, triomphante. Le tueur en série n'a pas arrêté de tuer : il est juste devenu plus malin.

Pour agir impunément, il avait changé un ingrédient de la recette. Il ne choisissait plus des étudiantes mais des prostituées. Une étudiante étranglée constitue une exception, tandis qu'une prostituée est considérée comme une victime prédestinée.

— Je ne comprends pas, dit Berish. Alors soit Norman Luth est innocent, soit il y a deux tueurs depuis le début ?

Mila indiqua la chaise à côté d'elle.

— J'ai une théorie, voyons si elle te convainc..., dit-elle, excitée de sa découverte et impatiente de la partager. Norman Luth allait dans *Deux*, comme le confirment ses journaux intimes pleins de chiffres. Dans le monde virtuel, il assiste à la mise en scène du fantasme d'un autre joueur : un type qui aime étrangler des étudiantes blondes à lunettes.

Mila avait eu un aperçu de ce que signifiait entrer dans le fantasme malade de quelqu'un : elle n'oublierait pas de sitôt ce qu'elle avait ressenti dans la peau de Karl Anderson qui massacrait sa femme et ses filles avec un couteau.

— Luth est mentalement instable et, quand les crimes se répètent avec les mêmes modalités dans le monde réel, il se convainc qu'il est lui-même le meurtrier : il se rend à la police et leur fait des aveux détaillés... Mais comme au moment des crimes il était à la clinique psychiatrique, on en déduit que ça ne peut pas être lui et il est innocenté.

— Mais l'affaire de Luth, qui culmine avec son suicide, alerte le véritable tueur en série, intervint Berish qui commençait enfin à comprendre son raisonnement. S'il ne veut pas être capturé, il doit changer son *modus operandi*, juste assez pour faire croire que la série s'est interrompue... C'est pour cela qu'il remplace les étudiantes par des prostituées.

— Sa signature est l'aspect de la victime. Pour satisfaire pleinement son besoin, il doit garder deux constantes : les cheveux blonds et les lunettes.

— Et la rose noire ? réfléchit Berish. Quelle est sa signification ?

— Il n'est pas dit que ce soit un geste de compassion ou de

repentance, affirme Mila. Cela peut être une façon de se prouver à lui-même qu'il n'a pas oublié sa première victime.

Tous les tueurs en série sont reconnaissants envers leur première victime, se rappela l'ex-policieère. Comme un premier amour, on ne peut pas l'oublier.

— Si Norman Luth était en contact avec le véritable criminel à travers *Deux*, alors il suffit de regarder dans son ordinateur, affirma Berish, sûr de lui. Mais dans l'appartement au-dessus du garage il n'y en avait pas.

Simon se sentait frustré : ils se trouvaient dans une impasse. Mais Mila eut une intuition.

— Le faux père Roy m'a raconté que Norman avait hérité de la maison de ses parents. Pourtant, à cause des mauvais souvenirs, il avait refusé d'y vivre et avait loué l'appartement. Il est probable que l'ordinateur de Luth se trouve là où il a grandi.

— Le faux curé pourrait avoir menti, la mit en garde Simon. Il se peut que quelqu'un d'autre vive dans cette maison.

— Rien ne nous empêche d'aller voir... Ensuite on se consacrera au portable de Lea, affirma Mila en le débranchant, prête à sortir.

La pluie diluvienne de la journée leur accordait une trêve, mais un amas de nuages noirs flottait toujours au-dessus de leurs têtes.

Le crépuscule approchant, la luminosité diminuait rapidement. Bientôt une autre longue nuit allait commencer pour Alice et cette idée plongeait Mila dans le désespoir. C'était comme devoir vivre avec une douleur sourde au milieu de la poitrine, un poing qui se glissait lentement entre ses côtes, se frayant un chemin avec ténacité.

Les parents de Norman Luth lui avaient laissé une belle villa sur les collines, entourée d'un parc clos par des grilles. Berish avait raison : la maison était habitée. Les rideaux des fenêtres étaient tirés mais on apercevait des lumières à l'intérieur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Mila, convaincue qu'il était inutile d'aller frapper chez les nouveaux résidents.

— Je ne sais pas, répondit Simon.

Leur opération tombait à l'eau. Mais Mila s'aperçut que derrière la villa, à moitié cachée par les branches noueuses d'un pin, était garée une Lancia Beta bleu cobalt.

Enigma et Pascal conduisaient eux aussi des voitures qui remontaient au siècle dernier. L'homme au passe-montagne rouge lui en avait expliqué la raison : ces véhicules n'étaient pas dotés de systèmes électroniques de localisation.

— Je ne sais pas si c'est un hasard, expliqua-t-elle à Berish, mais je pense que de nombreux joueurs de *Deux* prennent la même précaution.

Le policier réfléchit.

— Qu'est-ce que tu en dis, on sonne à la porte et on demande s'ils ont encore le portable de Luth ?

— Je ne crois pas, non, répondit Mila.

— Je m'en doutais.

Berish sortit deux pistolets de la poche de son manteau. Il lui en tendit un, pour remplacer celui qu'il avait fait disparaître après l'homicide du faux père Roy.

— C'est une arme clean, la prévint-il, ce qui signifiait que si elle l'utilisait, on ne pourrait pas remonter à elle.

Peu après, ils escaladèrent la grille, à l'endroit où l'on ne pouvait les remarquer de l'intérieur. Puis ils se dirigèrent vers la maison en marchant sur la pelouse recouverte de feuilles mouillées qui atténuèrent le bruit de leurs pas.

Des rafales de vent glacial arrivaient sans prévenir de la colline au-dessus, ricochant entre les arbres du parc, agitant les branches avant de disparaître.

Berish indiqua à Mila une entrée à l'arrière qui donnait sur un jardin d'hiver. Par les vitres opaques, on n'apercevait qu'un enchevêtrement de branches, tels des squelettes dans l'obscurité.

Il leur suffit de pousser la porte pour avoir raison de la modeste serrure. Ils entrèrent.

Ils furent accueillis par une agréable tiédeur qui venait de l'intérieur de la maison. Ils écoutèrent, tentant de saisir des traces de la présence des occupants. Mais ils n'entendirent rien.

Berish fit un pas en direction de la villa, mais Mila le retint par la manche. Quand il se retourna, il vit la même chose qu'elle.

Le jardin d'hiver abritait un rosier. Sur le plant le plus développé pointaient des boutons noirs.

Ils avaient la confirmation que cette maison était le bon endroit.

Berish précéda Mila dans l'exploration des lieux. Le vieux parquet grinçait sous leurs pieds, ils dosaient leur poids à chaque pas.

Ils n'étaient pas certains qu'il y ait quelqu'un, toutefois la maison était éclairée. Les lampes étaient couvertes de tissus damassés et des appliques dorées ornaient le papier peint rouge amarante. Leur lumière ambrée semblait indiquer le chemin. Une odeur agréable, ancienne, de cire d'abeille et de bois de qualité, se dégageait des meubles d'époque.

Ils arrivèrent devant un escalier à la rampe marquetée qui menait aux étages supérieurs. Berish fit signe à Mila qu'il montait tandis qu'elle restait en bas, afin d'optimiser leur inspection des lieux.

Mila tenait son arme, les bras tendus en avant : comme elle l'avait appris à l'école de police, le regard et le canon devaient bouger quasi simultanément et couvrir une aire de sécurité de cent quatre-vingts degrés.

Elle passa devant une cuisine à la faïence jaune paille, où des casseroles en cuivre pendaient d'une grille au plafond, au-dessus d'un placard en émail blanc. Juste après, il y avait la pièce des domestiques, puis une bibliothèque avec au centre une radio à transistor en ronce de noyer. Mila pensa que la maison appartenait probablement à la famille Luth depuis des années. Pourtant, Norman avait préféré vivre dans l'appartement au-dessus du garage d'un prêtre dépravé.

En effet, les fantômes de ses parents planaient encore dans le séjour. Mila en franchit le seuil.

Une vieille pendule faisait placidement tic-tac dans un coin. Il y avait un canapé et des fauteuils en velours. Un tapis à dessins géométriques. Un lampadaire surmonté d'un abat-jour bordeaux. Un buffet et des petites tables bistrot où trônaient des statuettes en porcelaine. Aux murs, un papier peint orné de fleurs rouges.

Mila était déjà venue ici, mais dans la version de *l'Ailleurs*.

C'était l'endroit où l'ombre avait essayé de l'étrangler, et où avait eu lieu des années auparavant une scène de violence réelle : le meurtre d'une femme adultère par son mari trahi, sous le regard innocent de leur fils de neuf ans.

Norman a vu le visage de sa mère devenir bleu, ses yeux sortir de leurs orbites tandis qu'une flaque d'urine se répandait autour d'elle, imagina

Mila.

Longtemps après, chaque objet de cette pièce conservait encore un secret de mort. Mais il y avait aussi quelque chose que l'ex-policieère n'avait pas trouvé dans *Deux*.

Un bureau surmonté d'une lampe orientable : le faisceau de lumière éclairait un ordinateur éteint.

Elle s'approcha, nourrissant l'espoir que ce soit celui avec lequel Luth entrait dans le jeu. En tournant autour de la table, elle s'aperçut qu'il y avait en effet une manette et un casque de réalité virtuelle. Mais son regard s'arrêta sur le clavier.

Dessus, un passe-montagne rouge.

Ses poumons étaient des pistons qui emmagasinaient plus d'air que nécessaire. Elle hyperventilait, son cœur battait tellement fort que les palpitations se transformèrent en une sorte d'acouphène.

Pascal m'a bern e. C'est lui, le monstre d'Unic.

Elle pouvait entendre à l'étage le craquement des pas de Berish qui examinait les lieux. *Je dois le prévenir*, se dit-elle.

Elle parcourut le chemin en sens inverse pour se retrouver à nouveau en bas du grand escalier à la rampe marquet e. En prêtant attention au moindre bruit ou changement autour d'elle, elle monta lentement, arme au poing.

Arrivée au premier palier, elle essaya d'apercevoir Simon. Collant le dos aux boiseries, elle remarqua une porte secrète cachée dans la paroi.

 trange qu'il ne l'ait pas vue.

Elle poussa la plinthe avec son pied et se retrouva dans un cagibi qui contenait un aspirateur et des produits d'entretien. Elle allait refermer la porte, quand elle entendit un bruit.

C'était comme une plainte.

Elle  couta. Elle compta les secondes dans sa tête, jusqu'à arriver à une minute. Il ne se passa rien, mais elle ne voulait pas renoncer : elle était certaine d'avoir entendu quelque chose.

La plainte se répéta, brève.

Le spectre, se dit-elle en repensant à la voix qu'elle avait entendue dans l'Ailleurs.

Regarde-toi... Sauve-toi...

Mila s'agenouilla, parce qu'elle avait compris d'où provenait le pleur dans le cagibi. Il y avait une prise d'air couverte par une grille.

Ça vient de sous la maison, se dit-elle.

Elle aurait voulu prévenir Simon, mais elle fut saisie d'une angoisse terrible : si quelqu'un avait besoin d'aide, elle se devait d'intervenir. Alors elle redescendit les marches, à la recherche d'un accès au sous-sol. Imaginant qu'il se trouvait à la cuisine, elle revint sur ses pas.

En effet, derrière la table elle découvrit une porte grise avec une poignée en laiton. Elle déplaça le meuble et testa la serrure : elle était ouverte. Devant elle, le gouffre d'un escalier.

Mila hésita. Au cours de sa carrière de chasseuse, elle avait souvent exploré des lieux obscurs et dangereux. Des endroits que les personnes normales ne pouvaient imaginer, où aucun être humain doté d'instinct de survie ne se serait aventuré. Même pas un flic. Mais pour elle, cela n'avait jamais été un problème.

C'est de l'obscurité que je viens. Et c'est à l'obscurité que je dois retourner de temps à autre...

Pourtant, à ce moment-là, elle fut saisie par une pensée différente. C'était cela qui la freinait.

Si je meurs maintenant, c'est terminé pour Alice.

Mais si elle n'allait pas voir ce qu'il y avait là-dessous, elle n'obtiendrait jamais les réponses qu'elle cherchait.

Ce n'est pas ma fille, se dit-elle en repensant aux plaintes qu'elle avait entendues. *Et ça peut être un piège.*

Un air glacial et humide montait du sous-sol. Mila descendit la première marche qui conduisait à une obscurité qui lui était familière.

Elle n'avait pas de lampe torche. À part son pistolet, elle n'avait rien. Et dans ce noir si épaïs, une arme était inutile.

Plus elle descendait, plus elle sentait la porte de la cuisine s'éloigner dans son dos : la lumière et le monde connu étaient confinés là-haut, alors qu'elle plongeait dans une autre dimension, faite d'horreurs

inavouables et de plaintes dans l'obscurité.

Mila compta les marches jusqu'en bas. Vingt-six. Au pied de l'escalier, les ténèbres étaient si intenses qu'elle les sentait sur sa peau, telle une caresse importune.

Elle chassa de son esprit les pensées de mort, parce que seul le vide le plus total lui permettrait d'anticiper les événements. Elle s'aventura, utilisant son instinct comme un radar.

Puis elle entendit une respiration.

Quelque part près d'elle, une créature l'attendait. Tapie dans l'ombre, elle la cherchait. La respiration se transforma à nouveau en gémissement.

— Alice ? demanda-t-elle à l'obscurité.

Aucune réaction.

— Qui est là ? tenta-t-elle.

Cette fois, l'obscurité répondit :

— Cherche par terre...

Une voix masculine, adulte. Mila s'arrêta net. Puis elle fit quelques pas et heurta un objet métallique avec la pointe de ses rangers. Elle se pencha et, sans lâcher son arme, balaya de la main le sol poussiéreux jusqu'à sentir quelque chose. Elle tâta.

Une lampe de camping.

Elle l'alluma et entendit une série de petites décharges, en même temps que le sifflement du gaz. Elle maintint le bouton enfoncé jusqu'à ce que la lanterne éclaire enfin. La lumière opaque lui révéla que le sous-sol avait été creusé dans la roche : autour d'elle se dressaient les piliers des fondations.

Un homme était enchaîné à l'un d'eux.

Mila souleva la lampe et l'approcha de lui. L'inconnu se cacha immédiatement le visage avec ses mains. Mais, à travers ses doigts, elle aperçut ses yeux effrayés.

Il avait à peine plus de vingt ans. Un gros anneau lui enserrait la cheville. Il était pieds nus et vêtu d'une sorte de survêtement.

Rose, comme celui que portait Enigma dans la cellule de la Fosse.

— Qui es-tu ? demanda Mila.

L'autre hésita un moment avant de répondre :

— Je m'appelle Timmy Jackson.

Mais Mila pensa à un autre nom.

Lisca.

— Il faut l'amener à l'hôpital, affirma Berish à voix basse, la prenant à l'écart.

Il l'avait rejointe au sous-sol à la fin de sa perquisition, l'assurant qu'il n'y avait personne dans la maison à part eux.

Mila l'avait arrêté dans l'escalier pour le préparer à ce qu'il allait découvrir. Malgré cela, quand Berish s'était retrouvé devant le prisonnier, il avait blêmi. Et maintenant, lui et sa collègue n'étaient pas d'accord sur quoi faire de Timmy Jackson.

— Il a besoin d'un médecin, répéta le policier.

Le jeune homme était recroquevillé sur le sol, presque en position fœtale, le regard perdu dans le vide, la cheville encore enchaînée.

Berish le fixait toujours, aussi Mila le contraignit à la regarder dans les yeux en se saisissant de son visage.

— Tu ne m'écoutes pas : Timmy Jackson a disparu depuis sept ans, imagine tout ce qu'il peut nous révéler.

Simon, bouleversé, n'était pas d'accord.

Pour cette raison, elle ne lui avait pas encore parlé du PC dans le vieux salon ni du passe-montagne rouge qu'elle avait trouvé sur le clavier.

— Je vais chercher des pinces coupantes et je le libère, dit le policier.

— Pas question, l'arrêta Mila en lui attrapant la main.

Lisca, de son côté, ne s'était pas encore rendu compte qu'il était sauvé. Ce qui se passait après, avec le retour à la normalité et à un monde qui n'obéissait plus aux règles de la violence, était appelé par les psychiatres le « choc du survivant » et constituait un véritable traumatisme. Un bouleversement qui contaminait les souvenirs en

déclenchant un processus de refoulement des faits : c'était la raison principale pour laquelle beaucoup des personnes qui survivaient à ce genre de situations n'étaient plus en mesure d'accuser leur bourreau. Au contraire, elles tendaient à l'excuser, pour ne pas avoir à admettre que les horreurs qu'elles avaient subies étaient réelles.

Mila savait que les minutes qui suivent le moment où un disparu est retrouvé sont les plus importantes pour obtenir des informations utiles.

— Tu dois l'interroger, dit-elle à son ex-collègue. Et tu dois le faire tout de suite.

Mais Berish s'y refusait.

— Si tu ne le fais pas, c'est Alice qui en pâtira.

— Ne dis pas ça ! la menaçait Simon.

Mila ne voulait pas être incorrecte avec son vieil ami, mais elle n'avait pas d'alternative.

— Et puis, ce ne serait pas comme un interrogatoire de police classique, objecta-t-il. Je ne dois faire craquer personne. Je ne suis pas psychologue et il faut des compétences spécifiques pour entrer dans l'esprit d'une victime... Mais pourquoi je te raconte ça ? Tu le sais très bien, conclut-il, grincheux.

La psyché de ceux qui survivent à un enlèvement était un terrain miné. Le danger principal était de déclencher chez la victime un sentiment de honte : nombre d'entre elles se sentaient coupables d'être tombées dans le piège d'un monstre et d'avoir causé la souffrance de leurs proches. Beaucoup, après avoir été sauvés, se suicidaient.

— Parfois il faut faire des choix, déclara Mila, qui n'avait aucune intention de lâcher.

Elle avait l'air cynique. Peut-être l'était-elle, en partie. Mais elle savait que si elle voulait obtenir quelque chose, il lui fallait se montrer pragmatique. Pascal lui avait dit qu'elle devrait découvrir seule quel était « son jeu », mais jusque-là elle avait subi la situation, elle s'était laissé balloter par les événements, sans jamais avoir le contrôle des choses – à aucun moment. Maintenant, elle était fatiguée, elle voulait marquer un point. Changer au moins une des maudites règles du jeu.

— Regarde-le. Il est propre et il a été bien nourri, durant tout ce temps : ça signifie que le geôlier a pris soin de lui, affirma Mila.

— D'accord, mais je t'accorde vingt minutes. Ensuite, on appelle les

secours, lui concéda Berish, qui venait d'avoir une intuition.

Ils s'approchèrent de Lisca.

— Timmy, l'agent Berish voudrait te parler. Tu es d'accord ?

Le jeune homme acquiesça.

Berish s'assit sur le sol poussiéreux, juste en face de lui : se mettre au même niveau que l'interlocuteur visait à lui faire comprendre que l'entretien serait détendu. Quand un policier se mettait debout, c'était pour prendre le dessus sur l'interrogé, qui était généralement assis sur une chaise et menotté.

Simon était allé chercher le portable de Lea Mulach dans la voiture et il le posa devant lui, de façon à ce que l'autre remarque la coque rouge avec les dragons dorés.

— Tu préfères que je t'appelle Timmy ou Lisca ? demanda-t-il pour donner un ton amical à la conversation.

— Je ne sais pas... Comme vous voulez, c'est pareil...

— Avant qu'on commence, as-tu quelque chose à me demander ? Je ne sais pas, une curiosité, un doute...

Lisca réfléchit un moment.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

Au cours de sa carrière de chasseuse de disparus, Mila avait souvent dû répondre à cette question. C'était arrivé quand elle avait sauvé quelqu'un qui avait été arraché à sa vie des années auparavant, mais aussi quelques heures ou jours plus tôt. Le temps se dilatait et même quelques minutes passées en captivité peuvent sembler interminables.

— Sept ans, répondit Berish.

Mila pensa au jeune homme qu'il était avant, un boutonneux passionné de punk rock et de graffitis.

Timmy Jackson réfléchit à ce chiffre, qui ne sembla pas le bouleverser plus que ça. Il devait encore se faire à l'idée qu'entre-temps le monde l'avait oublié.

— Qui t'a amené ici ?

— Il est parti, il ne reviendra pas, dit-il pour les rassurer.

— Comment le sais-tu ?

Pascal attendait qu'on arrive pour prendre la fuite, supposa Mila.

— Je le sais parce que, avant de partir, il m'a donné ça...

Lisca ouvrit la paume de sa main, dévoilant une poignée de pilules bleu ciel. Berish les prit et les passa à Mila. Des Larmes d'ange : la seule liberté que le ravisseur en fuite avait concédée à son prisonnier était la possibilité de se suicider par overdose.

— Tu saurais décrire l'homme qui habitait ici ?

L'autre les regarda, les yeux emplis de peur, puis secoua la tête.

— Il se couvrait toujours le visage.

Mila était déçue : elle ne savait pas qui se cachait sous le passe-montagne. Berish changea de sujet.

— Timmy, tu peux nous raconter ce dont tu te souviens de ta vie avant ici ?

— Je ne sais pas comment je me suis retrouvé dans ce jeu vidéo, admit le jeune homme, hésitant. J'étais vraiment un idiot... J'avais lu des histoires en ligne, mais ça me semblait absurde : ça ressemblait à une de ces légendes qui circulent sur Internet.

Mila en connaissait un certain nombre, de Slender Man au Blue Whale Challenge.

— J'ai téléchargé le jeu et je suis entré dans l'*Ailleurs*. Et quand on entre, on ne peut plus sortir, mais je ne le savais pas... Maman me disait toujours que je passais trop de temps sur ce putain d'ordinateur, on se disputait à cause de ça. Mais je sentais qu'il était en train de m'arriver quelque chose, parce que je n'étais plus moi-même. Je n'arrivais plus à faire la part des choses entre ce qui était vrai et ce qui était dans ma tête. C'était la faute de ces putains de pilules...

Timmy parlait encore comme un adolescent, comme si son développement intellectuel s'était arrêté sept ans plus tôt. Mila se rappela que c'était un des effets de l'emprisonnement.

— Comment as-tu rencontré l'homme qui t'a enlevé ? demanda Berish.

— C'est lui qui m'a trouvé dans le jeu, alors j'ai fugué, parce qu'il disait qu'il allait s'occuper de moi.

— Que faisait cet homme dans le jeu vidéo ?

Lisca se mordit une lèvre avant de répondre.

— Lui, ce qui l’amuse, c’est tuer.

Mila et Berish se contentèrent d’enregistrer l’information, sans réagir.

— Il préfère les blondes, mais elles doivent porter des lunettes, ajouta le prisonnier. Je ne sais pas pourquoi.

Berish se pencha sur lui.

— Timmy, as-tu vu cet homme faire du mal à des filles ?

L’autre se tut.

— Tu peux nous le dire, insista Simon calmement.

Lisca se mit à pleurer.

— Il me forçait à regarder...

Berish le laissa s’épancher un moment avant de reprendre :

— As-tu déjà entendu parler d’un certain Norman Luth ?

— C’était sa maison, avant, c’est ça ?

— Oui, confirma le policier.

— Et le prénom Alice, ça te dit quelque chose ? demanda Mila, peut-être un peu tôt.

Berish la foudroya du regard. Lisca renifla en secouant la tête.

Un instant, l’ex-policieère avait caressé l’idée que le prisonnier puisse la renseigner sur sa fille.

— Timmy, j’ai une question à te poser mais je voudrais une réponse précise, dit Simon. T’es-tu déjà demandé pourquoi tu avais été enlevé ?

Le jeune homme avait l’air perdu.

— Je veux dire : si ton ravisseur aimait tuer les blondes à lunettes, pourquoi s’en prendre à toi et te garder dans ce sous-sol ?

— Je ne sais pas...

Berish n’insista pas, il prit acte et changea de sujet. Mila se demanda ce qu’il avait en tête.

— Comment cet homme s’y prenait-il pour appâter les filles ?

— Il les trouvait sur Internet... Les étudiantes sur un réseau social appelé Unic, les prostituées sur les sites de rencontre.

— Et ensuite, ils venaient ici ?

— Oui, confirma Timmy Jackson.

Le policier se pencha à nouveau vers lui.

— Tu me racontes la vérité, Lisca ? Tu veux dire que ces femmes venaient spontanément dans cette espèce de maison aux esprits ?

Mila s'aperçut que Timmy baissait les yeux.

— Et moi je devrais croire qu'un monstre qui a réussi à bernier la police pendant des années aurait couru le risque de révéler une adresse sur Internet ? insista Berish.

Lisca se remit à sangloter.

— Il leur donnait rendez-vous ailleurs, n'est-ce pas ? Et pour ne pas se montrer, il se servait de toi.

Lisca secouait la tête avec détermination, mais il n'était pas convaincant.

— Tu ne te contentais pas de regarder. Il se servait de toi comme appât.

Mila comprit pourquoi le geôlier avait pris soin de son prisonnier.

— Qu'est-ce que je pouvais faire ? explosa Timmy en larmes. Si je n'avais pas fait ce qu'il me disait, il m'aurait tué.

Ses yeux étaient rouges et un filet de salive coulait de sa bouche, mais Berish n'avait pas le temps de s'apitoyer. Il prit le portable aux dragons dorés, le posa sur ses genoux, l'ouvrit et l'alluma.

— La propriétaire de cet ordinateur s'appelait Lea Mulach, dit-il en attendant que la machine se lance. Comme tu le sais, avant que notre ami se consacre aux prostituées, il avait un faible pour les étudiantes. Lea a été la première victime, mais à la différence des deux suivantes, son corps n'a jamais été retrouvé. En plus, alors que les autres ont été appâtées par un faux profil au nom de Larry, pour Lea on ne sait pas comment il a fait.

Mila repensa à la conversation qu'ils avaient eue avec Barbara Mulach : leur hypothèse était que le tueur en série avait utilisé une autre fausse identité, que les enquêteurs n'avaient jamais découverte. Le fait qu'il en ait changé, se transformant en Larry, révélait peut-être

un point faible précieux dans sa stratégie, quelque chose de défectueux dans le *modus operandi* que le monstre avait ensuite voulu corriger : or cette erreur leur permettrait peut-être de remonter à sa véritable identité.

— Maintenant, tu vas nous montrer comment l'assassin s'y est pris pour la contacter...

— Je ne m'en souviens pas, affirma le jeune homme.

— Si, dit Berish calmement. Tu étais déjà ici.

— Ça fait trop longtemps, essaya de se protéger Lisca.

Mais le policier était déterminé.

— On va aller sur Unic et tu vas me montrer, un point c'est tout.

Berish récupéra dans son manteau une paire de lunettes de lecture. Le fond d'écran du portable était un panorama nocturne de Hongkong. Les icônes des programmes apparurent.

Simon chaussa ses lunettes et ouvrit le navigateur. Il regarda l'historique. À un moment il s'arrêta, comme pétrifié.

Dans la longue liste, à côté de chaque site il y avait le jour et l'heure de la visite. Les dates remontaient à 2011, l'année de la disparition. Mais Unic n'apparaissait jamais.

La seule raison possible était que la jeune fille n'ait jamais été inscrite au réseau social.

Berish et Mila s'interrogèrent du regard. *Alors comment le monstre avait-il appâté Lea Mulach ?*

La réponse leur arriva automatiquement et leur coupa le souffle.

— Merde, laissa échapper Mila. Il la connaissait.

— Comment est-ce possible qu'ils ne s'en soient pas aperçus à l'UCV ? se demandait Mila, agitée.

— C'est Norman Luth qui les a volontairement mis sur une fausse piste avec sa confession, dit Berish. C'est lui qui leur a indiqué Lea, parce qu'il avait assisté à son meurtre dans l'*Ailleurs*.

— Ils avaient besoin d'un nom pour arriver au compte de trois victimes, alors ils ont officiellement ouvert la chasse à un tueur en

série, se souvint Mila.

— Comme le *modus operandi* pour appâter et tuer la deuxième et la troisième était identique, les gars de l'UCV ont tenu pour acquis que cela valait aussi pour la première victime.

— À la seule différence que le corps de Lea Mulach n'a pas été retrouvé, mais ce détail a dû leur sembler insignifiant, affirma l'explicite avec un sarcasme rageur.

Mila était hors d'elle et Berish ne voulait pas qu'elle perde sa concentration.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il, essayant d'être pratique. De toute façon, le garçon n'est pas en mesure de nous fournir une description de son géôlier.

Ils se tenaient dans l'escalier, pour ne pas troubler Lisca avec cette discussion. Mais Timmy, perdu dans son propre enfer, ne prêtait pas attention à eux.

— La rose noire indique qu'il existe un lien particulier entre le monstre et sa première victime, affirma Mila en revenant à leur hypothèse de départ. Il n'a pas choisi Lea Mulach parce qu'elle avait les cheveux blonds et des lunettes, il a choisi les autres parce qu'elles lui ressemblaient.

L'étudiante était ce que les criminologues appelaient la « victime matrice ».

Sa conviction s'était renforcée après avoir vu la plante aux boutons noirs dans le jardin d'hiver de la villa. Le soin accordé à ces fleurs ainsi que le geste de souvenir à chaque anniversaire de la disparition de Lea – une rose sur sa tombe – témoignaient d'une affection malade qui, avec le temps, avait pu se transformer en haine pleine de rancœur.

Berish commençait aussi à trouver l'hypothèse plus que plausible.

— Voilà pourquoi l'assassin ne fait aucune différence entre tuer des étudiantes ou des prostituées : tout ce qui compte, c'est qu'elles ressemblent à Lea.

— On doit découvrir pourquoi c'est important pour lui.

— Je suis d'accord.

— Je crois que le tueur en série est en proie à une obsession dont il n'arrive pas à se libérer.

— Maintenant qu'on sait qu'ils se connaissaient, on devrait peut-être chercher quelqu'un qui était avec elle à l'université, proposa Simon.

— Tu as entendu sa mère, non ? Lea venait de s'inscrire : elle n'avait pas encore eu le temps de devenir l'objet des fantasmes malades de quelqu'un.

Mila savait bien qu'une obsession ne naît pas d'une rencontre occasionnelle, mais qu'elle a besoin d'années pour s'enraciner. Des années de regards volés, de gestes incompris. La victime ignore souvent qu'elle est la destinataire de ces attentions. Et quand l'obsédé trouve enfin le courage de se manifester, elle ne comprend pas ses intentions réelles. Alors chaque réaction, même la plus infime, est interprétée comme un refus. La déception devient insupportable et l'amoureux éconduit transforme la femme idéalisée en ennemi à détruire.

Parce que s'il la détruit, elle n'appartiendra plus à personne, alors elle sera sienne pour toujours.

— Tu penses que Lea, sans le savoir, est peut-être devenue l'obsession d'un proche ? demanda Berish en tentant d'esquisser un profil du tueur en série.

— Je ne sais pas, mais je penche tout de même pour quelqu'un qui la côtoyait quand elle était encore mineure. Quelqu'un qui a trouvé le courage de se déclarer quand elle était à l'université et qui l'a fait pour ne pas la perdre.

Ils ne devaient pas se laisser dérouter par l'aspect de Lea, pensa Mila. C'était un élément fondamental pour choisir les autres victimes, mais ce n'était peut-être pas aussi déterminant pour celui qui était obsédé par elle.

— Souvent, la victime n'est pas idéalisée pour ses caractéristiques physiques, affirma l'ex-policier. Mais seulement parce que, aux yeux du monstre, elle représente quelque chose d'inatteignable... *d'interdit*.

— Ça pourrait être quelqu'un qui, avant que Lea soit majeure, ne pouvait pas s'exposer à cause de son rôle, supposa le policier.

— Un ancien prof du lycée ? proposa Mila. Je me rappelle qu'à l'époque de sa disparition, dans son lycée, des étudiantes s'étaient plaintes d'être suivies par quelqu'un, qui n'a jamais été identifié.

— Pourquoi n'est-ce pas noté dans le dossier des Limbes ? demanda Simon, suspicieux.

— C'était juste une mention, ensuite l'UCV nous a pris le dossier

avant qu'on puisse approfondir.

— Pourtant, l'idée qu'il s'agit d'un adulte me semble valable, se convainquit Berish. Je vais aller faire des recherches sur les professeurs de l'ancien lycée de Lea Mulach, on verra si je trouve quelque chose d'intéressant.

Mila était satisfaite : c'était exactement ce qu'elle voulait.

— Toi, tu appelles quelqu'un pour le garçon, dit Simon en indiquant Timmy Jackson du regard. Ensuite, pars avant l'arrivée des secours : ils ne doivent absolument pas te trouver ici.

— D'accord, l'assura Mila.

Mais elle mentait.

Mila avait inventé l'histoire du harceleur au lycée de Lea pour mettre Berish sur une fausse piste. Rien de tel n'était arrivé. Et elle n'avait pas l'intention d'appeler les secours pour Lisca, du moins pas tout de suite. Elle avait encore quelque chose à faire dans cette maison : explorer le PC près duquel elle avait vu le passe-montagne de Pascal : elle était convaincue que c'était une invitation à allumer la machine.

Son ancien collègue n'était pas d'accord mais Timmy constituait une ressource précieuse et Mila ne pouvait la perdre avant de savoir ce qu'il y avait dans cet ordinateur.

Maintenant qu'elle s'était débarrassée de Simon, elle avait tout son temps.

Elle donna à Lisca un oreiller, une couverture et un seau pour faire ses besoins et elle lui promit de revenir bientôt. Elle aurait dû ressentir de la peine pour ce garçon attaché à sa chaîne tel un animal. Mais, dans ces cas-là, elle était heureuse de son alexithymie qui inhibait ses émotions.

Sa priorité était de sauver sa fille.

Mila retira son pardessus noir et le jeta sur un des fauteuils du salon aux vieux meubles. L'horloge battit onze coups. Après avoir vérifié l'heure, elle s'assit devant le PC et le lança. Elle alluma l'écran, puis attendit que le système se charge. Une seule icône apparut sur le bureau, celle de *Deux*. Elle cliqua. Sur le premier écran, le globe stylisé tournait mais, à la différence des autres fois, des chiffres étaient déjà insérés dans la fenêtre réservée à la latitude et à la longitude.

Je le savais, se dit Mila.

La pièce sentait le passé. Dehors, il s'était remis à pleuvoir et les gouttes tombaient sur les plantes du jardin, produisant une véritable cacophonie. Mila se sentit rassurée par la solitude.

Elle était prête.

Elle posa son pistolet sur la table, frotta ses mains sur son jean pour sécher la sueur, inspira et expira plusieurs fois. Elle sortit de sa poche une des pilules de Larme d'ange que le geôlier avait laissées à Lisca pour qu'il se suicide.

Elle fixa le passe-montagne rouge et en avala une. Puis elle saisit la manette et enfila le casque.

Un kaléidoscope la projeta dans l'autre monde à la vitesse de la lumière. Pendant sa descente dans cet hyperespace, elle sentit son cœur tomber dans son ventre. Tout était si vrai, si réel.

Mais ensuite, tout ralentit.

Un calme agréable l'emplit tandis que les pixels composaient la nouvelle réalité.

Dans le silence de la nuit, elle entendit l'écho d'explosions lointaines.

Des remparts en béton se dressaient sur le port fluvial et des grues métalliques grimpaient vers le ciel d'encre. Dans le grand chantier naval, des épaves de puissants navires au mouillage, couchés sur un flanc ou appuyés les uns sur les autres – le fer grinçait, les faisant ressembler à d'immenses cétacés qui, perdus, étaient allés mourir sur la plage.

Une autre déflagration.

Mila se retourna. Au loin, elle ne vit que des décombres, au-dessus desquelles s'élevait la fumée des hydrocarbures. Elle pouvait en sentir l'odeur âcre, de même qu'elle voyait son souffle se condenser devant sa bouche à cause du froid.

Pour commencer, elle chercha à voir son reflet dans une flaque : son avatar ressemblait à l'ombre noire qui avait essayé de l'étrangler à Chinatown. Le monstre d'Unic.

Nouvelle détonation.

Un nuage de poussière se souleva sur la ville : un des gratte-ciel du centre s'était écroulé. *Que se passe-t-il ?* se demanda-t-elle.

L'univers artificiel se décomposait.

Elle avança sur la route trempée par la pluie. À gauche il y avait le fleuve, une huile dense et sombre qui coulait lentement. À droite, une rangée de magasins abandonnés.

Elle ne savait pas où aller ni quoi chercher, mais ensuite elle entendit du blues. Cette fois encore, Elvis chantait. C'était une version distordue de *That's Alright, Mama*.

On aurait dit qu'un démon l'invitait à une fête.

La signification de la chanson était claire. Mila suivit les notes et se retrouva à la porte d'un bar. Elle était curieuse de savoir quelle ruse du chuchoteur l'y attendait.

Elle poussa la porte.

Une rafale s'insinua à l'intérieur et fit bouger une sonnette éolienne accrochée à une poutre. Une séquence de bruits doux et discordants lui souhaita la bienvenue.

Dans la salle sombre, un long comptoir était surmonté d'un rack à boissons. Dans un coin, un jukebox allumé – c'était de là que provenait la chanson d'Elvis.

Accoudé au bar, un homme, de dos, battait le rythme avec son pied. Il portait une veste en velours et des Clarks déformées, et ses cheveux étaient en désordre. Avant qu'il se retourne, Mila le reconnut à son aspect négligé qui l'avait attirée dix ans auparavant.

Le père de sa fille l'observa avec d'étranges yeux d'oiseau – sombres et inexpressifs.

Tu devrais être dans le coma, salaud. « L'état général du patient est irréversible. » À la place, il taillait un morceau de bois avec un petit couteau.

Non, ce n'est pas du bois, se corrigea Mila. *C'est un os.*

Le criminologue pencha la tête pour lui indiquer la salle d'à côté, où l'on accédait en passant sous un porche, meublée de petites tables et de boxes.

À côté de l'un des espaces séparés, une main squelettique berçait un couffin.

Mila suivit l'indication et poursuivit dans cette direction, mais la terreur la faisait vaciller à chaque pas : parmi les cauchemars qu'Enigma avait créés pour elle, celui-ci était sans aucun doute le pire.

Arrivée près du box, elle découvrit que la main appartenait à une femme voilée de noir. Le drap sombre recouvrait aussi le berceau, empêchant de voir le nouveau-né. On n'apercevait que ses petites jambes qui lançaient des coups de pied dans le vide.

La mère tout en noir disposait des tarots sur la table. La peau de ses bras non couverte par le tissu était pleine de vieilles cicatrices. Des baisers de lame, les appelait Mila quand elle avait commencé à se scarifier, à seize ans. Elle comprit que la mère en noir était elle-même, donc dans le berceau devait se trouver Alice.

La famille au complet, se dit-elle en s'asseyant en face de la femme, attendant qu'elle termine.

— *Suis-le.*

Une fois encore, la voix du spectre passa à côté d'elle, rapide et inattendue, comme un murmure à l'oreille. Mila se tourna dans la direction où elle avait eu l'impression qu'elle partait. Elle vit un rideau en bambou qui bougeait, et derrière elle crut apercevoir un enfant – âgé d'une dizaine d'années, comme Alice. Il portait un tee-shirt rouge.

Suis-le. Qui devait-elle suivre ? Elle ne comprenait pas.

Elles se regardèrent pendant un long moment, puis la mère en noir tapa de sa main osseuse sur la table pour attirer son attention.

Mila sursauta. Quand elle regarda à nouveau le rideau en bambou, le spectre enfant avait disparu.

Après avoir fini d'ordonner les cartes, la femme les découvrit une à une. C'étaient des visages. Femmes, hommes, vieux, jeunes, enfants. Ils souriaient. Il s'agissait de photos de disparus, comme celles accrochées aux murs de la salle des pas perdus des Limbes – la dernière image fixée avant que l'obscurité les engloutisse.

Tandis que Mila se demandait ce que la femme essayait de dévoiler, cette dernière retourna une carte différente des autres : elle ne représentait pas une personne mais un magnifique serpent couleur émeraude.

À ce moment-là, il se produisit quelque chose à quoi elle ne s'attendait pas. La mère en noir se mit à pleurer sous son voile. D'abord doucement, puis de plus en plus fort. Sa plainte devint déchirante, de même que les sanglots qui lui agitaient la poitrine.

En même temps, elle cessa de bercer la nouveau-née. Mila, qui ne comprenait pas ce qui se passait, jeta un coup d'œil dans le berceau.

Alice ne donnait plus de coups de pied, elle était immobile.

Mila prit peur. C'était comme si l'*Ailleurs* lui disait que, pour enfin réussir à pleurer, il fallait qu'elle voie sa fille mourir.

Elle réalisa qu'elle n'arrivait plus à bouger. Elle était paralysée. Elle finit par comprendre pourquoi.

Le serpent émeraude était sorti de la carte des tarots et s'était entortillé autour d'elle.

Ce n'est pas réel, se dit-elle. C'est comme l'autre fois, quand je me sentais étouffée. Je dois juste me convaincre que ce n'est pas vrai.

Le reptile remontait en glissant le long de son corps. Mila tourna la tête vers la baie vitrée de l'établissement.

Elle les vit arriver, seuls ou en groupes. Des ombres, des monstres. Ils s'approchaient à pas lents, comme une procession.

Ils avaient été appelés par les plaintes de la mère en noir. *Ils viennent pour moi*, se dit Mila. Elle aurait voulu s'enfuir, mais le serpent la serrait de plus en plus fort.

L'enfant au tee-shirt rouge avait essayé de la prévenir du danger imminent. À nouveau, elle n'avait pas écouté.

Pourtant, elle ne comptait pas se rendre.

Je peux y arriver, se convainquit-elle. Ce n'est pas difficile, je dois lâcher la manette et retirer le casque de réalité virtuelle. Il me suffit de décoller les doigts du manche et je briserai ce mauvais sort dans mon esprit.

En vérité, elle n'eut besoin d'aucun effort pour lâcher la manette. Elle y parvint facilement. Mais cela ne suffit pas, la créature serrait toujours.

Bientôt les monstres vont arriver, se dit-elle en pensant aux horreurs qu'ils pourraient lui faire.

« L'esprit voit ce que l'esprit veut voir. »

Mila entendit un rire au milieu des pleurs, ce qui empira la situation.

L'horrible reptile était monté jusqu'à sa gorge, elle ne pouvait donc plus bouger que les yeux. Elle ne comprenait pas d'où venait le rire.

Quelle est cette blague ? Qui est en train de rire ?

Mais ensuite, elle entendit aussi une voix masculine dire sur un ton amusé :

— Inutile de me chercher, je ne suis pas dans le jeu.

Mila comprit ce qui se passait. Le rire et la voix ne provenaient pas de l'*Ailleurs* et ne dépendaient pas non plus de la Larme d'ange.

Dans la réalité, le serpent était une corde attachée à la chaise devant l'ordinateur. Il y avait quelqu'un avec elle dans la pièce.

La pluie s'était remise à tomber avec une certaine intensité. Berish roulait sur le périphérique, les doigts crispés sur le volant, les essuie-glaces à la vitesse maximale.

Il pensa à sa propre situation. Il avait prévu de passer un week-end romantique à base de bonne nourriture et de conversations agréables. À la place, il se retrouvait dans une sorte de cauchemar dont il ne voyait pas la sortie.

Je le fais pour Alice, se répéta-t-il. Il était inquiet pour la fillette, mais aussi en colère contre Mila qui s'obstinait à ne pas comprendre que, s'ils échouaient, il leur faudrait composer avec le remords pour le restant de leurs jours.

Il l'appréciait, mais parfois elle était d'une hostilité butée. En plus, elle était attirée par l'obscurité et, même s'il ne l'aurait jamais admis devant elle, cela lui faisait peur.

Berish s'appuyait sur l'idée que sa relation avec Vanessa n'était pas dans une phase assez avancée pour l'impliquer dans cette descente aux enfers. Il n'aurait jamais pu se pardonner que sa nouvelle compagne paie le prix de l'affaire dont il s'occupait. Parce qu'il n'était pas certain d'en sortir vivant.

Leur relation ne durait que depuis quelques semaines, mais Simon avait la sensation d'avoir trouvé une personne adaptée à lui. Avant de la rencontrer, il était presque résigné à passer sa vie seul. Il avait compris qu'il n'avait besoin ni d'une famille ni d'une femme. Il avait son chien, ses livres, sa collection de whiskys, le poker avec ses amis le jeudi soir et toute une série d'habitudes qui faisaient de lui un homme satisfait.

Mais Vanessa, avec sa gentillesse et des attentions qu'il n'avait pas reçues depuis longtemps, avait insinué en lui le doute que tout ceci puisse ne pas suffire.

Il était encore tôt pour envisager de franchir un pas de plus, par exemple vivre ensemble. Hitch n'aurait pas été d'accord, mais uniquement parce qu'il n'aimait pas les changements. Pourtant, Berish devait se rendre à l'évidence : son hovawart vieillissait plus vite que

lui et, tôt ou tard, il le laisserait seul.

Il avait rencontré Vanessa dans un club : elle partageait sa passion pour le jazz. C'était elle qui s'était approchée, un bloody mary à la main, et qui lui avait demandé si elle pouvait s'asseoir à sa table.

La soirée avait été une agréable surprise.

Elle avait plus ou moins le même âge que lui et elle lui avait raconté avoir été mariée, dans le passé. Après s'être assuré qu'elle n'avait pas d'enfants, Simon ne lui avait plus rien demandé sur son ex-époux, sujet qui semblait douloureux pour elle.

Pour le reste, ils s'entendaient à merveille. Ils avaient les mêmes goûts et tout était harmonieux.

La veille, il avait eu une véritable preuve de leur complicité quand Mila s'était présentée chez lui et que Vanessa, comprenant la situation, était partie sans difficulté, sans avoir besoin de lui poser trop de questions.

Berish sentait encore son parfum sur lui – muguet et jasmin.

À cette heure, ils auraient dû être au lit, enlacés, profitant de la pluie et de la douceur secrète d'un dimanche soir maussade. Mais il conduisait vers le passé d'une jeune fille assassinée des années plus tôt, probablement par quelqu'un à qui elle faisait confiance. Ou dont elle ignorait la dangerosité.

On fait entrer quelqu'un dans notre vie et, sans le vouloir, on devient prisonnier de son obsession.

Il prit la sortie qui conduisait à l'ancien quartier de Lea Mulach. Il ralentit et s'arrêta à une station de bus pour vérifier l'adresse sur le plan qu'il avait trouvé dans la boîte à gants. Il s'était promis de ne pas allumer le GPS. Il n'était pas certain que ces précautions soient nécessaires. Elles auraient pu être le fruit de la paranoïa de Mila, ou de ce type nommé Pascal, mais il décida de ne pas prendre de risques.

La vérité était qu'il ne savait pas quelle était sa place, dans le « dessin » du chuchoteur.

Enigma a sans doute prévu que Mila s'adresserait à moi, donc il a dû envisager le rôle que je dois interpréter, se dit-il.

Il réfléchit un moment à cet aspect. La pluie tambourinait sur le toit de la voiture. C'était un bruit agréable. Berish considérait qu'il fallait profiter au mieux de tous les moments de paix, parce qu'on ne savait pas de quoi était fait l'avenir.

Il ne voulait pas l'admettre, mais il craignait que le pire ne soit pas derrière eux. Il ne pouvait le dire à Mila, mais il jugeait peu probable que cette affaire se conclue par la libération d'Alice.

« Personne ne survit à un chuchoteur », avait-elle dit.

Berish chassa ces pensées funestes de son esprit, puis se remit en route vers l'ancien lycée de Lea Mulach.

Le bâtiment avait été construit selon les standards des années quatre-vingt, comme le suggérait l'ajout successif de rampes pour les personnes handicapées et les sorties de secours.

Il était constitué de deux édifices séparés par une cour centrale dominée par une horloge, dont le périmètre était délimité par des lampadaires diffusant une lumière orange.

Berish gara sa berline à une cinquantaine de mètres de l'entrée. Puis il observa.

Il n'y avait pas de gardien, toutefois il ne pouvait exclure que le lycée soit surveillé, pour éviter vols et dégradations. Il descendit de la voiture et se dirigea vers l'aile ouest, parce que juste devant une fenêtre un lampadaire ne fonctionnait pas.

Il essuya la pluie sur la vitre avec sa manche. Puis il se protégea le visage de ses mains et s'appuya contre la fenêtre pour regarder à l'intérieur.

C'était un laboratoire de sciences.

Le policier s'assura qu'il n'y avait personne dans les parages, puis il retira son manteau, le roula autour de son bras et frappa la fenêtre avec son coude jusqu'à ce qu'elle se brise.

Le bruit fut atténué par celui de la pluie. Berish élargit l'ouverture et retira les morceaux les plus pointus. Puis il se hissa sur l'appui et sauta à l'intérieur.

Aucune alarme ne retentit.

Simon alluma sa lampe torche et examina les alentours pour repérer les caméras éventuelles. Il n'en vit pas, mais poursuivit sa recherche dans le couloir. Là non plus, pas trace de systèmes de sécurité.

Il avança en pointant le faisceau de lumière vers le bas pour ne pas être remarqué de l'extérieur. Il se dirigeait vers l'administration, où il supposait que se trouvaient les dossiers du corps enseignant.

Mais, arrivé à la porte de la direction, il repéra un système de

vidéosurveillance.

Il était impossible de franchir cette limite, à moins de neutraliser les yeux électroniques. Il eut une idée.

Il se dirigea vers la bibliothèque.

La grande salle abritait des milliers de volumes. Berish n'avait pas le temps de chercher dans le fichier, donc il passa les rayons en revue avec sa lampe, certain que les annuaires avaient une place à part.

En effet : un rayon entier était dédié aux albums des soixante dernières années. Le policier chercha ceux de la période où Lea Mulach avait fréquenté le lycée.

Il les emporta sur une table de consultation. Il posa la torche à côté de lui pour s'éclairer, chaussa ses lunettes de lecture et entreprit de les feuilleter.

Il la trouva entre les pages d'un volume consacré à la dernière année : sur la photo, Lea avait les cheveux attachés et portait des lunettes à la monture dorée. Elle souriait.

La légende décrivait une élève modèle, capitaine de l'équipe de majorettes et rédactrice pour le journal de l'école. En plus, passionnée par l'Orient, Lea s'était occupée avec succès d'un jumelage avec un lycée de Pékin, qui s'était concrétisé par un échange.

Berish partit à la recherche des fiches des enseignants de la jeune fille, se préparant à dresser une liste. Il cherchait un homme qui, à l'époque de la disparition, n'avait pas plus de trente-cinq ans. En effet, selon la littérature criminologique, les tueurs en série mûrissent dès l'adolescence le besoin de tuer et n'arrivent pas à le contenir au-delà de cet âge.

Le policier nota immédiatement sur la liste un assistant de gymnastique, un professeur d'histoire et un de chimie. Il ajouta le proviseur adjoint, parce qu'il lui semblait juste de n'écarter aucune piste.

Il observa les quatre noms sur sa feuille.

Un jour, l'un de ces hommes avait croisé le chuchoteur sur sa route. Enigma avait reconnu en lui l'aura obscure du mal, il l'avait convaincu d'écouter la voix secrète à l'intérieur de lui qui lui disait depuis toujours que tuer était dans sa nature, et que donc cela ne pouvait pas être une erreur. Il lui avait fourni la motivation pour satisfaire un besoin couvé depuis longtemps en même temps qu'un désir inavouable : posséder la fille aux cheveux blonds et lunettes, cueillir le

fruit défendu de sa jeunesse. Même au prix de l'anéantir.

Le policier frissonna en pensant que derrière les traits normaux de l'un de ces individus se cachait le monstre d'Unic.

Maintenant, Mila et lui allaient frapper aux portes de ces éducateurs intègres, de ses pères de famille insoupçonnables. Ils allaient leur poser des questions difficiles et ambiguës pour scruter leurs réactions, saisir le moindre changement dans leur expression, à la recherche d'une confirmation. Cela ne serait pas simple. Les années passées à jouer double jeu constitueraient sans aucun doute un avantage pour leur adversaire.

Mais chaque masque a sa faille, se dit Berish en feuilletant distraitement les dernières pages de l'annuaire : elles rassemblaient les photos du bal de printemps, durant lequel les futurs bacheliers prenaient congé de leurs professeurs et de leurs camarades des classes inférieures.

Il s'arrêta en reconnaissant Lea Mulach au milieu d'un groupe de filles : elle était radieuse, dans sa robe en soie rouge sur laquelle étaient brodées des libellules et des fleurs de pêcher.

Alors, comptant sur un coup de chance, le policier chercha un adulte parmi les présents autour d'elle, espérant repérer un enseignant qui la regarderait secrètement, lui lançant un coup d'œil infect, de ceux qui dévoilent parfois inconsciemment les réelles intentions des pervers.

Mais il ne remarqua rien.

Il se rendit compte qu'il avait été naïf. *Comment ai-je pu croire que ce serait si simple ?* Il secoua la tête et s'apprêta à refermer l'album, mais s'arrêta. Sa main resta en équilibre, soutenant l'autre moitié du volume : dans la fente entre les pages, juste à la frontière entre l'ombre et la lumière, ses yeux avaient identifié un visage connu.

Berish comprit qu'il avait tout faux depuis le début. Mais la plus grave erreur avait été commise par Mila.

Il pria pour que son amie ait eu le temps d'appeler les secours et qu'elle soit partie, comme elle le lui avait promis. Sinon, elle courait un grave danger.

Sur la photo, à quelques pas de Lea Mulach, un jeune homme boutonnable la fixait, un verre à la main.

Le camarade de classe qui avait développé une obsession pour elle, au point de devenir un tueur en série, était Timmy Jackson, alias

Lisca.

Suis-le.

Qu'avait voulu dire l'enfant au tee-shirt rouge ? Quoi que ce soit, il était trop tard.

Lisca était là avec elle, elle l'entendait bouger dans la pièce. Mais Mila était bloquée dans l'*Ailleurs*.

La mère en noir pleurait toujours. Les petites jambes immobiles de la nouveau-née prenaient une teinte violacée. Elvis avait cessé de chanter. Toutefois, le plus inquiétant, c'étaient les ombres, dehors, qui avançaient vers le bar.

— Tu ne peux pas partir..., lui murmura Timmy Jackson à l'oreille, depuis le monde réel.

Elle aurait voulu le féliciter de sa mise en scène efficace : se prétendre prisonnier du monstre d'Unic, un excellent stratagème pour évacuer les soupçons. Et elle qui se sentait sans pitié de l'avoir laissé enchaîné dans le sous-sol ! En fait, Lisca pouvait se libérer à n'importe quel moment. Mais il avait attendu qu'elle soit connectée à *Deux* pour le faire.

Qu'avait-il en tête ? Elle craignait de connaître la réponse, ayant déjà ressenti ses mains autour de son cou dans l'*Ailleurs*.

Elle avait été imprudente, mais le passe-montagne rouge l'avait trompée. Timmy était-il aussi Pascal ? Impossible : leurs physiques étaient trop différents.

Pourtant, maintenant elle ne cherchait plus à reconstruire la logique des événements. Elle pensait à Berish, qui ne pourrait pas la sauver : à cause de son mensonge, son ami la croyait loin de cette maison : il était certain qu'elle avait appelé les secours pour le pauvre prisonnier.

Mila se sentait toujours en équilibre instable entre deux mondes. En attendant, le père de sa fille cessa de tailler l'os, se dirigea vers la porte du bar et l'ouvrit aux hôtes qui arrivaient, impatients de participer à la fête de famille.

— Timmy, je sais que tu m'entends, dit-elle. Je peux même imaginer à quel point tout ceci t'amuse et j'admets volontiers que tu es très malin... Mais ma fille a besoin de moi... Je n'ai jamais été une bonne mère. Je ne lui ai jamais dit que je l'aimais, parce que ça n'aurait pas

été vrai... Je ne l'ai jamais voulue à l'intérieur de moi, ni dans ma vie. Pourtant, je dois te demander un service...

Elle savait qu'on n'échappe pas à un tueur en série. Mais son but était autre.

— Je sais que je vais mourir et ça me va. Mais toi, peux-tu prendre soin de ma fille ?

Elle se détesta d'avoir prononcé ces mots, mais elle jouait un rôle : pour les types comme Timmy Jackson, il n'y a rien de pire qu'une victime qui accepte son destin et Mila voulait retirer à ce salaud le plaisir d'atteindre l'orgasme en la tuant.

— Tais-toi ! hurla en effet Lisca. Tu dois te taire !

— Alice a besoin de toi, Timmy, insista Mila avec emphase, pour le provoquer. Tu ne peux pas me nier cette faveur.

Pour toute réponse, elle sentit les doigts du tueur se positionner sur sa gorge. C'était exactement cela qu'elle visait. Entre-temps les ombres étaient entrées dans le bar et se disposaient autour d'elle. Elle préférerait mourir en quelques minutes, étouffée par Lisca, plutôt que de vivre une longue agonie dans l'*Ailleurs* à cause des effets hallucinogènes de la Larme d'ange.

Dépêche-toi, fils de pute.

Elle voulait quitter le monde réel le plus vite possible, parce qu'une terreur irrationnelle lui disait que si elle mourait dans *Deux*, elle resterait pour toujours prisonnière du jeu.

Quand le monstre commença à serrer, elle pensa à Alice et à tout ce qu'elle n'avait pas fait pour elle. Mila ne croyait pas à l'au-delà, bien qu'elle soit allée plusieurs fois en enfer.

Avec sa mort, Enigma avait gagné. *Son prix, c'est ma fille. Et c'est ma faute.*

Alors que les ombres autour d'elle tendaient les mains, tels des tentacules, pour la caresser, lui donnant un avant-goût de ce qu'elles allaient lui infliger, Mila expira tout l'air qu'elle avait dans les poumons de façon à faciliter la tâche de Lisca.

Tout se passa très vite. D'abord, elle entendit une explosion et elle crut qu'un autre morceau de l'*Ailleurs* s'était effondré, cette fois tout près d'elle. Puis la prise de Timmy Jackson, inexplicablement, se desserra. Les monstres étaient presque sur elle mais la membrane subtile entre les deux mondes se déchira d'un coup.

Mila se retrouva dans la réalité.

Quelqu'un lui avait retiré son casque, mais elle était encore sous l'effet de la drogue. Sa tête tournait terriblement. La première chose qu'elle distingua fut Lisca allongé par terre : il crachait du sang comme une fontaine absurde, par un trou au milieu de sa gorge.

Alors que le monstre mourait d'hémorragie, les liens qui l'attachaient à la chaise devant le PC furent défaits. Mila chercha son pistolet sur la table, en vain. Et plus non plus de passe-montagne rouge.

Pascal apparut dans son dos : le visage couvert, il avait glissé l'arme à sa ceinture.

— Pas le temps pour les remerciements, anticipa-t-il.

Mila n'avait pas confiance. L'autre s'en aperçut.

— Pourquoi ton passe-montagne était-il ici ? demanda-t-elle en indiquant le clavier.

— Je voulais te faire comprendre que je n'étais pas loin, mais de toute évidence tu n'as pas su interpréter le silence.

— Ce n'est pas vrai, l'accusa-t-elle, prise d'un mal-être soudain. Tu es impliqué... Je ne sais pas comment, mais tu l'es.

— Quand toi et l'autre type êtes entrés dans la villa, je me suis caché dans le parc, se défendit Pascal, agité. On doit faire vite : ils arrivent.

— Qui ? demanda Mila, la voix pâteuse à cause de la nausée.

— Les mêmes que tu as vus là, affirma l'homme en indiquant l'ordinateur. Mais cette fois, ils sont vrais : c'est Enigma qui les envoie.

— Je ne te crois pas, répondit-elle en se levant d'un bond et en s'écroulant à nouveau sur la chaise à cause des vertiges. Et puis, avant de mourir, ce salaud doit me dire où est ma fille.

— Tu ne vois pas qu'il ne peut plus parler ?

Mila ne bougeait pas, alors Pascal retira le pistolet de son pantalon et le lui tendit. Mila hésita, mais elle repensa à ce que lui avait dit le spectre.

Suis-le.

Elle fixa l'homme au passe-montagne de la même couleur que le tee-shirt de l'enfant, réfléchit quelques secondes puis saisit l'arme qu'il lui

tendait de sa main gantée de latex.

Pascal lui posa son pardessus noir sur les épaules, puis lui entourra la taille d'un bras pour l'aider à se lever. Mila n'avait pas assez de force dans les jambes mais fit son possible pour ne pas perdre l'équilibre.

L'homme l'entraîna avec lui. Mila était consciente d'être un poids mort. Ils traversèrent la villa le plus vite possible, vers la sortie. Ils contrôlaient chaque fenêtre avec la crainte de déceler une présence, leur cœur bondissant à chaque instant.

Pour Mila, tout était confus. Elle entendait le souffle court de Pascal qui s'efforçait de la soutenir, elle sentait l'odeur piquante de sa transpiration. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à sa propre mort et aux hommes qui arrivaient.

Ils traversèrent à nouveau le jardin d'hiver et l'air froid du soir fut une gifle salutaire. Avant de s'élancer sous l'orage, Mila se tourna instinctivement vers le plant de roses noires, comme pour lui dire adieu. C'est là qu'elle remarqua quelque chose qui sortait de terre.

Une mèche sale des cheveux blonds de Lea Mulach.

JOSHUA

La voiture, une véritable épave, traversait la ville sous la pluie.

Pascal avait fait s'allonger Mila à l'arrière et n'avait même pas retiré son passe-montagne, confiant dans le fait que le rideau d'eau sur le pare-brise et les vitres empêcherait quiconque de remarquer que le conducteur était encapuchonné.

Dans leur folle fuite des ombres envoyées par Enigma, de temps à autre apparaissait une voiture qui roulait en sens inverse et ils étaient apostrophés par le bruit d'un klaxon.

Mila était encore sous l'effet de la Larme d'ange. Elle essaya de se relever mais c'était comme si elle avait un poids sur la tête. Elle était trempée, elle avait froid et elle se serrait dans son pardessus noir. Elle ne savait pas où ils allaient, dans l'obscurité elle ne distinguait que les phares des voitures.

— Tu dois essayer de rester consciente, lui ordonna le conducteur.

De nombreuses substances toxiques contenues dans les drogues de synthèse attaquent le cerveau, mais Mila n'avait pas besoin que Pascal le lui rappelle.

— Pourquoi tu m'as laissée dans la maison brûlée ?

— Parce que je ne pouvais pas encore te faire confiance.

— Tu avais promis de m'aider à retrouver Alice.

— Tu vois ? Tu n'écoutes pas parce que tu ne penses qu'à toi-même.

Mila tremblait, elle ne pouvait s'empêcher de claquer des dents.

— D'accord : qu'est-ce que tu veux dire ?

La voiture tourna à droite, les pneus glissèrent un instant sur l'asphalte mouillé. Pascal regardait toujours dans le rétroviseur pour voir s'ils étaient suivis.

— La partie que tu es en train de jouer ne concerne pas uniquement toi et ta fille, affirma l'homme. Il y a quelque chose de plus important en jeu.

— C'est-à-dire ?

— Nous avons commencé à surveiller *Deux* il y a des années.

— « Nous » ? De qui parles-tu ? Toi et qui d'autre ?

— Je t'ai déjà expliqué qu'à l'origine l'*Ailleurs* a été conçu comme une grande expérimentation sociale. Après l'abandon des « joueurs vertueux », nous avons pensé que c'était une bonne occasion pour observer les évolutions du comportement humain dans un lieu privé de règles. Nous nous sommes demandé : « Que se passe-t-il quand un individu lambda entre dans une réalité où règne l'anarchie absolue, où l'on peut être n'importe qui et faire n'importe quoi sans en payer le prix ? Ce genre de société virera-t-il vers le bien ou vers le mal ? »

Mila oublia un instant le contenu du discours pour se concentrer sur le fait que ce jargon lui était familier.

— Attends un moment... Tu es criminologue ?

Pascal ne répondit pas. Il tourna brusquement le volant et prit une rue déserte à contresens.

Mila avait supposé qu'il était hacker parce qu'il avait choisi pour pseudonyme un langage de programmation, mais de toute évidence elle se trompait.

— Pour qui travailles-tu ? insista-t-elle.

— Pour personne, répondit l'homme. Quoi qu'il en soit, au départ le but de notre recherche était noble, je te l'assure. Puis tout est devenu hors de contrôle...

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? Que c'est vous qui avez amené ces monstres dans *Deux* ?

— Ce n'était pas des monstres, avant d'entrer dans le jeu, précisa Pascal, apportant en même temps une confirmation. Du moins pas tous... Mais beaucoup d'entre eux étaient borderline : ils portaient en eux les germes de violence et de cruauté nécessaires pour que leur comportement évolue vers le sadisme.

Mila pensa à Lisca et à Karl Anderson, à la façon dont ils s'étaient transformés : un adolescent boutonneux innocent et un père de famille étaient respectivement devenus un tueur en série et l'auteur d'un

massacre.

— *Deux* produit un effet paroxystique sur l'imagination des gens : il la rend réelle, affirma-t-elle.

Nous imaginons tous tuer, mais cela reste généralement dans le secret de notre esprit, contenu par la honte et la peur des conséquences. Mais quand le fantasme est alimenté par l'illusion d'impunité, gratifié par le pouvoir et poussé vers les limites du possible, alors c'est une autre histoire.

Alors cette idée inavouable devient désir, le pire poison de la nature humaine.

— Au début, l'expérimentation était contrôlée, se défendit Pascal.

— Que signifie « contrôlée » ? Comment peut-on avoir la présomption de contrôler le mal ? répondit Mila, furieuse.

— Je sais de quoi je parle, fais-moi confiance : je suis un modérateur.

— Un modérateur ?

— Quand le jeu s'est transformé, nous étions encore nombreux. Notre devoir était de veiller sur les anomalies de l'*Ailleurs* : bien sûr, des débordements avaient également été prévus de ce côté-là... De temps en temps quelqu'un faisait le *saut*, c'était inévitable.

Le saut ? De quoi parlait-il ?

— Un beau jour, un innocent employé de banque entrait dans *Deux* et, dedans, devenait un violeur en série : quand nous nous apercevions qu'il s'apprêtait à faire la même chose dans le monde réel, nous intervenions pour l'en dissuader, ou nous le dénoncions aux autorités.

— Alors pourquoi le système n'a-t-il pas fonctionné ?

— Ils nous ont décimés... Il s'est passé quelque chose et ils ont commencé à nous donner la chasse dans le monde réel, voilà pourquoi j'ai effacé mon identité et que je vis sans laisser de traces.

Mila était certaine que le « quelque chose » dont parlait Pascal – l'élément déclencheur du chaos – était le chuchoteur.

— Je ne sais pas combien de modérateurs sont restés, j'ai perdu contact avec les autres il y a belle lurette, maintenant je suis seul.

Ils s'engagèrent sur un pont métallique qui conduisait hors de la ville. Au contact de l'asphalte suspendu dans le vide, les pneus

produisaient un bruit sourd.

— Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? demanda Mila, désespérée. Pourquoi m'a-t-on attirée dans cette histoire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais si tu veux sauver ta peau il va falloir le découvrir.

Elle voulait seulement sauver Alice.

— Tu t'es déjà demandé pourquoi Enigma a le corps recouvert de chiffres ? reprit Pascal.

— Je pense avoir compris qu'il s'agit d'une sorte de carte de l'*Ailleurs*.

— Exact. Et tu as compris comment fonctionne ton jeu ?

— Dès mon premier voyage dans *Deux*, on m'a montré des scènes de crime... Avec Karl Anderson, on m'a fourni directement la solution du mystère, mais uniquement pour que je comprenne comment cela allait fonctionner. En revanche, après Chinatown, j'ai dû mener une enquête en repartant des éléments que j'avais découverts dans l'*Ailleurs*, c'est ainsi que je suis remontée à la disparition d'une étudiante. La question cachée dans la scène que je vois dans *Deux* est toujours reliée à un crime réel. Chaque fois que je le résous, j'ai le droit de passer à un niveau supérieur du jeu. Mais je ne sais pas combien il en reste.

— L'homme qui était avec toi sait tout ?

— Oui. C'est un ex-collègue.

— Tu sais que tu pourrais l'avoir condamné, n'est-ce pas ?

Elle y avait pensé, mais elle n'avait pas d'alternative. Un an plus tôt, elle avait brusquement coupé les ponts avec Simon Berish, ensuite elle était revenue dans sa vie sans évaluer le danger auquel elle l'exposait.

Tu devrais être avec la femme qui sent le muguet et le jasmin, à la place tu es en train de te demander où je suis et si je vais bien.

— As-tu remarqué des changements lors de ton dernier voyage dans l'*Ailleurs* ? demanda Pascal. Je veux dire, par rapport aux autres fois...

Mila y réfléchit. Elle pensa aux détonations et à la scène du gratte-ciel qui s'écroulait dans le centre.

— Quelqu'un est en train de détruire la ville.

— En effet, confirma l'homme en secouant la tête. Ça ne va pas, ça ne va pas du tout...

— Tu m'expliques ce que ça veut dire ?

— Quand nous serons arrivés. Maintenant, il faut que tu prennes l'antidote du LHFD et que tu te reposes, affirma-t-il en sortant de la zone habitée.

— Où va-t-on ?

— En lieu sûr.

Le refuge était une ruine à l'abandon qui avait dû être une maison de campagne. Pascal aida Mila à descendre de la voiture et elle observa le bâtiment sous la pluie. La moitié de la maison avait brûlé longtemps auparavant.

Une fois encore, son allié avait choisi un lieu qui avait échappé aux flammes.

Pascal la porta à l'intérieur, où il pleuvait à travers le toit partiellement écroulé.

Après avoir traversé deux pièces aux meubles carbonisés et au sol noirci par la suie, ils entrèrent dans une troisième, qui avait été épargnée. Il y avait une armoire, un lit et un fauteuil.

Pascal la fit s'allonger et alla refermer la porte. Puis il prit une bouteille d'eau sur une étagère et la lui passa, en même temps qu'une pilule de quatre milligrammes de niacine.

— Ça me donne la nausée, dit-elle en repoussant la main de latex.

Alors Pascal alla ouvrir l'armoire pour y chercher quelque chose et revint avec une couverture.

— Réchauffe-toi avec ça.

Mila la jeta sur ses épaules, espérant calmer ses tremblements.

— Ça va mieux ? demanda-t-il.

— Oui, merci.

Elle avait douté de lui, mais une fois encore il lui avait sauvé la vie. Pourquoi ? Et puis, il était attentionné. Mais Mila était habituée à se méfier de la gentillesse. *Les monstres sont toujours gentils*, se répétait-elle. Elle ne devait pas baisser la garde, parce qu'elle ne savait rien de lui. Qui était cet homme trapu aux pieds plats ? Dans le fond, il avait un côté loufoque. D'où venait le costume marron crasseux qu'il

portait ? Pourquoi mettait-il une cravate ? Qui s'occupait de lui ? Il donnait l'impression d'être seul.

Pascal alla s'asseoir dans le fauteuil. Dans la pénombre, le bruit de la pluie atténué par la maison, les pensées de Mila se firent plus rares. Alors elle vit que son mystérieux ami retirait son passe-montagne. De là où elle était, elle ne pouvait distinguer son visage, il le savait aussi bien qu'elle.

— Tu t'es sans doute déjà demandé ce que tu ferais si tu pouvais remonter le temps...

Je ne mettrais pas Alice au monde.

— Dernièrement, j'y réfléchis souvent, poursuivit Pascal.

Dans sa voix, elle sentit de la fatigue, mais aussi du découragement.

— Les êtres humains sont capables d'inventer des choses extraordinaires, leur génie n'a pas de limite. Mais souvent les plus belles créations finissent par se retourner contre nous... Pense à *Deux* : quoi que tu aies fait d'irréversible ou qui te soit arrivé dans la vie réelle, le jeu donnait une occasion d'y remédier.

— Que veux-tu dire ?

— Que si à cause d'un accident on ne pouvait plus marcher, on allait le faire dans l'*Ailleurs*. Quand on sortait du coma, on réapprenait à vivre ou à faire les choses essentielles. Au début, *Deux* était utilisé comme centre de rééducation pour redonner espoir aux patients.

Mila comprit qu'il s'était passé quelque chose de douloureux dans le passé de l'inconnu, elle était certaine qu'il portait un gros poids sur ses épaules.

— Qu'est-ce qui t'inquiète, Pascal ? Pourquoi ne le dis-tu pas clairement ?

L'homme se passa une main sur la tête.

— On nous a dit qu'Internet était une révolution indispensable. Mais personne n'avait prévu le prix que cela nous coûterait... D'abord, ce n'est pas aussi libre qu'on veut nous le faire croire : sinon, pourquoi utiliserions-nous tous le même moteur de recherche ? Ils veulent qu'on ait les mêmes informations, ils ont uniformisé notre pensée sans qu'on s'en aperçoive... Et puis, Internet n'est pas équitable : c'est tyrannique. Et ce n'est pas vrai que cela répare les injustices sociales : au contraire, ça n'oublie pas, ça ne pardonne pas. Si j'écris quelque chose sur toi, personne ne pourra l'effacer. Même si c'est un mensonge, ça

restera en ligne pour toujours. N'importe qui peut utiliser le Web comme une arme en sachant qu'il restera impuni... Les gens ont reversé leur colère en ligne et nous les avons laissés faire. C'était comme cacher la poussière sous le tapis. Mais, bien que cela nous semble vaste, Internet n'est pas en mesure de contenir le pire de nous. Tôt ou tard, toute cette colère cherchera une sortie... Nous vivons dans l'illusion de pouvoir tout contrôler parce que nous pouvons faire du shopping depuis notre canapé avec un foutu smartphone. Mais il suffirait d'une éruption solaire plus puissante que les autres pour faire griller en quelques minutes tous les appareils électroniques du monde. Il faudrait des années pour réparer les dégâts et, entre-temps, on retomberait dans un putain de Moyen Âge...

Mila jugeait son analyse parfaite. Et le plus déconcertant était que ces vérités étaient devant les yeux de tout le monde, mais que personne ne semblait s'apercevoir du risque réel.

— Le gratte-ciel que tu as vu s'effondrer et les explosions que tu as entendues...

Pascal laissa sa phrase en suspens, comme si cela lui coûtait de continuer.

— Alors ? intima-t-elle.

— Quelqu'un a introduit un virus dans le programme : *l'Ailleurs* est en train de s'autodétruire.

— Et tu n'es pas content ?

— Tu n'as pas compris : *Deux* n'est pas simplement un monde parallèle, il est ce que nous sommes réellement... Si le jeu se termine, le mal envahira les rues – nous ne pourrons pas y échapper.

Mila ne savait pas si elle partageait sa vision apocalyptique.

— Et puis, il y aurait une conséquence qui te concerne directement, poursuivit l'homme. Si le temps de *l'Ailleurs* se conclut, celui de ta fille s'achèvera aussi.

Mila n'avait pas envisagé que le jeu puisse s'interrompre pour une cause indépendante de la volonté des joueurs. Alors qu'arriverait-il à Alice ? Où trouverait-elle les informations pour la libérer ? Elle se sentit terrorisée.

— Il reste combien de temps ?

— Je ne sais pas, mais pas beaucoup. Tu dois la retrouver avant que la fin arrive, sinon tu ne la reverras pas.

Mila, soudain désespérée, essaya de se lever. Mais l'homme enfila son passe-montagne à la hâte pour venir l'en empêcher.

— Tu ne peux rien faire, dans ton état. Arrête de te fier uniquement à ton instinct et utilise ta tête, bon sang...

— Je ne peux pas attendre... Alice ne peut pas, dit-elle, terrassée par les vertiges.

— Si. Tu as besoin de reprendre des forces, parce qu'il s'agit d'un jeu d'astuce.

— Je lui avais promis de lui rapporter de la nourriture indienne pour le dîner, et aussi que nous allions retrouver sa chatte qui s'était perdue.

— Je suis allergique aux chats.

— Je sais.

Mila se souvenait de leur premier voyage en voiture, quand il avait éternué tout le temps à cause des poils de Finz.

— Tu as trouvé des éléments utiles, dans la dernière scène ?

Mila pensa au bar sur le port fluvial, à la mère en noir, au père de sa fille.

— Un serpent couleur émeraude, affirma-t-elle.

— C'est tout ?

— Il était dessiné sur une carte de tarot, mais toutes les autres étaient des visages de personnes disparues.

— Eh bien, demain matin il te faudra chercher la signification du serpent et le relier à un crime à résoudre, dit Pascal en lui tendant à nouveau la niacine.

Cette fois, Mila la prit et l'avalait sans discuter.

— À mon réveil tu ne seras plus là, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle, bien qu'elle connût la réponse.

— Quand je te disais que, si je pouvais, je retournerais en arrière... Peut-être que je le ferais uniquement pour mettre fin à tout ceci.

— Tu veux dire que tu te suiciderais ?

— Je veux dire qu'il arrive un moment où l'on perd tout, alors ça n'a plus de sens de continuer. On ne se suicide pas à cause de la

douleur, à la longue elle devient supportable. On le fait parce qu'on n'a plus de mission. Pour l'instant j'en ai une, mais ce n'était pas prévu comme ça et surtout, ce n'est pas moi qui l'ai choisie.

Mila ne comprenait pas exactement à quoi il faisait allusion, mais le médicament commençait à faire effet et elle se sentait trop épuisée pour approfondir.

— J'ai vu un enfant dans l'*Ailleurs*, dit-elle alors que ses yeux se fermaient. Il ne devrait pas y avoir d'enfants en enfer, tu ne crois pas ?

Elle s'aperçut que Pascal avait fait un pas en arrière.

— Quel enfant ?

— Il portait un tee-shirt rouge et il a essayé de me prévenir. Je t'en ai déjà parlé, mais les premières fois c'était juste une voix... Là, il m'est apparu.

Le spectre était une figure amicale au milieu des ombres et son tee-shirt était de la même couleur que le passe-montagne de Pascal.

— Oublie cet enfant, lui ordonna l'homme.

Suis-le.

— Pourtant, il savait que tu viendrais pour moi... C'est un signe, dit-elle alors que ses paupières devenaient lourdes.

Pascal s'agenouilla pour la regarder dans les yeux.

— Vous mangerez encore indien et vous retrouverez cette maudite chatte... Mais si tu veux revoir ta fille saine et sauve, ne fais confiance à personne.

Mila sentit le sommeil la gagner.

— Même pas à toi ? parvint-elle à articuler.

— Nous avons tous un avatar dans le monde réel, répondit Pascal.

Le réveil fut brusque et soudain.

Mila regarda autour d'elle : Pascal avait disparu. La lueur orangée du soleil filtrait sous la porte et entre les poutres du plafond. Sa première pensée fut que c'était la deuxième nuit qu'Alice avait passée loin d'elle, prisonnière dans un lieu inconnu.

Il avait cessé de pleuvoir et les oiseaux chantaient. La dernière phrase de l'homme au passe-montagne résonnait dans sa tête.

« Nous avons tous un avatar dans le monde réel. »

Qu'avait-il voulu dire ? Cela n'avait pas de sens.

Elle s'assit sur le lit : sa tête tournait toujours et, étant donné la douleur qu'elle sentait partout dans son corps, elle comprit que le sommeil n'avait pas suffi à la remettre sur pied.

Elle enfila son pardessus et mit la capuche de son sweat-shirt, puis elle sortit de la maison en ruine.

À l'aube, en pleine campagne, il n'y avait pas âme qui vive.

Elle marcha sur la route déserte. Après les pluies abondantes, l'air était empli de parfums. Si elle n'avait pas eu l'esprit encombré de pensées, la promenade aurait été agréable. Elle parcourut deux kilomètres environ puis aperçut une fourgonnette. Elle l'arrêta et demanda au chauffeur si elle pouvait monter. Il allait vers la ville.

Pendant tout le trajet elle repensa à la mère en noir, au père de sa fille en train de tailler un os et à Alice qui mourait dans son berceau. Et aussi aux paroles de son ami au passe-montagne, son invitation à ne se fier à personne et cette étrange référence au temps qui restait. Un virus était en train de détruire l'*Ailleurs*, mais Mila avait eu l'impression que quelque chose de tout aussi dévastateur s'était produit dans la vie de Pascal.

« Tu t'es sans doute déjà demandé ce que tu ferais si tu pouvais

remonter le temps... »

Tout le monde y pensait, sans exception. Les erreurs du passé étaient la cure du présent. Tout le monde regardait derrière soi et attribuait ses maux à des choix lointains et impossibles à modifier. Mais c'était seulement un alibi pour commettre d'autres erreurs.

Quand ils arrivèrent en ville, Mila se fit déposer près d'une station de métro, puis elle se rendit au département de police, dans l'espoir que Simon Berish ait déjà pris son service.

Elle entra dans le bâtiment par une porte secondaire, profitant du changement de tour du personnel de ménage. Elle se cacha sous sa capuche mais, dans le chaos de ce lundi matin, personne ne la remarqua. Elle gagna facilement les Limbes.

Quand elle franchit le seuil de la salle des pas perdus, elle aperçut Berish qui dormait sur une chaise. Il se redressa immédiatement.

— Ça va ? lui demanda-t-il en venant à sa rencontre, l'air agité. Je suis retourné à la villa et j'ai vu le corps de Lisca.

— Tu avais raison, dit seulement Mila en passant les mains dans ses cheveux. J'ai été stupide. Mais maintenant, j'ai un million de choses à te raconter.

Ce qu'elle fit durant l'heure qui suivit, après avoir bu un café brûlant que Simon lui avait préparé avec la machine du bureau. Elle lui confirma que Timmy Jackson était bien le monstre d'Unic, elle s'excusa à nouveau de ne pas l'avoir écouté et de ne pas avoir quitté immédiatement cette maison – même si au fond d'elle-même elle savait que Lisca aurait de toute façon trouvé le moyen de l'agresser.

— Je ne comprends pas la raison d'être de tout ceci, affirma Berish. Pourquoi Enigma t'implique-t-il en se tatouant ton prénom si ses sbires essaient ensuite plusieurs fois de te tuer ? Et ça n'a pas non plus de sens qu'Alice ait été enlevée : si tu étais la cible, pourquoi ne pas t'éliminer tout de suite dans la maison du lac ?

Il n'avait pas tort. Les deux éléments étaient de toute évidence contradictoires.

— C'est peut-être cela, mon jeu, dit-elle.

Puis elle lui parla de Pascal, du fait qu'elle pensait qu'en réalité il s'agissait d'un criminologue et qu'il ne lui avait pas menti sur ce point.

C'était vrai, Mila l'avait expérimenté lors de ses années aux Limbes, quand elle chassait les disparus. On pouvait changer son aspect, ses

habitudes, nettoyer ses empreintes digitales et toutes ses traces organiques susceptibles de révéler son ADN, mais il y avait toujours quelque chose de nous – peut-être insoupçonnable – qui ne changeait jamais. Elle se rappelait l'histoire d'une femme avec mari et enfants, disparue pendant vingt ans. Mila l'avait identifiée grâce à un geste inconscient, dont elle ne s'était jamais débarrassée : toucher ses sourcils quand elle réfléchissait.

— Pour le moment, nous n'avons aucun indice de départ, affirma Mila, qui avait pourtant fait attention aux détails. Il est très prudent.

Berish n'était pas convaincu, mais il préféra ne pas évoquer ses doutes pour le moment.

— Qu'as-tu rapporté de ton voyage dans l'*Ailleurs* ?

— Cette fois, le souvenir est un serpent couleur émeraude.

Mila renonça volontairement à la description de sa réunion de famille lugubre. Elle inséra cet élément dans la base de données du bureau des personnes disparues.

— Dans *Deux*, on m'a montré des tarots, expliqua-t-elle en même temps à Simon. Ils contenaient des photos de disparus, comme celles de la salle des pas perdus.

— Mais si le serpent est relié à une disparition, alors pourquoi ne pas montrer directement le visage de la personne ? observa le policier. Quelque chose me dit que ce n'est pas la bonne piste.

Malgré le scepticisme de Berish, Mila était sûre d'elle. Toutefois, la recherche ne donna aucun résultat.

— On devrait peut-être commencer par un autre élément de la scène, proposa Simon.

— On peut aller vérifier si le bar sur le port où je suis allée existe vraiment, répondit Mila qui ne voyait pas d'autre option.

L'établissement était un endroit sans nom au bout du quai, en face des chantiers navals, au milieu de constructions basses dédiées au remisage des bateaux. Il n'avait pas d'enseigne, parce qu'on y allait uniquement pour boire et qu'il n'y avait que des habitués.

— Les alcooliques n'ont pas besoin de fanfreluches, commenta Berish. Il leur suffit de savoir qu'ils trouveront une bouteille.

Le port fluvial était situé à l'embouchure, ce qui faisait du bar un lieu de carrefour entre les gens de la mer et ceux du fleuve.

Quand ils entrèrent, ils furent accueillis par le bruit léger d'une sonnette éolienne, qui rappela à Mila celle qu'elle avait entendue dans l'*Ailleurs*. Tout était tellement fidèle qu'elle se sentit mal à l'aise.

Le jukebox, devant lequel le père de sa fille taillait un os dans le jeu vidéo, était placé dans un coin, mais surmonté d'un panneau portant l'inscription « H.S. ». Mila se demanda depuis combien de temps il était éteint. Berish avait raison : pas besoin de musique dans un endroit pareil.

En effet, à 9 h 15 du matin, les quelques clients silencieux assis devant le long comptoir étaient pour la plupart en train d'anesthésier leurs propres démons. Ils ne ressentaient pas la nécessité de bavarder ni de socialiser, tout ce dont ils avaient besoin était régulièrement versé dans leur verre par une jeune barmaid.

Elle portait un jean et une chemise en flanelle à carreaux, sur laquelle retombaient ses longs cheveux châains. Elle avait à peine plus de vingt ans, mais son visage buriné lui en donnait dix de plus.

— Bonjour, lança Mila.

La jeune fille derrière le bar pâlit, comme si elle attendait leur visite.

— Vous l'avez trouvée ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

La question confirma qu'ils étaient au bon endroit.

— On peut parler quelques minutes ? lui proposa Berish, suggérant qu'il valait mieux poursuivre la conversation dans un endroit isolé.

— Vous êtes flics, pas vrai ? demanda l'autre, soudain saisie d'un doute.

— Oui, confirma le policier.

— Dites-moi seulement si elle est toujours vivante, le supplia-t-elle.

— C'est votre sœur ? demanda Mila au hasard.

— Non, ma mère.

La jeune femme s'appelait Laura Ortis et, en moins de cinq minutes, elle mit les clients du bar à la porte pour rester seule avec ses nouveaux hôtes. Puis elle les conduisit dans une petite salle, où il y avait des boxes. Mila choisit celui où elle avait aperçu la mère en noir.

— Nous n'avons pas de nouvelles, clarifia Berish pour ne pas lui donner de faux espoirs. Mais vous pouvez peut-être nous aider à comprendre ce qui s'est passé.

Après s'être assise, la jeune fille posa devant elle un paquet de Marlboro et un Zippo rouillé.

— Rose a toujours eu plein de problèmes, dit-elle en tapotant son briquet contre la table. En général, c'est moi qui la sors du pétrin.

De toute évidence, vu son ton et ses gestes, la mère et la fille entretenaient une relation tourmentée. Même le fait qu'elle l'appelât par son prénom était symptomatique, pensa Mila.

— Rose n'est pas capable de s'occuper d'elle-même, reprit la barmaid en allumant une cigarette. Elle aime disparaître et réapparaître dans ma vie comme elle l'entend. Mais c'est la première fois qu'elle ne me donne aucune nouvelle pendant trois mois.

— Vous pourriez nous parler d'elle ? demanda Berish en sortant des lunettes et un bloc-notes de la poche de son imperméable.

La fille expira un nuage de fumée.

— Rose a cinquante-six ans, même si elle dit à tout le monde qu'elle en a trente-six et qu'elle se comporte comme si elle en avait seize. Autrefois cet endroit lui appartenait, elle me l'a laissé et elle revient chaque fois qu'elle a besoin d'argent. Elle n'a jamais été mariée, elle soutient qu'elle m'a élevée seule, même si c'est toujours moi qui me suis occupée d'elle.

Le portrait n'était pas flatteur. Mila se demanda si Laura ressentait une peine réelle pour sa mère, malgré tout.

— Depuis un an, elle avait découvert une nouvelle façon de se gâcher la vie : elle s'était prise de passion pour les réseaux sociaux.

Encore une fois la Toile, pensa Mila. Mais elle ne croyait pas que Rose soit tombée entre les griffes de *Deux* : une femme seule entre deux âges n'est pas du genre à jouer aux jeux vidéo.

— Que cherchait votre mère sur ces sites ?

— Réfléchissez : c'est le lieu parfait pour une égocentrique exhibitionniste. Elle postait en permanence, y compris des photos et des détails personnels : sa putain de vie entière y passait. J'ai essayé de lui dire de toutes les façons possibles que ça allait mal finir. Rose pense qu'elle plaît à tout le monde, mais elle ne fait pas la différence entre un compliment et une moquerie. Et les autres en ont toujours

profité.

— Est-ce qu'un serpent vert émeraude a un lien quelconque avec votre mère ? demanda Berish.

La fille déboutonna sa chemise et en sortit un pendentif, suspendu à une chaînette. Un iguane vert.

— Genre celui-ci ?

Simon regarda Mila, qui acquiesça : il ressemblait beaucoup au serpent qu'elle avait vu dans *l'Ailleurs*.

— Depuis quelque temps, elle fabriquait des bijoux qu'elle vendait en ligne. Inutile de vous dire qu'elle remboursait à peine ses frais. Le serpent dont vous avez parlé est sa première pièce : une bague dont elle ne se sépare jamais.

Mila se rappela la morsure de l'animal dans *Deux*, mais chassa vite cette image.

— Vous pensez que Rose a disparu, c'est bien ça ?

— Oui, confirma la jeune fille.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas fait de déposition à la police ?

— Je l'ai fait ! s'exclama Laura, indignée. Mais personne ne m'a jamais donné de nouvelles, jusqu'à aujourd'hui.

Mila et Berish se regardèrent à la dérobée.

— Comment est-il possible qu'il n'y ait aucune trace de la déposition aux Limbes ? demanda-t-elle.

Simon secoua la tête : il ne savait que répondre.

— C'est peut-être à cause du mail, suggéra la jeune fille.

— Quel mail ?

— Il est arrivé avant que je porte plainte. En gros, elle écrivait qu'elle avait rencontré un homme, qu'elle était amoureuse et qu'elle partait vivre en Guadeloupe.

Mila comprit ce qui s'était passé : à cause de ce message, l'agent qui avait pris sa déposition avait pensé à un éloignement volontaire et n'avait donc pas jugé utile de transmettre aux Limbes.

— Vous êtes certaine que le mail est de votre mère ? demanda-t-elle.

— La décision d'aller vivre à l'étranger avec un homme qu'elle vient de rencontrer lui ressemble beaucoup. Et puis, c'est son adresse mail, confirma Laura. Mais si vous me demandez si je suis certaine que les mots ont été écrits par Rose, alors je vous réponds que non.

— C'est-à-dire ?

— Ma mère était une tête brûlée, mais elle avait une mémoire d'éléphant. Et dans cette lettre, il y a des choses qui ne cadrent pas.

Laura s'éloigna quelques minutes, puis revint avec une impression du fameux e-mail, qu'elle conservait sans doute depuis longtemps. Il remontait à début décembre de l'année précédente.

Chère Laura, rayon de soleil. Il m'est arrivé une chose extraordinaire : j'ai rencontré un homme magnifique, il s'appelle Tom et je suis tout de suite tombée amoureuse de lui. Je sais ce que tu penses : que c'est encore un coup de tête de ta drôle de maman. Mais cette fois tu te trompes, parce que lui aussi m'aime à la folie. Ne te fâche pas, mais nous avons décidé d'aller vivre ensemble en Guadeloupe. Tu sais à quel point j'aime le soleil. J'ai toujours voulu passer mes vieux jours sur une île des Caraïbes et maintenant mon rêve se réalise. Dès que je me serai installée, je t'écirai (je ne te téléphone pas parce que tu m'insulterais et je ne veux pas te laisser gâcher mon bonheur). J'ai parlé à Tom et il adorerait que tu viennes nous voir pour ton anniversaire, le 26 juin. Il a hâte de rencontrer sa belle-fille. J'espère que tu seras heureuse pour moi, je t'aime, Rose.

Laura posa la feuille sur la table et les regarda.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— Qu'est-ce qui ne colle pas ? demanda Berish.

— Rose n'a jamais fait allusion à ses « vieux jours », même pas saoule. Et puis, c'est vrai qu'elle était fascinée par les Caraïbes, mais elle avait peur de l'avion et, bien qu'ayant tenu un bar sur le port, la seule vue d'un navire lui donnait le mal de mer.

— Je trouve que c'est peu pour exclure un éloignement volontaire, objecta le policier.

— Ce n'est pas fini. Le plus bizarre concerne mon anniversaire.

— Vous n'êtes pas née le 26 juin ?

— C'est ce qui est écrit sur mes papiers, parce que pendant une semaine, Rose a oublié de déclarer ma naissance. En réalité elle a accouché le 19 et, depuis que je suis petite, on l'a toujours fêté à cette date.

Mila comprit ce qu'essayait de lui dire Laura.

— Vous pensez que votre mère était en danger et essayait de vous envoyer un message que vous seule pouviez comprendre.

— Quelqu'un l'a forcée à écrire ce mail, confirma la jeune fille, pour que je ne la cherche pas ou que je ne prévienne pas la police. Mais Rose a trouvé le moyen de glisser des incohérences que moi seule pouvais déceler. Ce message est un appel à l'aide.

Après avoir cherché en vain pendant trois mois quelqu'un qui écoute son histoire, Laura Ortis avait été heureuse de collaborer avec eux. Elle leur avait même remis les clés de l'appartement de sa mère. Elle avait déjà jeté un coup d'œil, mais les yeux entraînés de deux flics étaient sans doute plus à même de détecter d'éventuelles anomalies.

— Qu'en penses-tu ? demanda Berish alors qu'ils traversaient l'ancien quartier hollandais, où habitait la femme disparue.

Mila réfléchit un moment.

— J'aimerais pouvoir dire qu'il y a des éléments pour croire la version de la fille. Mais si je n'avais pas reçu l'indice du serpent dans le jeu, je ne verrais aucune raison justifiant une enquête.

Durant ses années aux Limbes, elle avait plusieurs fois eu affaire à des disparitions qui se révélaient en fait être des fugues amoureuses, ou des enlèvements où la victime était consentante. Certains mettaient même en scène leur propre mort pour cacher à leurs proches une vérité gênante – une faillite, une trahison ou le fait de n'avoir jamais obtenu leur diplôme universitaire.

Aux dires de sa fille, Rose était une femme excentrique. Toutefois, son choix soudain de déménager à l'étranger avec un homme qu'elle venait de rencontrer n'était pas aussi absurde qu'il semblait. Au contraire, il était plutôt habituel.

Rose habitait un immeuble de trois étages des années soixante, doté d'une piscine, autour de laquelle il semblait avoir été construit. Pourtant, aujourd'hui elle était vide et utilisée comme piste de skateboard.

Mila et Berish arrivèrent vers 11 heures, après être repassés aux Limbes pour prendre un sac contenant un « kit sang-empreintes ». Pour des raisons budgétaires, le département n'envoyait l'équipe scientifique que dans les cas de crime avéré. Avec le temps, les autres

avaient donc appris à s'arranger.

Le petit appartement était situé au deuxième étage. Mila et Berish repérèrent le numéro sur la porte. Quand ils ouvrirent, ils découvrirent par terre une masse de dépliant publicitaires et de vieilles factures.

— C'est absurde, Laura continue de payer le loyer alors que personne n'y vit, commenta Berish en passant des gants à Mila. Elle pense peut-être que sa mère peut rentrer d'un jour à l'autre.

— Ou alors elle attend que quelqu'un la prenne au sérieux, répondit-elle en les enfilant.

Ils regardèrent autour d'eux avant de décider par où commencer.

L'appartement était modeste : salon avec cuisine ouverte, chambre à coucher avec un petit placard, salle de bains aveugle. Les meubles étaient de styles disparates, l'ensemble très kitsch. Un canapé et un fauteuil recouverts de foulards hippies, des tapis orientaux, un lit à baldaquin, des brûleurs à encens, des bouddhas de toutes tailles et beaucoup de chinoiserie.

Sur la table, il y avait un ordinateur.

— Moi j'inspecte les lieux, toi tu t'occupes du PC, proposa Berish.

Heureusement, le courant n'avait pas encore été coupé, Mila put donc entrer dans le monde de Rose. Elle avait des profils sur tous les réseaux sociaux. Pour y accéder, il n'y avait ni mots de passe ni protections particulières, aussi fut-il simple d'explorer l'existence virtuelle de la disparue.

La première chose qui lui sauta aux yeux fut que les dernières visites sur les pages personnelles de Rose remontaient à au moins trois mois, c'est-à-dire un peu avant sa disparition. Pour une personne obsédée par les réseaux sociaux, c'était inhabituel. Parce que Laura Ortis avait raison : Rose partageait en ligne tous les détails de ses journées. Mila se dit que beaucoup de gens, n'ayant pas une vie passionnante, cherchaient les *likes* et les *followers* pour se racheter. Toutefois, au-delà de l'aspect illusoire de ce genre d'approbation et du danger que cela représentait de se rendre vulnérables à la curiosité des autres, on pouvait se demander combien de temps les gens souffrant d'une véritable dépendance pouvaient passer sans Internet.

Mila s'arrêta sur une des nombreuses photos que la femme postait d'elle-même.

Rose souriait. Derrière elle, une clairière dans les montagnes où l'on

apercevait des chevaux. Elle avait les cheveux peroxydés et était lourdement maquillée, surtout au niveau des yeux. Elle portait la bague ornée du serpent couleur émeraude dont, d'après Laura, elle ne se séparait jamais.

En attendant, Berish ouvrait les portes et les tiroirs.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ? lui demanda-t-il depuis la chambre à coucher.

— Il y a plein de trucs, mais aucune trace du mystérieux Tom qui aurait convaincu Rose de déménager en Guadeloupe.

— Il manque des vêtements, affirma le policier.

Dans l'armoire, des cintres étaient vides. Tout laissait penser que la femme avait effectivement fait ses bagages avant de partir.

La recherche sur Internet s'était révélée infructueuse. Mila se dit que, si quelqu'un avait échafaudé un plan pour faire passer la disparition de Rose Ortis pour un éloignement volontaire, il n'aurait eu aucune difficulté à effacer toute trace de sa présence sur les réseaux sociaux.

Il valait peut-être mieux se fier aux preuves matérielles, alors Mila rejoignit Simon.

D'abord, elle se dirigea vers une coiffeuse à miroir, qui ressemblait à celle que Pascal emmenait dans toutes ses cachettes. Mais en matière de maquillage, cosmétiques et crèmes de beauté, Rose Ortis était imbattable. Il y avait de tout, des faux cils aux lentilles de contact, en passant par des rouges à lèvres aux mille nuances et des produits qu'elle n'avait jamais vus auparavant.

Elle fut surtout frappée par l'exposition de flacons en cristal bleu, alignés sur une étagère. Ils étaient vides, mais avaient dû contenir le parfum de Rose. Mila comprit que, quand elle en achevait un, au lieu de le jeter elle l'ajoutait à sa collection.

— Ici, il n'y a rien de suspect, dit Berish depuis la cuisine.

Le réfrigérateur était généralement un élément révélateur. Les gens qui mettaient en scène l'éloignement volontaire pour cacher un délit – un assassinat ou un vol – étaient souvent très forts pour faire les bagages, mais oublièrent la nourriture. Le degré de détérioration des aliments laissait supposer qu'il s'était passé quelque chose et de dater l'événement.

Mila passa à la petite salle de bains aveugle. Elle ouvrit la chasse

d'eau pour vérifier si quelqu'un y avait jeté quelque chose pour s'en débarrasser. Elle examina les robinets et les carrelages. Il manquait la brosse à dents, ce qui plaidait en faveur du départ en voyage, mais ensuite son regard se posa sur une petite serviette blanche.

Dans un coin, elle aperçut une petite tache brune.

— Viens voir, lança-t-elle à Berish. Ça pourrait être du sang.

Simon l'examina. Bien sûr, il n'était pas rare de trouver des traces de sang sur une serviette. Un œil inexpérimenté n'y aurait rien trouvé d'inquiétant. Mais Berish et Mila avaient des raisons de s'alarmer.

— La forme ne me plaît pas du tout, dit le policier.

Grâce à la méthode BPA – *bloodstain pattern analysis* –, on peut découvrir beaucoup de choses en analysant une ou plusieurs taches de sang. Celle qu'ils avaient devant eux était oblongue, ce qui suggérait que le liquide n'avait pas coulé mais giclé. Cela pouvait avoir plusieurs causes : la distance du point d'origine, la vitesse de l'impact avec la serviette, la force donnée à l'objet qui avait occasionné la blessure.

De toute évidence, les taches de sang laissées par un individu qui se coupe en se rasant sont très différentes de celles générées par un coup de feu.

Celle qu'ils avaient devant eux évoquait un choc violent.

— Ça vaut la peine de contrôler, affirma Berish.

Ils sortirent le nécessaire du sac contenant le kit sang-empreintes qu'ils avaient apporté.

— On devrait peut-être se demander si Rose a eu des invités avant de disparaître, proposa Mila. Toi, occupe-toi de tout passer au luminol. Moi je cherche des empreintes digitales.

Ils se répartirent le contenu du kit.

Simon s'équipa d'un vaporisateur et d'un appareil photo, puis s'enferma dans la salle de bains en quête d'autres traces de sang. Elles avaient été lavées, mais l'utilisation de produits d'entretien n'empêchait pas d'en retrouver par la suite, parce que la substance chimique appelée 3-aminophthalhydrazide était capable de mettre du sang en évidence à des dilutions allant de 1 à 5 000 000. Toutefois, l'effet fluorescent typique de cette technique de révélation était

temporaire et, pour fixer la preuve, il fallait photographier le résultat avant qu'il disparaisse.

La mission de Mila était moins complexe mais avait plus de chances d'aboutir. Nous laissons tous des empreintes digitales, lui avait-on appris à l'école de police. Souvent malgré nous. Et il est possible de les identifier sur un objet même longtemps après. Bien sûr, le résultat dépend du type de matériel, mais dans le cas présent il n'y avait qu'à choisir : la maison était pleine de babioles.

Mila avait oublié à quel point ce type de recherche pouvait être exaltant. Une empreinte latente était le premier indice pour découvrir l'identité d'un inconnu. Souvent, dans la spirale laissée par la caresse d'un doigt, on pouvait sentir quelque chose de son auteur. Par exemple, si le geste avait été fort, mû par l'urgence ou par la peur. C'était comme ces généticiens qui entrevoyaient l'aspect de quelqu'un uniquement en observant son ADN.

À l'instar de Berish, Mila ne disposait pas d'outils sophistiqués pour cette première enquête. Elle devait se contenter des méthodes traditionnelles, qui ne permettaient qu'un examen superficiel. Mais pour ce qu'ils espéraient trouver, cela suffisait.

Mila utilisa d'abord des « poudres révélatrices » – d'aluminium, magnétiques ou fluorescentes – qu'elle étala avec un pinceau : elles étaient absorbées par une composante aqueuse ou lipidique, révélant ainsi le dessin papillaire.

Elle passa en revue les surfaces lisses, mais aucune empreinte n'apparut. Cela signifiait que quelqu'un avait pris la peine de les effacer. Et s'il avait agi ainsi, c'était qu'il avait quelque chose à cacher.

Elle répéta l'opération sur d'autres substrats : le résultat fut identique.

Étrange, pensa-t-elle. Sur du plastique, du verre ou du métal, il aurait été préférable d'utiliser du cyanoacrylate, mais elle ne disposait pas de chambre barytique.

Le plus déconcertant, c'est qu'elle ne trouvait pas d'empreintes intruses, mais pas non plus celles de l'occupante des lieux. Mila eut l'idée d'aller tester sur les flacons de parfum qu'elle avait remarqués. Ce fut une nouvelle déception.

Berish sortit de la salle de bains dépité : lui non plus n'avait rien trouvé.

— Pas d'empreintes, affirma-t-elle.

— Si quelqu'un a nettoyé l'appartement, alors c'est qu'il s'est passé quelque chose, affirma son ex-collègue, confortant ses conclusions.

— Il y a autre chose, ajouta Mila. C'est comme si personne n'avait jamais vécu ici. On a l'impression d'être les premiers humains sur Mars.

Les flics appelaient « patte du diable » ce genre d'incongruence qui risquait de compromettre la logique d'une enquête.

— C'est impossible, commenta en effet Simon.

Une petite tache brune, c'était tout ce qu'ils avaient.

Mila pensa immédiatement à une mise en scène plus soignée que celle que ses collègues avaient découverte à la ferme des Anderson, quand ils avaient retrouvé le sang des victimes mais pas les corps.

Une autre ruse d'Enigma.

— J'ai un mauvais pressentiment. Non seulement Rose Ortis n'est jamais partie en Guadeloupe, mais en plus elle n'a jamais bougé d'ici.

— Alors qu'est-ce que tu suggères ?

— C'est peut-être le moment d'aller chercher Hitch.

Les hovawarts ne sont pas des chiens détecteurs de cadavres, mais ils possèdent un flair spécial. On fait souvent appel à eux pour repérer les personnes disparues lors de catastrophes naturelles. Et de toutes les façons, Hitch constituait la seule ressource dont ils disposaient.

Pendant que Berish allait le chercher chez lui, Mila réfléchit aux implications de l'affaire.

Elle n'avait aucune idée du rôle de Rose Ortis dans le jeu d'Enigma, ni de qui pouvait avoir envie de faire du mal à une femme en apparence innocente. Sa seule certitude était que la victime n'avait pas connu une fin heureuse. Son instinct le lui disait, conforté par le courriel que leur avait montré sa fille : Laura était convaincue que sa mère était en danger mais elle pensait à un enlèvement. Mila, elle, savait que la gestion d'un otage est une affaire compliquée et que seuls les professionnels s'embarquent dans des crimes aussi risqués, uniquement quand il y a une contrepartie économique.

Pourtant, Rose Ortis n'était pas riche. La seule possibilité était donc qu'elle soit morte.

Une femme seule et libertine était la proie parfaite pour un sadique. Malheureusement, au vu du peu d'éléments dont ils disposaient, ils ne pouvaient pas reconstruire de *modus operandi* ni remonter à une signature de l'assassin. Néanmoins tous les meurtriers, même les plus organisés, commettaient *consciemment* des erreurs. Cela faisait partie de leur nature.

À ce sujet, elle pensa à ce que disait toujours le père d'Alice, citant le paradoxe de l'« âne de Buridan ».

Jean Buridan était un philosophe du XIV^e siècle. Il avait raconté l'histoire d'un âne qui se retrouve devant un tas de foin et un seau d'eau : n'arrivant pas à décider par lequel il est préférable de commencer, il meurt de faim et de soif. Les criminologues – mais aussi certains économistes – utilisent cet exemple pour expliquer la « rationalité économique » de l'être humain selon laquelle, à la différence d'un animal, une personne sait toujours choisir et sa décision est déterminée par l'utilité.

Toutefois, les seuls individus incapables d'effectuer ce calcul opportuniste étaient justement les sadiques. Ils étaient souvent guidés par un besoin irrationnel.

Mila se rappelait que nombre d'entre eux, après avoir tué, ressentaient la nécessité d'emporter un objet appartenant à la victime – un « fétiche », comme on disait dans le jargon. Même si cela leur faisait courir le risque d'être reliés au crime : c'était une étape incontournable.

Cela leur permettait de revivre, en secret et dans leur imagination, le crime qu'ils avaient commis.

Mila se souvint d'un assassin qui avait retiré le chemisier d'une femme qu'il venait d'étrangler et, après l'avoir lavé, l'avait offert à sa petite amie. Celle-ci, sans le savoir, portait un trophée de chasse devant ses amis et parents qui ignoraient tout de l'affaire. Ceci augmentait l'estime de soi du tueur.

En observant l'appartement de Rose Ortis, on ne pouvait pas exclure que celui qui l'avait enlevée ou tuée ait emporté un souvenir. Mais le fait que des affaires aient été retirées pour simuler une fugue rendait la recherche impossible.

À ce moment-là, Berish frappa à la porte de l'appartement et Mila alla ouvrir. Hitch entra et déambula paresseusement dans les pièces.

— Laissons-le s'habituer, dit le policier. Ça fait un moment qu'il n'a pas fait ce genre de choses.

Alors qu'ils observaient le chien qui découvrait les lieux et les objets, Mila réalisa qu'elle avait placé trop d'espoirs dans cette tentative. Hitchcock était peut-être trop vieux pour cette mission.

— On devrait lui donner une piste à flairer, proposa Simon.

— Pourquoi pas le parfum de Rose ? Il en reste forcément un peu dans les flacons en cristal bleu.

Simon laissa échapper un murmure de désapprobation, qui coupa net son enthousiasme.

— Nous avons le sang, non ? Alors pourquoi ne pas nous en servir...

— Tu penses qu'une aussi petite tache suffira ?

— Fais-lui confiance.

Ils appelèrent Hitch et lui firent renifler la serviette retrouvée dans la salle de bains. Le chien y passa le museau, s'éloigna mais revint la renifler à nouveau. Il répéta l'opération quatre fois, puis se dirigea vers la porte de l'appartement et la gratta avec sa patte.

— Il veut qu'on sorte, s'exclama Mila qui retrouvait enfin espoir.

Sans dire un mot, Berish ouvrit la porte.

Hitch, museau à terre, les conduisit d'abord vers l'escalier de l'immeuble. Puis, incertain, il changea de direction deux ou trois fois.

— À mon avis il fait fausse route, laissa échapper son maître, sceptique.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le connais. Et puis, de toute façon, quelle que soit la piste qu'il suit, maintenant elle est contaminée.

Mila se demanda pourquoi, si Berish était si peu confiant, il avait accepté d'impliquer son chien.

Ils descendirent au rez-de-chaussée et se retrouvèrent devant une porte métallique, probablement celle de la chaufferie.

Après s'être assuré qu'il n'y avait personne dans les parages, Berish la força. Hitch se glissa immédiatement dans l'ouverture, comme s'il avait trouvé la confirmation qu'il cherchait.

Ils le suivirent. En fait, c'était le local technique d'épuration de la piscine, qui n'était plus utilisée depuis des années.

— Il a senti quelque chose, confirma Simon en remarquant l'agitation soudaine du chien.

Mila espérait qu'il ne se trompait pas.

En attendant, Hitch se dirigea vers une porte en bois sous laquelle on apercevait une grande fente. Comprenant ses intentions, Simon essaya de l'arrêter mais l'animal, malgré sa stature, se glissa dans l'ouverture, disparaissant à leur vue.

— Merde, commenta le policier avant de prendre son élan pour envoyer un coup de pied dans la poignée.

Ils découvrirent une sorte de cagibi, avec des tuyaux au plafond et des fils électriques qui sortaient des murs en brique.

Le chien tournait en rond, inquiet.

Berish s'approcha de lui et, pour le rassurer, lui donna quelque chose à manger.

— Bravo, mon beau, lui dit-il avant de s'adresser à Mila : Il n'y a rien, ici.

Mais elle, toujours sur le seuil, fixait le mur sur sa droite.

— Que se passe-t-il ? demanda Simon.

Mila tendit le bras : trois nombres étaient gravés sur les briques.

— Cette fois, nous n'avons que la latitude, commenta-t-elle. Je pense qu'on devrait regarder ce qu'il y a derrière cette inscription.

Où était l'autre moitié des coordonnées ? Simon avait l'air peu convaincu, mais il sortit tout de même de la pièce, avant de revenir avec une barre de fer.

— Retiens-le, dit-il en se référant au chien.

Elle l'attrapa par le collier tandis que son maître cognait dans le mur. Chaque fois que le métal s'abattait sur la brique, cela produisait un bruit assourdissant qui résonnait dans tout le sous-sol. Des morceaux de paroi de plus en plus gros tombaient. Enfin, ils aperçurent quelque chose derrière.

C'était une valise noire, très grande, fermée par un cadenas.

Quand le trou dans le mur fut assez large, Berish saisit la poignée pour la sortir : la valise retomba par terre avec un bruit sourd.

Le policier regarda Mila, comme s'il attendait son consentement.

Quand elle acquiesça, il fit sauter le cadenas avec la barre de fer.

Ils ouvrirent, s'attendant au pire.

Pourtant, elle ne contenait que les vêtements et effets personnels de Rose Ortis, bien pliés et rangés.

C'est elle qui l'a préparée, pensa Mila. Quelqu'un l'a trompée, lui a fait croire que cette histoire de voyage était vraie, mais uniquement pour la faire taire.

En fouillant dans les habits et objets variés, Berish trouva la bague au serpent couleur émeraude, mais aussi un marteau couvert de sang séché et de ce qui ressemblait à des fragments de cervelle. On apercevait même des cheveux blonds décolorés.

Hitch se mit à aboyer, Mila avait du mal à le retenir. Ils avaient la preuve qu'ils cherchaient, mais la chasse au coupable ne faisait que commencer.

La dernière trouvaille fut la plus angoissante : une revue pornographique, qui pour sûr n'avait rien à voir avec la pauvre victime. À l'intérieur, quelqu'un s'était amusé à découper des parties du visage des femmes des photos.

Yeux, nez, lèvres et oreilles avaient été extirpés avec une précision chirurgicale. Et une perversion sans nom.

Il était 16 heures passées. Ils avaient décidé de se séparer à nouveau.

Berish avait pris le métro avec Hitch pour retourner au département, afin de chercher dans la base de données des éléments évoquant la revue pornographique découpée par l'assassin, pour comprendre si ce comportement renvoyait à d'autres crimes.

Il était typique des pervers d'alimenter leurs fantasmes avec ce genre de passe-temps. Généralement, cela laissait présager l'attitude qu'ils allaient adopter avec leurs victimes. Mila se demanda quelles tortures atroces Rose Ortis avait subies avant de mourir.

L'ex-policieère avait emprunté la voiture de service de son collègue pour retourner au port parler à Laura. La valise de sa mère était posée sur la banquette arrière.

Quand elle entra dans le bar, la jeune femme était en train de passer l'éponge sur le comptoir. Elle reconnut immédiatement le bagage.

Elles s'installèrent à nouveau dans le box. En plus de ses cigarettes, Laura apporta une bouteille et se servit un verre.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle après la première gorgée. Rose était trop stupide pour ne pas s'attirer d'ennuis.

— Nous n'avons encore aucune certitude, affirma Mila, bien qu'elle ne nourr t aucun espoir.

Pourtant, la jeune femme était déjà résignée.

— Vous pensez vraiment que, trois mois plus tard, Rose peut être encore vivante ?

Non, Mila n'y croyait pas. Mais elle n'était pas là pour la consoler.

— Le mystérieux Tom dont parlait votre mère dans son mail ne s'appelle sans doute pas comme ça, mais de toute évidence c'est un

individu très malin. S'il lui a fait écrire cette lettre dans le but de mettre la police sur une fausse piste, il savait également que, grâce à ce stratagème, une éventuelle déclaration ne serait jamais transmise au Bureau des personnes disparues.

— Il semblerait que pour une fois Rose ait trouvé un homme avec un cerveau, commenta Laura, méprisante.

— Il l'a convaincue de préparer sa valise.

— Pourquoi ?

Pour maintenir le contrôle de la situation, se dit Mila. Si les victimes paniquent, elles deviennent impossibles à gérer. De nombreux violeurs assassins font rhabiller leurs proies, mais uniquement pour leur donner l'illusion qu'ils vont les laisser partir. Ce mensonge a pour effet de les calmer.

— On ne sait pas, répondit-elle. Maintenant, je voudrais vous montrer quelque chose. Je vais avoir besoin de toute votre attention.

— D'accord.

Mila se leva et posa la valise sur la table. Puis elle l'ouvrit, en révélant le contenu. Berish avait retiré le marteau, vraisemblablement l'arme du crime, pour le poser dans un sachet destiné aux pièces à conviction qu'il avait apporté. Elle ne contenait donc que les vêtements et effets personnels.

— Je vous demande de fouiller là-dedans et de me dire si, à votre avis, il manque quelque chose.

— Comment ça ?

— J'imagine que vous connaissez bien les habitudes de Rose, vous saurez donc me dire s'il y a un vêtement ou un objet que votre mère n'aurait jamais oublié de mettre dans sa valise.

Mila avait confiance en la théorie de l'âne de Buridan : il était possible que l'assassin ait emporté un « souvenir » pour revivre le meurtre en privé, même au risque d'être découvert.

La jeune femme fouilla, timidement. De toute évidence, cela lui coûtait, mais Mila ne pouvait renoncer à son aide. Laura sortit un à un les vêtements et objets et les posa sur la table, composant une sorte d'inventaire.

— Il n'y a pas son parfum, déclara-t-elle quand elle eut terminé. Rose le portait depuis toujours.

Mila pensa à la collection de flacons en cristal bleu posée sur une étagère dans son appartement.

— Vous êtes sûre ?

— Sûre et certaine. C'était essentiel pour elle. Elle disait toujours : « Quand je passe dans la rue ou que j'entre dans une pièce, tout le monde doit le savoir. » D'ailleurs, ajouta-t-elle après réflexion, elle en a même laissé un flacon dans la salle de bains privée du bar – je vais vous le chercher.

Mila jugeait cela inutile, mais Laura était déjà partie.

Elle revint, en larmes, avec le flacon dans les mains.

— Je ne peux pas, je n'y arrive pas, dit-elle entre deux sanglots.

Mila aurait voulu lui dire qu'elle était désolée, qu'elle était avec elle, mais elle ne pouvait pas.

— Personne ne vous oblige à tenir le coup, Laura, dit-elle simplement. Nous avons tous le droit de ressentir de la douleur.

Elle aurait voulu que cela soit vrai, surtout pour elle-même.

Elle n'avait rien d'autre à ajouter, elle entreprit donc de tout ranger dans la valise, avec l'intention de partir. En plus, cette opération lui permettait d'ignorer les pleurs de la jeune femme.

À ce moment-là, un bruit la fit sursauter. Mila se retourna et constata que Laura, prise d'une hystérie soudaine, avait fracassé le flacon sur le sol.

— Excusez-moi, dit la jeune femme. Je ne voulais pas...

Les petits fragments bleus s'étaient dispersés un peu partout. Mila s'apprêta à dire quelque chose mais, en sentant le parfum, elle resta pétrifiée.

Muguet et jasmin.

Oui, quelqu'un avait emporté un souvenir et l'exhibait comme un trophée sur sa nouvelle conquête. Quelqu'un qui connaissait tous les trucs pour faire disparaître une personne sans attirer les soupçons. Quelqu'un dont le travail aurait dû être de trouver ceux qui disparaissaient.

« Nous avons tous un avatar dans le monde réel. » Pascal ne se trompait pas.

Mila conduisait à toute allure vers le département. En même temps, elle commençait à comprendre le sens des paroles de l'homme au passe-montagne. Nous n'avons pas besoin d'alter ego dans un maudit monde virtuel. Nous menons une double existence, même sans Internet. Parce qu'une partie de nous – la plus profonde et cachée – vit sa propre vie. Avec elle nous haïssons en secret, nous souhaitons du mal aux autres, nous manipulons, nous mentons. Nous l'utilisons pour prendre le dessus sur les faibles. Nous la nourrissons de nos pires perversions, lui permettant de faire tout ce qu'elle veut en nous. Et enfin, nous la blâmons de ce que nous sommes.

Simon Berish était un disciple d'Enigma. Simon Berish était un meurtrier.

Était-ce possible ? Oui, ça l'était.

Le chuchoteur avait le pouvoir de changer les personnes, il transformait des individus innocents en pervers assassins.

Berish avait contraint Rose Ortis à écrire un mail pour rendre vain tout signalement de disparition. Elle se demanda quand avait mûri en lui l'idée de la tuer.

Rose était la victime parfaite – si naïve et ingénue. Mila n'arrivait pas à s'enlever de la tête le visage de la femme qu'elle avait vue en photo sur les réseaux sociaux – posant dans une clairière devant des montagnes, des chevaux au fond.

Elle-même s'était laissé tromper par Berish. En repensant aux dernières heures, elle compta les fois où il l'avait mise sur une fausse piste. Par exemple, quand elle avait proposé de faire sentir à Hitch le parfum de la femme disparue.

« Nous avons le sang, non ? Alors pourquoi ne pas nous en

servir... », avait-il objecté. Elle n'avait pas insisté.

Le sang. Berish avait analysé la salle de bains de l'appartement après qu'elle ait découvert la tache sur la serviette. Mila était convaincue qu'en réalité il s'était servi du luminol pour repérer d'autres traces qui avaient pu lui échapper quand il avait tout nettoyé après le crime.

Et puis, il avait emporté le marteau qu'ils avaient trouvé dans la valise cachée derrière le mur. Il s'en était probablement déjà débarrassé. Ainsi que de la revue pornographique, elle en était certaine.

Sans le mouvement de colère de Laura, Mila n'aurait jamais rien soupçonné. Elle remerciait le hasard, de même que c'était par accident qu'elle avait senti le parfum dans la voiture et sur la chemise de Simon.

Nous avons tous un avatar dans le monde réel. Peut-être que Simon Berish avait lui aussi appris à être une autre personne dans l'*Ailleurs*.

Était-ce lui qui avait gravé les chiffres sur la brique ou un autre acolyte ? Elle comptait bien le découvrir.

Mila arriva à destination après avoir brûlé un certain nombre de feux rouges. Elle descendit directement au garage avec la berline du département, espérant que personne ne lui demande d'explications. Elle passa à nouveau par la porte arrière pour s'introduire dans la partie la moins contrôlée du bâtiment. Elle avait son pistolet sur elle. Si elle était surprise avec une arme non autorisée dans un bureau public, elle serait envoyée en prison sans autre forme de procès. Mais elle n'avait pas le choix, elle devait prendre le risque.

En marchant vers les Limbes, elle pensa à ce qu'elle dirait à l'homme avec qui elle avait partagé des années de travail et d'amitié. La seule personne qu'elle avait autorisée à être proche d'elle.

Berish était dans la salle des pas perdus, devant l'ordinateur, Hitch couché à ses pieds.

— Aucune référence au marteau ni à la revue pornographique, dit-il en la voyant. Mais j'ai réussi à me procurer un numéro identique de la revue et je vais confronter les parties manquantes.

Les pièces à conviction étaient encore toutes deux sur la table. Peut-être Mila était-elle arrivée à temps, ou alors Simon était tellement sûr de son rôle qu'il avait retardé leur destruction.

Confronter les parties manquantes de la revue porno, se répéta l'ex-

policière. *En tout cas, il est sacrément bon menteur.*

— J'ai pensé à autre chose, poursuivit l'homme. La « patte du diable » : personne n'est capable d'effacer *toutes* les empreintes dans un appartement. C'est quasiment impossible.

Apparemment, toi tu sais faire, pensa Mila.

— Quelque chose nous a forcément échappé. À mon avis, la réponse est dans cette revue, insista le policier. Et de ton côté, comment ça s'est passé avec la fille ?

Mila essayait de ne rien laisser transparaître, mais elle l'observait.

— Ça s'est bien passé, répondit-elle seulement.

Elle s'approcha de lui, prête à sortir son arme.

— Tu veux m'en parler ou je joue aux devinettes ?

À deux mètres de lui, elle s'arrêta et le regarda dans les yeux.

— Simon, que t'est-il arrivé, durant cette année où nous ne nous sommes pas vus ?

L'homme bougea sur sa chaise, interdit.

— Pourquoi, qu'est-ce qui aurait dû se passer ?

— Quelque chose a changé. Tu as changé.

— Mila, qu'est-ce qui te prend ?

— Où est Alice, Simon ? Maintenant tu peux me le dire.

Berish l'observait comme s'il se demandait réellement d'où sortait cette accusation – quel hypocrite.

Il retira calmement ses lunettes de lecture et les posa sur le bureau.

— Mila, je ne sais pas de quoi tu parles. Tu pourrais t'expliquer, s'il te plaît ?

Elle sortit son pistolet de son pardessus, mais ne le pointa pas sur lui. Elle garda le bras le long du corps, juste pour lui faire comprendre qu'elle était sérieuse.

— Il s'est passé quelque chose au bar ? Pourquoi tu ne m'en parles pas ? Je peux peut-être t'expliquer.

— Dis-moi où est ma fille. Ou bien mets-moi en contact avec eux.

— Eux qui ?

— Les disciples d'Enigma, les autres joueurs, appelle-les comme tu veux mais dis-moi qui ils sont.

— De toute évidence tu n'es pas dans ton état normal, commenta le policier en secouant la tête et en regardant ailleurs.

— Regarde-moi ! ordonna Mila.

Berish posa sur elle ses yeux incrédules.

— Pour qui me prends-tu ?

— Je ne sais plus, répondit Mila en levant son arme.

L'homme porta une main à ses lèvres, il ne savait pas quoi dire. Et il avait les yeux brillants.

— Les coordonnées manquantes, dit Mila en se référant à la séquence partielle qu'ils avaient découverte sur le mur en brique de la cave de l'immeuble de Rose Ortis. Je veux la longitude... Cette fois, tu vas venir avec moi dans le jeu et me conduire à Alice.

Elle devait retourner dans l'*Ailleurs* avant que le monde virtuel s'autodétruisse complètement à cause du virus. Elle sentait qu'il restait peu de temps.

Sans baisser son arme, Mila s'approcha de ce qui avait autrefois été son bureau : elle ouvrit le premier tiroir et sortit des menottes, qu'elle lui lança pour qu'il les enfle.

— Tu fais erreur : je n'ai aucune longitude.

— Et moi je n'ai aucune envie d'écouter ces conneries.

Le policier enfila la première menotte autour de son poignet gauche et la serra. Ensuite, au lieu de répéter l'opération avec le droit, il bondit en avant et se jeta sur elle. Mila aurait pu lui tirer dessus, mais elle ne le fit pas parce qu'elle voyait encore en cet homme son vieil ami, la personne à qui elle était attachée. Toutefois, sa brève hésitation lui coûta cher. Berish la poussa et la fit tomber par terre, avant de s'emparer de son arme.

Hitch aboya, son cri résonna dans la salle des pas perdus. Des milliers de regards, depuis les photos, se posèrent sur la scène. Des milliers d'yeux et de visages souriants.

— Salaud ! l'insulta Mila depuis le carrelage.

Berish ne pipa mot. Il restait debout devant elle, le pistolet à la

main, une expression indéchiffrable sur le visage.

Au moment où elle crut qu'il allait lui tirer dessus, Mila entendit une voix derrière elle.

— Stop, ordonna Delacroix sur le seuil, un semi-automatique à la main. Baisse ton arme.

Elle fut emmenée dans une pièce sans fenêtres. Bauer les rejoignit. Ils attendaient Joanna Shutton.

— Qu'est-ce qui va arriver à Berish ? demanda Mila.

— Pour l'instant, il est en état d'arrestation pour avoir mené une enquête non autorisée, répondit Delacroix.

— Donc je le suis aussi.

Personne ne lui répondit.

— Alors laissez-moi lui parler, proposa-t-elle.

Elle voulait lui faire cracher ce qu'il savait sur l'enlèvement d'Alice.

— Tu crois que ça va être simple de faire avouer un expert en interrogatoires ? ironisa Delacroix en secouant la tête. Tu es vraiment naïve, Vasquez.

— Vous allez l'incriminer pour le meurtre de Rose Ortis ? lança-t-elle au hasard pour comprendre s'ils en savaient autant qu'elle.

— Ça ne dépendra que de toi, affirma Bauer.

Mila avait l'impression qu'il bluffait, qu'en réalité ils étaient au courant de tout et n'attendaient rien d'elle.

— Depuis combien de temps vous nous suiviez ?

Bauer laissa échapper un petit rire amusé.

— On vous a perdus de vue deux ou trois fois, mais on vous suit depuis que tu es sortie du département pour retourner au lac.

— Donc vous savez aussi ce qui est arrivé à ma fille. Qui l'a enlevée ? Et pourquoi n'êtes-vous pas intervenus pour les arrêter ?

Elle était furieuse.

— On te surveillait à distance, intervint Delacroix. On n'aurait

jamais pu prévoir ce qui allait se passer, ni l'empêcher.

— Mais qu'est-ce que vous me vouliez ? Qu'est-ce que vous attendiez de moi ?

— Ce n'est pas toi qui nous intéresses, déclara la Juge en faisant son entrée, suivie de Corradini. C'est un homme.

Joanna Shutton était élégante, comme à son habitude. Jupe couleur crème, chemisier en soie blanche, Louboutin léopard et collier de perles. Le conseiller, derrière elle, portait une mallette noire. Il la posa sur la table et l'ouvrit, mais le couvercle empêchait Mila d'en voir le contenu.

La Juge en sortit une photo, qu'elle fit glisser jusqu'à elle.

Pascal.

L'image avait été prise avec un téléobjectif quand ils se trouvaient au belvédère sur le lac, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés. L'homme au passe-montagne avait les mains levées devant l'arme de Mila.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? demanda Mila, consciente d'être en position de force.

— Tout, répondit Joanna Shutton. On a fait sa connaissance en même temps que toi. Mais cet homme a été trop habile pour nous semer, ce jour-là, et aussi la deuxième fois, quand vous vous êtes enfuis de la maison de Norman Luth, après avoir tué Timmy Jackson alias Lisca.

Apparemment, son ami au passe-montagne était meilleur qu'elle pour déjouer les filatures.

— Qui est-ce ? Quelles sont tes relations avec lui ? As-tu déjà vu son visage ? la pressa Bauer.

— Je ne sais pas. Il m'a aidée. Non, je n'ai jamais vu son visage, répondit-elle sans hésiter, le fixant d'un air de défi. Pourquoi cet homme vous intéresse-t-il tant ?

— Parce que, en plus de se balader masqué, il porte des gants en latex pour ne pas laisser d'empreintes et il ne conduit que des voitures qui ont au moins vingt ans, répondit Joanna Shutton. Mais surtout parce que personne ne l'a jamais remarqué et qu'il n'apparaît sur les films d'aucune des caméras de surveillance de la ville.

— Ça te rappelle quelqu'un, Vasquez ? intervint Bauer, narquois.

— Enigma.

S'ils avaient vu la coiffeuse avec le maquillage et les perruques de Pascal, ainsi que sa collection de déguisements, ils auraient peut-être compris que les réponses à leurs questions étaient finalement plutôt élémentaires.

Habileté cosmétique et discipline.

Corradini prit appui sur le bureau.

— Ce matin-là, au lac, votre conversation a été interceptée à distance avec un micro directionnel. Nous avons entendu ce que vous vous disiez.

Mila tenta de se souvenir de son premier échange avec Pascal. L'homme n'avait fait qu'une allusion générique au jeu, reportant le reste à quand ils seraient en sécurité.

— Tu as intérêt à tout nous dire, la menaça Joanna Shutton. Ensuite, on verra si ta version correspond à nos informations.

À ce moment-là, Mila comprit que la Juge et les autres en savaient bien moins que ce qu'ils voulaient laisser entendre. Dans le fond, ils ne pouvaient pas l'avoir suivie durant ses voyages dans l'*Ailleurs*.

— Et si je ne collabore pas ?

Corradini sortit un deuxième cliché de la mallette et le superposa à celui de Pascal. C'était une vieille photo signalétique du père Roy, le faux curé.

— Son nom était Marcel Turquoise. C'était un hackeur spécialisé dans les sites d'échanges pour pédophiles. Il a passé une grande partie de sa vie à entrer et à sortir de prison. Nous savons que tu l'as tué et que Berish s'est débarrassé du corps. On peut te coincer pour homicide.

— Alors pourquoi ne le faites-vous pas ?

— À cause du coup de fil, répondit Joanna Shutton du tac au tac avant de regarder Bauer et Delacroix.

— Comme tu t'en souviens certainement, Enigma a été trouvé à la suite d'un signalement anonyme, poursuivit Delacroix.

Quelqu'un avait dit aux flics que la voiture qu'ils cherchaient, un break vert, se trouvait dans la zone des anciens abattoirs, garée dans un hangar abandonné. Les agents envoyés sur place avaient trouvé du sang dans la voiture. Ensuite, les chiens avaient flairé une présence

humaine dans le bâtiment. Enfin, un raid avait conduit à l'arrestation de l'homme tatoué, qui était en possession de l'arme du massacre à la ferme des Anderson.

Mila comprit où ils voulaient en venir.

— Vous avez comparé la voix du signalement anonyme à celle interceptée au lac avec le micro directionnel et vous en avez conclu que c'est l'homme au passe-montagne qui a téléphoné.

— Exact, confirma Delacroix.

— Quel rapport avec moi ? Pourquoi cette nouvelle devrait-elle me pousser à coopérer ?

Joanna Shutton fit un signe à Corradini, qui sortit de la mallette la pièce maîtresse du spectacle qu'ils lui avaient préparé.

Un petit enregistreur.

Le conseiller l'actionna. Après un grésillement et deux sonneries, on entendit la voix d'une opératrice.

« Police, quelle est l'urgence ? »

— *J'appelle pour l'homme à qui vous donnez la chasse : je sais où il se trouve*, disait une voix qui ressemblait en effet à celle de Pascal.

— *Donnez-moi l'adresse, on enverra quelqu'un inspecter les lieux.*

— *Cherchez aux anciens abattoirs, dans un des hangars abandonnés. Vous trouverez une Passat verte et vous le trouverez, lui aussi. Vous avez tout noté ?*

— *Oui, monsieur : j'ai noté... Monsieur, voulez-vous décliner votre identité ?*

— *Non*, répondit l'autre. *Faites attention : cet homme est un chuchoteur. »*

L'enregistrement prit fin. Mila était sous le choc.

— Vous le saviez, affirma-t-elle, incrédule. Vous saviez que c'était un maudit chuchoteur...

— Oui, confirma Joanna Shutton.

— Alors, quand vous êtes venue me voir au lac, vous mentiez. La photo que vous m'avez montrée était fausse : Enigma ne s'est jamais tatoué mon prénom.

Elle aurait dû être soulagée, parce que ce détail l'angoissait depuis le début. Mais pour le moment, elle ne pouvait s'empêcher de penser que la Juge l'avait manipulée pour l'attirer dans l'enquête, parce que Mila était la seule qui, dans le passé, avait eu affaire à un chuchoteur.

— Tu n'aurais jamais accepté de collaborer avec nous, affirma la femme sans aucun scrupule.

Mila n'arrivait pas à y croire. Pourtant, c'était cohérent. Enigma ne l'avait pas choisie. Il ne savait même pas qui elle était, quand elle l'avait rencontré à la Fosse. Le fait qu'il lui ait donné les premières coordonnées pour accéder à *Deux* ne signifiait rien. Elle ou un autre flic, ça n'aurait fait aucune différence. Le chuchoteur voulait poursuivre sa bataille dans l'*Ailleurs*, son territoire. Les disciples qui lui donnaient la chasse, qui essayaient de la tuer, ne faisaient que disputer leur partie.

Mais une question restait sans réponse : pourquoi Alice avait-elle été enlevée ?

Dans tous les cas, c'était la faute de Joanna Shutton.

Mila se jeta avec rage contre la Juge. Delacroix eut tout juste le temps de la retenir par la taille.

— Sale pute ! hurla-t-elle.

Joanna Shutton ne perdit pas sa contenance.

— Ta fille est en danger et nous allons t'aider à la trouver. Mais toi, tu vas devoir tout nous dire.

Mila donnait des coups de pied dans le vide et insultait la Juge. Le téléphone de Corradini sonna. Le conseiller répondit, puis passa l'appareil à sa chef. La femme écouta. Mila perçut un changement dans son expression.

Soudain, Joanna Shutton eut l'air inquiet.

En essayant de ne rien laisser transparaître, elle raccrocha et s'adressa à Bauer et à Delacroix.

— Assurez-vous qu'elle se décide à collaborer, ordonna-t-elle avant de sortir de la pièce à la hâte.

Ils la ramenèrent aux Limbes. Mila ne demanda pas pourquoi on la déplaçait, mais en traversant les bureaux, elle remarqua une grande

agitation. Les téléphones sonnaient et les agents allaient et venaient. Beaucoup d'entre eux étaient équipés de gilets pare-balles et se préparaient à partir sur le terrain.

— Que se passe-t-il ? demanda l'ex-policieère ?

— Rien qui te concerne, répondit Bauer avec son mépris habituel.

Pourtant, il se passait quelque chose, quelque chose d'important, même si elle n'avait pas la moindre idée de quoi.

En arrivant à la salle des pas perdus, elle retrouva Hitch. Il s'était glissé sous le bureau de Berish, tout triste. Il leva le museau et la regarda comme s'il lui demandait des nouvelles de son maître. Mila se sentait absurdemement coupable envers le pauvre animal.

— Reste ici, lui ordonna Delacroix. On vient te chercher dans pas longtemps.

Ils sortirent et refermèrent la porte derrière eux. Une fois seule, Mila ne trouva rien de mieux à faire que d'aller aux toilettes pour se rincer le visage.

Elle s'observa dans le miroir au-dessus du lavabo. C'était lundi soir. Cette histoire durait depuis à peine quatre-vingt-seize heures, depuis que Joanna Shutton était entrée dans sa maison sur le lac. Pourtant, son visage portait le poids d'un temps bien plus long. Soudain, elle eut la peur insensée d'avoir oublié Alice. Comme si un virus agissait dans sa mémoire, capable de tout détruire, comme il se passait dans l'*Ailleurs*. Alors elle fit l'effort de penser à voix haute.

« Dans l'arbre, il y a une tanière d'écureuil », avait annoncé la fillette en rentrant, gelée, du jardin où elle était allée chercher Finz, un peu avant que leur vie soit bouleversée par l'arrivée de la Juge.

Mila n'imaginait alors pas que, au lieu d'une chatte, elle allait devoir chercher sa fille.

Elle rapporta une gamelle d'eau à Hitch, puis elle ouvrit les tiroirs du bureau de Berish en quête de viande séchée, parce qu'elle savait qu'il en gardait toujours en réserve pour le chien. Elle en trouva et lui en donna un peu en lui caressant la tête.

— Ne m'en veux pas, d'accord ?

Mais peut-être l'animal se sentait-il lui aussi coupable. Dans le fond, il avait contribué à coincer son patron, en trouvant la valise de Rose Ortis derrière un mur de brique.

Non, nous sommes tous responsables. Moi aussi, se dit Mila. De m'être laissé duper.

Elle repensa aux discours de Simon sur Internet et la violence insensée qui se déclenchait en ligne sans que personne intervienne. Elle se demanda où avait commencé sa descente dans l'abysse. Avait-il rencontré Enigma dans *Deux* ? Était-ce vraiment le chuchoteur qui l'avait convaincu de tuer une innocente ?

Son regard se posa sur le bureau.

Delacroix et Bauer avaient emporté l'enveloppe contenant le marteau taché de sang et de matière cérébrale avec lequel Rose avait vraisemblablement été tuée. Mais ils avaient laissé la revue pornographique. Ils ne savaient peut-être pas qu'elle était liée à l'affaire.

Mila s'assit et la feuilleta. Elle chercha les photos où l'on avait découpé des parties de visage des femmes. Yeux, nez, bouches, oreilles... De quelle perversion s'agissait-il ? Était-ce ainsi que Berish torturait les femmes ? Avait-il fait cela avec Rose ?

Elle repensa au sourire innocent de la femme de cinquante-six ans sur la photo dans la vallée avec les chevaux. Où était son cadavre ? Un jour, dans mille ans, peut-être que quelqu'un creuserait dans un endroit isolé et trouverait les restes d'une victime sans nom, tuée à coups de marteau puis défigurée. Ou peut-être que cela n'arriverait jamais.

Mila avait besoin d'un café. Elle referma la publication pour adultes parce qu'elle n'avait plus envie d'y penser. En dessous, elle aperçut une copie identique et se rappela que Berish voulait confronter les parties manquantes.

Une autre astuce pour la mettre sur une fausse piste ?

Elle ouvrit la revue intacte et tomba sur une femme dans une pose scabreuse, celle à qui, dans l'autre numéro, on avait retiré les yeux.

Elle dénicha une paire de ciseaux dans un porte-crayon. Avant de les utiliser, elle se demanda si ce qu'elle s'apprêtait à faire avait du sens.

Oui, décida-t-elle.

Elle découpa donc l'image, puis continua. Cette fois, il s'agissait du nez d'une autre star du porno. Puis les oreilles d'une troisième. En tout, elle accumula une dizaine de parties.

Elle ne savait pas ce qu'elle faisait, ou alors elle le savait très bien mais elle avait peur de l'admettre. Elle prit une feuille blanche, y déposa les fragments et les composa comme s'il s'agissait d'un puzzle. Quand elle eut terminé, un visage émergea.

En le regardant, Mila sentit son estomac se nouer.

Le résultat ressemblait à une femme de cinquante-six ans souriant sur une photo qui, en réalité, n'avait jamais été prise.

Quelqu'un avait créé de toutes pièces le visage de Rose Ortis, avant de le coller sur un paysage naturel. Ce n'était pas difficile, avec un bon logiciel.

Tous ses profils sur les réseaux sociaux n'étaient que des *fakes* élaborés.

C'était pour cela qu'il n'y avait pas d'empreintes chez elle, se dit Mila en repensant à la patte du diable.

La revue était la solution du mystère et on la lui avait sournoisement laissée devant les yeux.

Cette femme n'avait jamais existé.

Ce qui impliquait deux choses : Berish était innocent et la jeune femme qui s'était présentée comme la fille de Rose était une disciple d'Enigma.

La prophétie de Pascal était en train de se réaliser.

Bien que la porte des Limbes soit verrouillée de l'intérieur, Mila possédait une clé de secours, rangée dans une tasse colorée au-dessus de son ancien bureau. Elle l'utilisa pour s'enfuir. Hitch la regarda un instant, les yeux mélancoliques, et elle comprit qu'elle ne pouvait pas le laisser seul. Alors elle l'emmena.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil, ils se retrouvèrent au milieu du chaos qui s'était abattu sur le département.

La crise était due au fait que les agents n'arrivaient pas à être présents simultanément dans toutes les parties de la ville. On aurait dit que les criminels étaient soudain sortis de l'ombre où ils s'étaient réfugiés les dernières années pour mettre les rues à feu et à sang.

Mila réalisa qu'elle était en train d'assister à la fin dramatique de la « méthode Shutton ». Pascal avait raison quand il disait que tôt ou tard le mal sortirait de l'*Ailleurs* pour envahir le monde réel.

Elle traversa le bâtiment avec le chien sans que personne prête attention à eux. Elle ne savait pas dans quelle pièce Berish était enfermé, et de toute façon elle n'avait pas le temps de le libérer, et puis cela aurait été trop risqué. Elle réfléchirait plus tard au moyen de délivrer son ami. De plus, elle lui devait des excuses.

Ils prirent un ascenseur et descendirent au deuxième sous-sol. Son plan était de sortir du département en passant par le polygone de tir. Il était généralement très fréquenté, mais là, étant donné la situation, il était désert.

Une fois dehors, Mila chercha une voiture. Elle repéra vite un modèle à voler : une Volvo rouge amarante des années quatre-vingt, une véritable antiquité. Elle appartenait à un architecte ou à un ingénieur : à l'intérieur, elle trouva des tubes contenant des plans et des échantillons de matériaux de construction.

Mila roula dans la ville déserte, Hitch couché sur la banquette arrière. On entendait les sirènes des voitures de police qui filaient. Arrêtée à un carrefour, elle en compta six qui passaient à toute allure.

Elle alluma la radio. On parlait d'une bombe qui avait explosé dans un supermarché ouvert la nuit, d'une fusillade en cours dans une discothèque du centre et d'un vol à main armée dans la bijouterie d'un grand hôtel.

Mila prit conscience d'un élément fondamental : ces événements simultanés n'étaient pas le fruit du hasard, tout avait commencé quand elle-même était retenue au département. Quelque chose lui disait que les disciples d'Enigma voulaient qu'elle en sorte afin de commencer à lui donner la chasse.

Ils n'auraient pas à patienter plus longtemps : elle se dirigeait précisément vers l'endroit où ils l'attendaient.

Dans la zone du port fluvial, le vent poussait dans le ciel des nuages orangés, semblables à des légions d'âmes échappées des enfers. Mila se gara devant une sortie de garage au début des quais. Elle prévint Hitch qu'elle revenait bientôt et elle écrivit un mot qu'elle plaça sous un essuie-glace : quand ils viendraient enlever la voiture et le chien, ils trouveraient ainsi les coordonnées de l'agent Simon Berish.

Elle avança le long des débarcadères. Il n'y avait personne. À 2 heures du matin, cela pouvait être normal. Mais pas cette nuit-là. Il valait donc mieux être prudents et passer par un autre chemin pour gagner le bar de Laura Ortis.

La jeune femme avait brillamment joué son rôle de fille inquiète pour sa mère irresponsable. La scène où elle jetait hystériquement le flacon par terre s'était révélée être un véritable coup de théâtre. Berish avait été coincé. Le plan n'était pas fondé sur la ruse, mais sur l'affect : il exploitait l'intimité entre Berish et elle. Les acolytes du chuchoteur savaient qu'elle remarquerait forcément un détail qui révélait la présence d'une autre femme dans la vie de son ami. Mais s'ils avaient découvert en aussi peu de temps un détail aussi personnel que le parfum de la compagne de Simon, alors Mila pouvait s'attendre à tout.

Pourtant, pour une raison qu'elle n'arrivait pas à expliquer, elle était convaincue qu'ils ne la tueraient pas dans le monde réel. Sa mort aurait lieu dans *l'Ailleurs*.

En arrivant au bar, elle ne fut pas étonnée de découvrir que tout

était éteint. Elle sentit une forte odeur d'alcool. Elle s'aventura dans l'obscurité. En marchant, elle sentit du verre brisé crépiter sous ses pieds : ceux qui l'avaient précédée avaient cassé les bouteilles rangées sur les étagères. Mila regarda autour d'elle : le mobilier du bar avait également été détruit.

Dans la zone des boxes, sur la seule table intacte, il y avait une enveloppe blanche. De loin, l'ex-policieère remarqua une pilule de Larme d'ange posée dessus. Elle imagina que le contenu de la missive était sa récompense pour avoir résolu le mystère de Rose Ortis.

La longitude qui lui manquait pour retourner dans *Deux*.

Bien que tenaillée par la crainte d'une embuscade, elle avança jusqu'au box. La puanteur d'alcool frelaté était insupportable et aurait dû la mettre en garde. Mais elle ne comprit le danger que quand son genou heurta quelque chose de fin. Elle entendit un déclic, elle baissa les yeux et vit le fil de nylon se rembobiner à toute vitesse au moulin d'une canne à pêche accrochée au mur sur sa gauche, tandis qu'à droite la ligne était reliée au Zippo rouillé de Laura Ortis au pied d'une chaise, qui alluma une mèche imbibée d'alcool.

Mila était tombée dans un piège incendiaire.

Elle essaya d'arrêter le mécanisme en donnant un coup de pied dans la chaise, mais il était trop tard : les flammes coulèrent sur le sol imprégné de liquide inflammable.

Un mur de feu s'éleva devant elle. Elle aurait pu facilement sortir en rebroussant chemin, mais pour atteindre la table avec la lettre elle devait se jeter dans cet enfer.

Elle jura contre Enigma, mais elle n'avait plus le temps de réfléchir. Elle prit son élan, une grande inspiration et s'élança vers l'incendie. Elle fut agressée par les langues incandescentes qui enveloppèrent ses jambes, dévorant le tissu de son pantalon et une partie de son pardessus. Les mains devant son visage pour se protéger de la chaleur, elle dut s'arrêter au bout de deux mètres. Elle reprit son souffle et retenta sa chance, mais ne put avancer que de quelques pas.

Elle regarda devant elle : la lettre avait été rejointe plus vite qu'elle par la danse moqueuse des flammes et commençait à se consumer. Sa partie rationnelle lui disait qu'il était trop tard, mais un instinct maternel insoupçonné la poussait à continuer. Jusque-là, elle avait cru qu'elle se sentait coupable envers Alice parce qu'elle ne l'aimait pas, mais elle savait maintenant que c'était autre chose : on ne prend pas le risque de brûler vive pour quelqu'un sans vraiment l'aimer.

Malgré tout, elle fut contrainte d'abandonner, parce que la lettre était devenue cendres.

Elle recula dans la fumée qui l'aveuglait et la faisait suffoquer. Pour sortir, elle envoya un coup de pied dans la porte et le bruit tragicomique du carillon annonça son salut.

Une fois dehors, elle tomba à genoux, les mains sur le bitume. Elle toussa fort, faillit vomir, eut peur de s'évanouir. Puis, lentement, elle recommença à respirer.

Quand elle en fut capable, elle regarda derrière elle. Tout était perdu, tout était fini. *Game over*. Il n'y avait plus moyen de retourner dans l'*Ailleurs*.

Elle conduisit sans but jusqu'à 4 heures du matin, Hitch dormant sur la banquette arrière. Mila l'enviait.

Depuis une demi-heure, une idée s'était formée dans ses pensées et ne la quittait plus. Elle décida d'aller au bout.

L'enveloppe dans le box du bar lui avait rappelé une autre lettre. Celle qui arrivait chaque année pour lui demander de prendre une décision.

Devant la clinique, Mila arrêta la voiture et observa les fenêtres allumées du bâtiment, qui était entouré d'un grand parc.

Le lieu pouvait être assimilé à une citadelle où les règles du monde extérieur comptaient peu, voire pas du tout. Une sorte d'Ailleurs, mais plus tranquille. Là, le temps de l'existence était calculé différemment : le jour et la nuit, comme la vie et la mort, étaient équivalents.

Entre ces murs, dans le lit d'une chambre au quatrième étage, vivait et mourait depuis dix ans le père de sa fille.

Mila était déjà venue, y compris à des horaires aussi insolites que celui-ci, aussi quand elle se présenta à la réception on la laissa entrer. Justement parce qu'elles savaient qui elle était, les infirmières ignorèrent son aspect et le fait que ses vêtements sentaient la fumée. Mila aurait aimé leur expliquer qu'elle n'avait nulle part où aller.

Elle prit l'ascenseur jusqu'au service des personnes dans le coma.

Tout était plongé dans une lumière bleuâtre, douce, comme pour indiquer que le repos permanent ne devait pas être troublé. Les murs et le sol en lino étaient de couleur verte. Le personnel de nuit évoluait avec discrétion dans un silence ouaté.

La chambre qui intéressait Mila était la dernière au fond, celle avec la pire vue, sur une cour intérieure où le soleil n'entrait jamais. De toute façon, pour l'homme relié aux machines, cela ne faisait aucune différence.

C'était elle qui l'avait fait hospitaliser là et elle versait tous les mois une somme considérable pour qu'il soit maintenu en vie. Chaque année, elle repoussait l'appel des médecins qui proposaient de mettre fin aux souffrances du patient. Mais, étant donné que sa seule famille était sa fille et que Mila avait la tutelle d'Alice jusqu'à sa majorité, c'était elle qui décidait si et quand le débrancher. Elle ne comptait pas le faire parce qu'elle ne croyait pas à la peine de mort. Ce salaud méritait la perpétuité.

« Tu t'es sans doute déjà demandé ce que tu ferais si tu pouvais remonter le temps », avait dit Pascal.

Et Mila avait pensé que, si elle en avait eu l'occasion, elle n'aurait pas mis Alice au monde. Parce que chaque fois qu'elle regardait sa fille, elle voyait aussi son père – l'homme qui l'avait manipulée, utilisée, trahie.

— Le matin où Alice a disparu, il y avait un grand cerf dans ma cuisine, affirma-t-elle sans savoir pourquoi.

À ce moment-là, elle aurait voulu lui dire qu'un autre chuchoteur était entré dans sa vie, semblable à celui qui les avait fait se rencontrer. L'homme sur le lit aurait été le seul, avec elle, à comprendre la gravité de la situation. Parce que le fait qu'Enigma soit détenu dans une prison de haute sécurité ne changeait rien : il constituait tout de même une menace.

Si seulement Mila avait pu lui montrer la photo de lui sans tatouages qu'elle avait dans sa poche, il aurait peut-être pu résoudre le mystère qui se cachait derrière le *visage d'un homme normal*.

Parce que lui aussi, dans le passé, avait ressemblé à une personne gentille.

Mila aurait voulu lui décrire la scène dans le bar de l'*Ailleurs*, quand elle l'avait revu conscient, mais transfiguré, en train de tailler un os humain.

Elle aurait voulu lui confier que sa fille l'interrogeait tout le temps sur son père. Bien qu'elle lui ait dit qu'il ne se réveillerait jamais, Alice l'attendait. *Je devrais peut-être vraiment le faire débrancher*, se dit-elle. *Pour mettre fin une fois pour toutes à cette farce.*

Mais elle n'était pas là, comme les autres fois, pour lui parler en imaginant ou en ayant l'illusion que, où qu'il soit, il puisse l'entendre. Elle était venue à cause de Pascal. Elle repensa une nouvelle fois à leur échange, la dernière nuit, dans la maison brûlée.

« Si à cause d'un accident on ne pouvait plus marcher, on allait le faire dans l'*Ailleurs*. Quand on sortait du coma, on réapprenait à vivre ou à faire les choses essentielles. Au début, *Deux* était utilisé comme centre de rééducation pour redonner espoir aux patients. »

À ce moment-là, Mila s'était laissé distraire par l'idée que Pascal avait sans doute vécu une expérience terrible et irréparable dans son passé et qu'il en portait encore le poids. Elle n'avait pensé que plus tard aux implications de ses propos, au volant de la Volvo, ne sachant comment retourner dans l'*Ailleurs* sans les nouvelles coordonnées.

De temps à autre, quelqu'un se réveillait du coma. Il fallait donc le rééduquer pour lui redonner, au moins en partie, une existence normale.

Mila mit fin à sa courte visite, tourna le dos au seul homme de sa vie et s'éloigna. Elle prit l'ascenseur de service pour descendre au sous-sol de la clinique.

Comme elle l'imaginait, il y avait un dépôt où étaient stockés de vieux ordinateurs et du matériel de rééducation. Elle trouva des casques et des manettes de jeu, ce qui lui donna espoir. Elle prit un écran, une unité centrale et assembla un PC dans un cagibi.

Quand elle l'alluma, elle bouillait d'impatience de découvrir si l'icône circulaire de *Deux* se trouvait sur le bureau. Elle y était. Mais elle ne pouvait pas encore exulter, parce qu'elle était au milieu du gué.

Elle ouvrit le programme et regarda le globe et la fenêtre qui lui étaient désormais familiers. En allant dans les options du jeu, elle parvint à se créer un avatar qui lui ressemblait beaucoup. Elle ne savait pas s'il fonctionnerait, mais le plan avait un sens dans sa tête.

Maintenant, c'était la partie compliquée : introduire la latitude et la longitude. Sans indications précises, elle devait choisir au hasard. Alors elle entra les coordonnées du lieu où ceux qui devaient la trouver la trouveraient.

Les Limbes.

Elle fouilla dans sa poche et sortit une des Larmes d'ange de Lisca. Elle la posa sur sa langue, consciente que si un danger se présentait, comme une ombre étrangeuse ou un serpent immobilisant, cette fois Pascal ne serait pas là pour la sauver. Elle devrait s'en sortir seule. Ou bien succomber, sans doute ce qu'avait prévu Enigma pour qui osait entrer indûment dans son royaume des ténèbres.

Elle était prête. Elle mit le casque de réalité virtuelle et plongeait dans l'oubli de l'*Ailleurs*.

Elle fut accueillie par des bruits forts qui lui rappelèrent que le monde apocalyptique était en pleine dissolution.

Dans la salle des pas perdus, les sourires des disparus sur les photos étaient sinistres. Leurs regards étaient chargés de haine et de rancœur. Femmes, hommes et enfants semblaient lui demander, muets, pourquoi elle avait cessé de les chercher en se réfugiant au bord du lac avec Alice.

Elle aurait voulu les libérer de ces images trompeuses, les rendre aux ombres qui, un jour quelconque de leur vie, les avaient pris pour les emmener loin.

Il y avait Beatrice, disparue dans le néant à trente-sept ans, enceinte de six mois de son deuxième enfant. Michael, le père de famille qui, un jour comme tant d'autres, était parti au travail et avait été vu pour la dernière fois, en costume cravate, par deux randonneurs sur un sentier de montagne. Larissa, douze ans, dont la mère recevait encore d'étranges appels nocturnes où elle n'entendait qu'une respiration.

Mila ne les avait jamais rencontrés, mais c'était comme s'ils faisaient partie de sa famille.

Chaque fois qu'arrivait aux Limbes la photo d'un nouveau disparu, elle déballait une lame de rasoir et s'incisait une petite marque sur la peau. La douleur servait à sceller un pacte, s'imprimer le souvenir.

Alors qu'elle formulait ces pensées, elle entendit un frottement : quelque chose bougeait dans la pièce. Mila essaya de la repérer, mais la silhouette s'échappait.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle alors.

— Je ne peux pas te dire mon nom, répondit une voix d'enfant.

Pascal lui avait dit de rester loin du spectre, mais Mila n'avait pas d'autre ressource sur laquelle s'appuyer.

— Pourquoi ne peux-tu pas me dire ton nom ?

— Je n'ai pas le droit de parler aux étrangers.

— Mais tu as déjà parlé avec moi, et là aussi tu le fais, répondit-elle, soulignant la contradiction. Alors je ne suis peut-être pas une

étrangère... Tu sais peut-être qui je suis.

— Tu es sa mère, affirma l'enfant.

Elle sursauta : le spectre connaissait Alice ?

— Où est-elle ? Elle est dans l'*Ailleurs* ? Tu peux me conduire à elle ?

L'autre ne répondit pas. Mila n'insista pas.

— Elle va bien ? demanda-t-elle seulement.

— Elle est en sécurité.

À ce moment-là, les contours de la silhouette se précisèrent. L'enfant de dix ans en tee-shirt rouge apparut devant elle. Il avait les cheveux blonds, courts et peignés. Et les yeux clairs.

Mila comprit tout de suite.

— Tu n'es pas un avatar, n'est-ce pas ?

— Comment le sais-tu ?

— Parce que chaque fois que je suis allée dans le jeu, tu y étais.

— Je vis ici, avoua l'enfant.

Un grondement, suivi d'une secousse, fit tout trembler autour d'eux. Mila prit peur, l'autre resta imperturbable.

— Pourquoi m'aides-tu ? demanda l'ex-policieère, se rappelant toutes les fois où il était intervenu pour la prévenir des dangers qu'elle courait.

— Parce que tu n'es pas comme les autres, tu es différente. Ils ne doivent pas savoir que je suis ici. C'est pour ça que je dois toujours me cacher.

Un autre bruit, un autre tremblement.

— Qu'est-ce qui arrive au jeu ? demanda Mila.

— Bientôt tout sera terminé l'assura l'enfant.

— C'est toi qui fais tout ça ?

— Mais eux, ils ne le savent pas.

C'était bien comme elle le pensait : le spectre était le virus évoqué par Pascal.

— Il faut que tu arrêtes.

Le petit la regarda, curieux.

— Pourquoi ? Toi non plus tu n'aimes pas cet endroit.

— Si tu ne t'arrêtes pas, je ne pourrai pas retrouver Alice.

L'enfant haussa les épaules, signifiant qu'il n'y pouvait rien.

— Dis-moi au moins combien il me reste...

— Il y a encore le temps, assura-t-il. Mais il faut te dépêcher.

— Que dois-je faire pour terminer ma partie ?

Le spectre ne répondit pas.

— Maintenant, je dois y aller.

— Non, attends, essaya-t-elle de l'arrêter. J'ai encore des choses à te demander.

— Ça m'a plu de parler avec toi, dit l'enfant en disparaissant.

— Un moment, je t'en prie...

— Elle t'aime fort et elle est très proche.

Ses contours s'atténuèrent. Mila était certaine qu'il parlait d'Alice.

— Que signifie proche ? Proche comment ?

Le spectre disparut.

— L'esprit voit ce que l'esprit veut voir, furent ses derniers mots.

Quatre grammes de niacine pour sortir du trip.

Mila vola la substance dans la pharmacie de la clinique, mais certains effets de la Larme d'ange persistèrent. De même que le froid, les tremblements et les vertiges, qui l'empêchaient de marcher normalement. Avant de partir, elle devait se remettre.

Il était bientôt 6 heures, l'endroit allait se remplir de gens, néanmoins elle retourna dans le cagibi du PC, emportant des bouteilles d'eau pour se réhydrater. En buvant, elle eut l'idée d'effectuer une recherche sur Internet, avec pour objet la dernière phrase prononcée par le spectre – la même que lui avait dite Pascal.

L'esprit voit ce que l'esprit veut voir.

La coïncidence avait forcément un sens. Mila était convaincue que ces mots étaient sortis de leur contexte : peut-être un livre, un article ou un autre genre de publication. Elle avait vu juste : c'était la devise d'un certain Institut neuroscientifique de la Forêt-Rouge.

Son site Internet n'avait pas été mis à jour depuis des années. Au premier coup d'œil, il ressemblait plus à un organisme public vétuste qu'à une entreprise privée moderne.

Sur la page d'accueil, un logo apparaissait : un œil humain stylisé avec à l'intérieur deux arbres rouges et un bâtiment du siècle dernier. Il y avait quelques pages, composées essentiellement de photos. Certaines montraient l'édifice au milieu d'un bois de hêtres majestueux. Sur d'autres, on voyait l'intérieur, un mélange entre service médical et laboratoire informatique, où évoluaient des gens en blouse blanche.

Hormis quelques légendes rapides, une page présentait les activités de façon générique.

La fondation s'occupe de recherche et d'innovation dans le domaine des neurosciences. Sa raison sociale est de créer une synergie efficace entre

esprit humain et intelligence artificielle, de diffuser les découvertes dans ces domaines et de partager les progrès obtenus pour le bien-être de l'humanité.

Mila nota l'adresse et décida d'aller y jeter un coup d'œil.

Elle retrouva Hitch et le récompensa d'avoir attendu en lui donnant des snacks qu'elle avait achetés à une machine dans le hall. Berish ne le gâtait jamais autant, mais le chien l'avait mérité. Elle le fit sortir de la voiture pour qu'il puisse s'ébrouer pendant qu'elle buvait une énième bouteille d'eau, appuyée à la Volvo.

L'aube pointait. Mila se sentait proche d'une découverte importante.

Elle remonta dans la voiture. Après un long trajet, elle eut un mal fou à trouver l'endroit. Elle dut quitter l'autoroute, monter par une route de montagne, traverser des villages et grimper en serpentant entre les bois de hêtres.

Enfin, deux heures plus tard, elle aperçut derrière une colline la façade en pierres brunes du bâtiment qu'elle avait vu sur les photos du site Internet.

Elle se gara non loin de l'entrée et se dirigea vers la porte principale avec Hitch. Elle s'attendait à un endroit futuriste, mais le lieu avait l'air d'un autre temps. Des posters aux couleurs passées décoraient le hall d'entrée, où étaient représentés des techniciens qui travaillaient en équipe avec des médecins. Pourtant, leurs tenues et la technologie qu'ils manipulaient appartenaient à une époque lointaine et révolue.

Le lieu était étrangement désert. Elle finit par apercevoir un employé et lui demanda où elle pouvait trouver le responsable de l'institut.

— Le Dr Stormark est dans son bureau, lui répondit l'homme en lui indiquant la direction.

Elle parcourut un couloir haut de plafond où ses pas résonnaient. Arrivée devant la porte de Stormark, elle frappa. Une voix caverneuse l'invita à entrer. Mila ouvrit la porte et se retrouva dans une pièce étrangement sombre. Assis à un bureau, un homme fumait.

— Elle est allumée ou éteinte ? demanda-t-il.

Mila ne comprit pas.

— La lumière, précisa l'homme.

— Elle est éteinte.

— Alors excusez-moi. Vous pouvez l'allumer, si vous voulez.

En s'exécutant, elle comprit : le Dr Stormark était aveugle.

Son bureau était en désordre, mais les piles de livres en braille et de vieux appareils électroniques, par terre, étaient disposées de façon à ce que l'homme puisse circuler. L'air était imprégné d'une forte odeur de cigare.

— Je m'appelle Mila Vasquez, se présenta-t-elle en s'installant devant lui, Hitch à ses pieds.

Stormark portait un pull jaune taché de cendre, il était obèse et son fauteuil avait du mal à le contenir. Son visage et ses mains étaient striés de vaisseaux rouges et il avait de drôles de cheveux crépus. À la différence de nombreux aveugles, il ne portait pas de lunettes noires et son regard absent balayait la pièce.

— Vous êtes venue me vendre un chien d'aveugle ? demanda-t-il en riant à sa propre blague. Si vous cherchez du travail, ce n'est pas le bon endroit : nous sommes en février et nous avons déjà épuisé nos financements pour l'année.

— Non, répondit-elle gentiment. Je suis ici pour vous poser des questions, si ça ne vous dérange pas.

— À quel titre ?

— Je mène une enquête privée.

— Si c'est à cause de l'accident de la semaine dernière, grommela-t-il, les jeunes ont exagéré mais l'assurance devrait tout repayer.

— Non, ça n'a rien à voir, le rassura-t-elle.

— Alors je suis tout ouïe, affirma-t-il en tirant sur son cigare.

— Je recherche une personne. Un homme. J'ai l'impression qu'il a eu un lien avec cet institut dans le passé. Je crois qu'il était criminologue.

— Il y en a eu beaucoup, vu notre domaine de recherche.

— En fait, je ne sais pas bien de quoi vous vous occupez...

— Vous n'allez pas y croire, mais l'Institut de la Forêt-Rouge a été parmi les premiers à s'intéresser à Internet, affirma l'homme en se grattant la joue. De nombreuses innovations que vous trouvez en ligne ont vu le jour entre ces murs. Jusqu'à il y a quelques années, ici on

projetait l'avenir.

— Pourriez-vous être plus précis, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, excusez-moi, dit Stormark en souriant. Le centre est né pour apprendre à l'intelligence artificielle à distinguer le bien du mal.

— C'est possible ? demanda Mila, pétrifiée.

— C'est le défi de ce siècle, croyez-moi... Avant de confier notre sécurité à une machine, nous devons être certains qu'elle est en mesure de bien interpréter les données : il va de soi qu'un enfant avec un pistolet à eau est différent d'un voleur armé d'une arme automatique, mais un ordinateur ne fait pas encore la différence. Exactement de la même façon que moi je ne peux pas savoir si vous avez l'air étonnée ou effrayée.

— Les deux, dit Mila. Alors un jour Internet sera intelligent ?

— Uniquement si nous savons lui enseigner la signification d'un coucher de soleil, expliqua le scientifique. Mais tant qu'un ordinateur ne sera pas ému devant le soleil qui descend à l'horizon, ce ne sera pas possible.

Mila pensa à sa propre alexithymie : peut-être qu'elle était elle-même une machine en chair et en os.

— Les êtres humains voient parfois des couchers de soleil là où il n'y en a pas, objecta-t-elle. L'esprit voit ce que l'esprit veut voir.

— Le *cœur* voit ce que le cœur veut voir, la corrigea l'homme.

Cette phrase la frappa.

— Parfois nous bernons notre intelligence avec les émotions parce que nous ne voulons pas accepter la réalité. La mère d'un assassin reconnu coupable ne sera jamais totalement convaincue de la faute de son fils, parce que ça voudrait dire admettre qu'elle est une mauvaise mère. C'est un mécanisme d'autopréservation.

Mila se sentit assez en confiance avec l'homme pour tenter sa chance.

— Autrefois, je suis allée dans une réalité virtuelle qui s'appelait *Deux*.

Stormark s'assombrit.

— Je me demandais si vous en aviez entendu parler.

— Le jeu, dit-il seulement.

— En entrant ici et en vous écoutant, je me suis dit que c'était le bon endroit pour faire naître ce genre de chose. Je me trompe ?

— *Deux* n'est pas né ici, mais dans le passé nous avons fait une recherche à son sujet.

Mila comprit qu'il n'avait pas envie d'en parler. Pourtant, elle devait savoir.

— J'imagine que vous connaissez l'histoire.

— Le monde utopique qui se transforme en enfer ? Oui, je la connais. Mais vu mon état, je n'ai jamais pu enfilez de casque pour aller visiter.

— J'ai rencontré une sorte d'intelligence artificielle, là-dedans : un enfant. Il n'a pas voulu me révéler son nom mais il m'a dit qu'il vivait là...

— Oh, mon Dieu, laissa échapper l'homme. Blond, les yeux bleus ?

— Oui.

— Joshua.

Il y avait de la compassion dans la façon dont l'homme avait prononcé ce nom.

— C'est vous qui l'avez créé ?

— Non, mademoiselle Vasquez... Il a vraiment existé.

— Ça veut dire que...

— Ça veut dire qu'il est mort. Laissez votre chien et venez avec moi, je vais vous montrer quelque chose.

La découverte que l'enfant au tee-shirt rouge était réellement un spectre bouleversa Mila.

Stormark prit une canne d'aveugle avec une boule blanche et la guida dans les couloirs de l'institut, jusqu'à un laboratoire.

Au centre de la salle noire, il y avait une estrade entourée de projecteurs jusqu'au plafond.

— La qualité ne sera pas des meilleures, s'excusa d'avance le scientifique. Avec des microprocesseurs modernes l'effet serait différent, mais nous ne pouvons pas nous permettre cette technologie.

— Que va-t-il se passer ? demanda Mila.

— Faites-moi confiance, vous allez bientôt comprendre, répondit l'autre avant d'aller donner des instructions à un technicien.

Ce dernier s'installa derrière une console, actionna des commandes et, peu après, l'estrade se mit à tourner et les projecteurs générèrent des rayons laser qui, pointés vers le centre de la pièce, donnèrent vie à une image holographique.

Assis par terre, un enfant de un an jouait avec les lacets de ses chaussures. Blond, les yeux bleus, il souriait. Et il portait un tee-shirt rouge.

— Joshua, le présenta Stormark.

— L'enfant que j'ai vu avait au moins dix ans, mais il lui ressemble.

L'homme secoua la tête, contrarié.

— Ça n'aurait pas dû arriver... Mais c'est ma faute.

— Qu'est-ce qui est votre faute ?

Mila en avait assez des mystères. Elle voulait connaître la vérité.

— Le père de Joshua travaillait ici.

Elle comprit qu'il parlait de Pascal.

— C'était un criminologue ?

— Anthropologue du crime, précisa l'aveugle. Son nom est Raul Morgan.

Alors c'était ainsi que s'appelait l'homme au passe-montagne.

— Raul dirigeait l'équipe de recherche sur le jeu.

Pascal avait parlé d'une tentative d'attirer des sujets borderline dans le monde virtuel désormais dépeuplé. Le but était de vérifier si les germes de violence et de cruauté qu'ils portaient en eux évolueraient vers la perversion. Mais l'expérience avait dégénéré, donnant naissance à la version actuelle de *l'Ailleurs*.

— Nous avons perdu le contrôle de la situation, admit Stormark. Mais quand je m'en suis rendu compte, il était déjà trop tard. J'aurais dû tout arrêter, donc c'est ma responsabilité.

Pascal s'était défini comme un « modérateur ». Il avait dit qu'ils étaient nombreux : leur devoir était de veiller sur les anomalies de

l'*Ailleurs*, parce que de temps à autre un joueur faisait le *saut*, donnant réalité à ses fantasmes violents. Puis l'homme au passe-montagne rouge s'était retrouvé seul à accomplir cette mission, sans savoir ce que les autres étaient devenus.

Mais avant ça, il avait dû se passer quelque chose dans la vie de l'anthropologue du crime.

— Qu'est-il arrivé à Raul Morgan ?

— Il était trop impliqué, il devenait paranoïaque : il voyait des ennemis partout et ne faisait plus confiance à personne.

Cette description corroborait celle de Pascal.

— Il soutenait qu'il avait rencontré quelqu'un dans le jeu : une « présence dangereuse », précisément.

Mila pensa à Enigma, le chuchoteur.

— J'ai sous-estimé le problème, jusqu'à l'accident...

— Quel accident ?

— Raul Morgan était un brave homme, expliqua tristement Stormark. Il avait une famille : une femme et un beau bébé de presque un an et demi... Il n'aurait pas dû finir ainsi.

— Quel accident ?

— Raul vivait dans un monde parallèle : il n'était plus simplement distrait, il était totalement dissocié de la réalité... Chaque jour, avant de venir travailler, il accompagnait Joshua à la crèche. Sa mère allait le chercher l'après-midi. Un matin de septembre, Raul est arrivé comme toujours à 9 heures, il est entré dans son laboratoire. Huit heures plus tard, sa femme l'a appelé pour savoir pourquoi il n'avait pas déposé Joshua à la crèche. Il a alors compris ce qui s'était passé. Il s'est précipité vers le parking et a trouvé Joshua là où il l'avait laissé : dans son siège à l'arrière de la voiture.

Mila ne put dire un mot.

— L'enfant s'était probablement endormi sur le trajet depuis la maison et Raul ne s'était pas aperçu qu'il avait oublié l'étape de la crèche. Mais même devant le petit corps de son fils, il répétait qu'il l'avait bien déposé à la crèche, qu'il devait y avoir une autre explication. Il niait l'évidence, bien qu'elle crevât les yeux.

Le cœur voit ce que le cœur veut voir, se dit Mila en repensant aux paroles de Stormark. Elle ne comprenait pas la douleur de ce père.

Mais cette fois, ce n'était pas à cause du manque d'empathie. Simplement, certaines souffrances sont impossibles à imaginer.

— Trois mois plus tard, Raul a démissionné. Depuis, je n'ai plus eu aucune nouvelle.

Mila regarda l'hologramme de l'enfant au tee-shirt rouge qui jouait, insouciant.

— Et ça ? demanda-t-elle.

— Après son départ, on a trouvé le programme sur son ordinateur par hasard. On n'a jamais su pourquoi il l'avait conçu, mais on s'est vite rendu compte de quelque chose.

Le scientifique leva sa canne, détacha la boule blanche du pommeau et la lança devant lui, visant tant bien que mal l'enfant.

Joshua leva un bras, comme pour l'attraper. Ce n'était pas un simple hologramme, comprit Mila.

— Joshua interagit, confirma Stormark. Mais surtout, il apprend.

— S'il a dix ans à présent, ça veut dire que Raul l'a emmené dans *Deux* pour qu'il y grandisse comme un enfant normal.

« Je vis ici », lui avait dit le spectre.

— Comme vous avez pu le voir, mademoiselle Vasquez, Joshua était capable de répondre à des stimulations externes depuis son plus jeune âge, même si c'était de façon élémentaire. Si vous lui avez parlé, ça veut dire qu'il a évolué au fil des ans. Je ne suis pas étonné : Raul était vraiment fort dans son travail.

— Vous m'avez dit qu'il était anthropologue du crime, pas programmeur.

— C'est vrai : il apprenait aux machines ce qu'est le mal.

« Pense à *Deux* : quoi que tu aies fait d'irréversible ou qui te soit arrivé dans la vie réelle, le jeu donnait une occasion d'y remédier. »

Raul Morgan, alias Pascal, avait prononcé cette phrase la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Voilà pourquoi il avait créé un clone numérique de son fils. Mais c'était une ruse, une illusion dangereuse.

Une fois sortie de l'institut, Mila reprit la route au volant de la Volvo. Elle avait une nouvelle piste.

Le lien entre Pascal et le spectre était désormais acquis, bien que l'homme au passe-montagne rouge lui ait conseillé de se tenir à distance de l'enfant. Lors de leur dernière rencontre, Joshua avait dit à Mila qu'Alice était en sécurité. Cela signifiait qu'il savait où elle était. Et s'il le savait, alors sans aucun doute Raul Morgan était lui aussi au courant.

La seule façon de s'en assurer était de trouver Pascal.

Stormark s'était montré très coopératif, il avait donné des dispositions pour que Mila obtienne toutes les informations dont elle avait besoin. Il ne lui avait même pas demandé à quoi cela allait lui servir. Il avait sans doute compris que sa visite avait un rapport avec les développements récents liés à l'échec tragique des recherches sur *Deux*. Et justement parce qu'il se sentait en partie responsable des faits, il n'avait pas hésité à l'aider.

Toutefois, Mila n'avait pas trouvé grand-chose dans le dossier personnel de Raul Morgan. Pour commencer, il n'y avait pas de photo de lui. Même celle de son badge d'accès aux laboratoires avait disparu. Elle supposa que Pascal lui-même était passé par là, obsédé par le fait d'effacer la moindre trace de lui.

La seule information qu'elle obtint était le prénom de la femme de l'anthropologue du crime. Elle s'appelait Mary.

Il pleuvait des cordes et elle avait du mal à s'orienter, sur cette

route de montagne. À un moment, elle repéra un bar et un téléphone public.

Elle entra avec Hitch. Il n'y avait aucun client. Un feu était allumé dans la cheminée en pierre, de vieux skis en bois et deux têtes de cerfs empaillées décoraient les murs. Hormis ce détail macabre, l'atmosphère était accueillante et Mila avait besoin de reprendre des forces. Elle commanda un sandwich à partager avec le chien, un Coca-Cola et une gamelle d'eau fraîche. Elle demanda à la serveuse de lui rendre la monnaie en pièces, puis entra dans la cabine téléphonique.

Elle passa une série de coups de téléphone à des ex-collègues du département qui lui devaient des services. La serveuse lui apporta sa commande. Il lui fallut une bonne heure pour retrouver la dernière adresse connue de Mary Morgan.

Pourtant, petit à petit, Mila parvint à reconstruire les dix dernières années d'existence de la femme.

Après la mort de son fils, Mary avait fait un long séjour dans une clinique, à cause d'une grave dépression. Entre-temps, elle avait demandé et obtenu le divorce. Peu à peu, elle avait réappris à vivre. Elle avait habité divers endroits, changé de métier plusieurs fois, mais rien ne lui avait convenu.

Depuis trois ans, elle avait trouvé une forme de stabilité en se retirant dans une communauté bouddhiste sur une colline, assez loin de là.

Mila calcula que le voyage lui prendrait trop longtemps – un temps dont Alice et l'*Ailleurs* ne disposaient pas.

Elle devait parler à cette femme.

La communauté n'avait pas le téléphone, aussi trouva-t-elle le numéro du poste de police du village le plus proche.

— Même si je monte jusque-là, je ne pense pas que quiconque voudra vous parler, affirma un policier quand Mila demanda s'il pouvait la mettre en contact avec Mary en lui apportant un téléphone portable. Ces gens sont bizarres : ils sont végétariens, lui confia-t-il comme si c'était vraiment extraordinaire.

— C'est une urgence, insista-t-elle sans donner plus de détails. Je vous en prie, je suis une ex-collègue : je m'appelle Maria Eléna Vasquez. Vous pouvez vérifier, si vous voulez.

Elle comptait sur la solidarité entre flics, en espérant que cela suffise.

L'agent réfléchit.

— D'accord, mais je vous préviens : il me faudra au moins quarante minutes pour arriver là-bas, et il n'est pas dit que le téléphone capte, c'est au bout du monde.

Mila le remercia et lui dicta le numéro du bar où elle se trouvait. Puis elle attendit. Le temps passa trop lentement. Au bout de quarante minutes, elle n'avait toujours pas de nouvelles. N'importe quoi aurait pu se passer, elle n'en saurait rien. Soit le portable ne captait pas, soit Mary Morgan avait refusé de lui parler, soit le policier avait menti et déjà oublié leur conversation.

Au bout d'une heure et quart, le téléphone du bar sonna. Mila se précipita pour répondre. La ligne était perturbée.

— Je suis Mary, dit une voix agacée. Qui est à l'appareil ?

— Je m'appelle Mila Vasquez, merci de m'avoir rappelée.

— Que me voulez-vous ? L'agent dit que c'est urgent mais je vous préviens tout de suite : quoi que ce soit, ça ne m'intéresse pas.

— Je comprends, Mary, et je m'excuse d'avoir perturbé votre intimité. Mais je n'avais pas le choix : ma fille a disparu il y a trois nuits.

— En quoi cela me concerne-t-il ? répondit l'autre brusquement.

— Je crois que vous pouvez m'aider à la retrouver.

— Je ne vois pas comment. Je vis hors du monde depuis longtemps.

— Je sais que vous pouvez me comprendre.

Mila faisait allusion au fait que Mary aussi avait été une mère. Ce disant, elle prenait un gros risque : la femme pouvait décider de l'aider ou alors se braquer et refuser de poursuivre la conversation. Mais Mila espérait que sa franchise serait récompensée.

Mary Morgan marqua une pause. C'était peut-être bon signe : enfin, elle hésitait.

— J'imagine que ça doit être dur de continuer à vivre, poursuivit Mila, lui laissant entendre qu'elle connaissait son histoire. Je sais que certaines blessures ne se referment pas. C'est comme vivre avec un ulcère à l'estomac : ça peut s'infecter et se remettre à saigner quand on s'y attend le moins... C'est pour ça que je ne veux pas finir comme vous, madame Morgan.

Ces derniers mots étaient durs à accepter, mais Mila ne savait pas feindre la compassion.

— Quand on perd un enfant, on passe le restant de ses jours comme une pestiférée, affirma Mary, lui donnant raison. Les autres nous évitent, comme si le malheur qui s'était abattu sur nous pouvait être contagieux. Ils disent qu'ils ont de la peine, mais ils sont soulagés de ne pas être à notre place.

Mila profita de sa disponibilité, avant qu'elle change d'avis.

— Je voudrais parler de votre mari, Raul.

— Que voulez-vous savoir ?

— Où puis-je le trouver ?

— Je n'ai plus de nouvelles de lui depuis le divorce.

— Mais moi je crois que d'une certaine façon il est resté lié au passé. J'ai l'impression que, ces dernières années, il n'a jamais pu se détacher des souvenirs, aussi tristes soient-ils.

— Au début, ça ne s'est pas passé comme ça : on aurait dit qu'il voulait tout effacer. C'est lui qui a insisté pour que nous divorcions.

Mila fut frappée par cette révélation. Elle avait cru que c'était sa femme qui l'avait demandé. Dans le fond, Pascal était responsable de la mort de leur fils.

— J'ai essayé de le pardonner, affirma la femme. Mon Dieu, j'ai vraiment essayé ! Mais il ne m'a plus laissée l'approcher.

— Il n'a plus laissé personne l'approcher, ajouta Mila. Je crois que depuis, il est seul au monde.

— Nous sommes tombés amoureux très jeunes et nous marier a été comme une évidence, pour tous les deux. Nous avons acheté une maison et il était enthousiasmé par son travail à l'institut. Il disait que pour la première fois, il se sentait vraiment impliqué dans ses recherches. Quand notre fils est arrivé, Raul nous consacrait tout son temps libre : il lui avait même construit un petit lit en forme de navette spatiale.

— Et ensuite, que s'est-il passé ? demanda Mila, bien que connaissant une partie de la réponse.

— J'aurais dû m'apercevoir que quelque chose n'allait pas... C'étaient des petits signes, mais je les ai sous-estimés. Le fait est que Raul avait toujours été un homme extrêmement fiable et solide. Je

n'aurais jamais pu imaginer qu'il était sur le point de s'écrouler.

— Vous voulez parler de sa paranoïa ?

— Oui, mais pas uniquement : il disait que quelqu'un essayait d'entrer dans sa tête.

— Quelqu'un lui *chuchotait* des pensées, dit Mila.

— Exactement, confirma Mary. Vous allez peut-être me prendre pour une folle, mais il parlait d'un homme tatoué qui le poursuivait sur Internet...

Mila ne la pensait pas folle, mais à ce moment-là elle ne pouvait pas le lui dire.

— Raul disait qu'il était couvert de chiffres, de la tête aux pieds.

Tout coïncidait. Mila se sentit terriblement angoissée.

— Vous n'avez jamais pensé que votre mari était en train de perdre la raison ?

— Il y a eu un épisode, quelques mois avant le drame, admit la femme. J'étais allée chez mes parents avec le petit, et quand nous sommes rentrés, la maison avait brûlé.

Mila pensa au fait que Pascal l'avait emmené dans deux maisons ravagées par un incendie.

— Les pompiers et l'assurance ont dit qu'il s'agissait d'un court-circuit, mais j'ai appris la vérité après la mort de notre fils. Raul m'a avoué que c'était lui qui avait mis le feu, pour échapper à l'homme tatoué.

Mila sentit son sang se glacer.

— J'espère que vous arriverez à retrouver votre fille, lui souhaite Mary avec une immense mélancolie dans la voix. Vous savez, Joshua serait devenu un homme merveilleux.

Elle avait prononcé pour la première fois le prénom de son fils.

— Je sais, confirma Mila, mais sans pouvoir lui dire qu'en quelque sorte elle l'avait rencontré et qu'elle lui était reconnaissante de l'avoir protégée dans l'*Ailleurs*.

— Je n'oublierai jamais cette matinée, poursuivit Mary, qui semblait ne plus vouloir s'arrêter de parler. Je l'ai habillé dans sa chambre. Je lui ai mis un pantalon de survêtement, les chaussettes à petits pois colorés qu'il aimait tant, sa première paire de Converse

blanches et un gilet, parce qu'il commençait à faire frais, en septembre. En dessous, il portait un tee-shirt rouge. Comment pouvais-je imaginer que c'étaient les dernières minutes que nous passions ensemble ?

Elle se mit à pleurer. Mila ne put éviter de penser à ses derniers instants passés avec Alice. Si elle l'avait laissée dormir chez son amie au lieu de la ramener au lac avec elle, peut-être qu'il ne lui serait rien arrivé. Mais en roulant vers chez Jane, après avoir été poursuivie par les hommes d'Enigma, elle avait égoïstement eu envie de trouver du réconfort dans les bras de sa fille. Pourtant, le câlin n'avait jamais eu lieu, parce que comme toujours elle avait été trop lâche et elle s'était réfugiée dans son alexithymie – l'excuse parfaite pour ne rien ressentir.

— Si on me proposait de faire un vœu, même impossible à réaliser, je demanderais à revoir Joshua – même très brièvement. Je voudrais le saluer, lui dire adieu.

Mila ne savait pas si elle ressentirait un jour le même déchirement que cette femme, et elle n'avait pas envie de le découvrir. Aussi, elle ferait tout pour revoir Alice. Parce que le temps était rusé. En s'écoulant, il se gardait de nous prévenir qu'il passait.

— Merci encore, dit-elle, prête à raccrocher.

— Attendez ! la freina Mary Morgan. Si les choses devaient mal se passer, ne vous sentez pas coupable : croyez-moi, ça ne sert à rien... Raul a essayé de déverser sur moi une partie du poids qu'il portait, il m'a fait croire que j'étais une mauvaise mère parce que je ne donnais pas assez de crédit à ses théories de persécution. Imaginez, j'ai découvert qu'il avait prévu d'enlever Joshua pour l'éloigner. Quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a dit qu'il voulait le sauver de l'homme tatoué.

Les derniers mots de Mary furent comme une révélation. Enfin Mila savait qui avait enlevé Alice.

ALICE

Il apprenait aux machines ce qu'est le mal.

Les mots employés par le Dr Stormark pour décrire le travail de Raul Morgan étaient clairs : Pascal n'arrivait sans doute pas à se protéger du mal qu'il pensait si bien connaître.

« Je suis un modérateur. Quand le jeu s'est transformé, nous étions encore nombreux. Notre devoir était de veiller sur les anomalies de l'Ailleurs : bien sûr, des débordements avaient également été prévus de ce côté-là... De temps en temps quelqu'un faisait le saut, c'était inévitable. »

De retour en ville, Mila alla à la bibliothèque consulter Internet. Sur les sites des journaux locaux, elle chercha des articles parlant d'habitations ayant brûlé dans les derniers mois. Elle dressa une courte liste, excluant les deux où elle était déjà allée avec l'homme au passe-montagne rouge.

Elle reprit la voiture pour aller les visiter.

La pluie s'abattait sur la ville telle une plaie d'Égypte. En fin d'après-midi, Mila se gara devant une petite villa d'un quartier populaire, qui avait été à moitié dévorée par le feu. Une partie était intègre, avec les rideaux aux fenêtres et des plantes sur le balcon. L'autre était noircie par la fumée et il y avait un gouffre inquiétant à la place de la façade.

Cette maison était la représentation parfaite du bien et du mal.

C'était la troisième tentative de Mila. Les deux premières n'avaient rien donné. Mais elle se trouvait peut-être au bon endroit : au fond de l'allée, elle aperçut une Skoda bleu pétrole datant des années quatre-vingt-dix.

Elle n'était pas armée, pourtant elle était certaine que Pascal ne se laisserait pas intimider. Elle préféra emmener Hitch.

— Tu vas devoir m'aider, d'accord ? le prévint-elle en le caressant.

Cherche-la.

Ils descendirent de la voiture et se dirigèrent vers la cour de la maison, sous un rideau de pluie battante. Mila voulait débusquer Pascal avant qu'il s'aperçoive de leur présence. Et pendant qu'elle le distrairait, elle espérait que Hitch trouverait Alice.

Elle regarda par les fenêtres du rez-de-chaussée. Tout était noir, hormis une lampe allumée. Mila aperçut une silhouette dans la cuisine, mais ne sut dire s'il s'agissait de Raul Morgan. Pourtant elle comprit que, à cause de l'incendie, la porte principale constituait le seul accès à la maison.

Elle avança sous la marquise. Couverte par le bruit de la pluie, elle força la serrure et entra, suivie de Hitch.

Elle sentit immédiatement l'odeur de plastique brûlé. Elle regarda autour d'elle : dans la pénombre, des monstres difformes la fixaient, mais ce n'étaient que les meubles fondus par la chaleur des flammes.

Elle fit signe à Hitch de rester à côté d'elle tandis qu'ils avançaient vers la cuisine éclairée. En effet, les bruits – un robinet ouvert, des assiettes que l'on déplaçait – indiquaient une présence. Quand elle aperçut un homme, de dos, occupé à faire la vaisselle, elle libéra le chien pour qu'il aille explorer les lieux.

Elle franchit le seuil et reconnut la silhouette de Pascal. Il avait retiré son passe-montagne rouge, mais elle ne voyait que sa nuque et ses cheveux noirs. Il portait toujours son costume marron mais avait retiré la veste. À la place de ses gants en latex, il en avait enfilé des jaunes, de ménage.

— Où est-elle ? demanda Mila.

L'homme ne sursauta pas, ne se retourna pas.

— Elle est là-haut, elle dort, dit-il. Sois tranquille, Alice va bien.

— Je veux voir ton visage, ordonna-t-elle.

Pascal rinça la dernière assiette et la posa dans l'égouttoir avec les autres. Puis il referma tranquillement le robinet. Enfin, il se retourna.

Il avait une moustache et la raie sur le côté. Ses yeux étaient verts et sa peau claire. Ses joues rubicondes et ses lèvres fines.

Maintenant, Mila savait à quoi il ressemblait.

— Ta fille est une enfant intéressante, affirma Raul Morgan. Nous avons beaucoup discuté, ces jours-ci, et j'ai pu apprécier l'excellent

travail que tu as fait avec elle. Bravo.

Ces mots sonnaient faux, comme si l'homme se moquait d'elle.

— Tu as passé l'appel anonyme pour coincer Enigma. Mais tu savais qu'en mentionnant le fait qu'il s'agissait d'un chuchoteur ils allaient m'impliquer.

— Tu veux dire la police ? la provoqua l'homme. Oui, je le savais.

— En venant ici, j'ai beaucoup réfléchi à la raison pour laquelle tu as enlevé Alice. Et maintenant, ne me dis pas que tu voulais juste la protéger d'Enigma, comme tu voulais le faire avec ton fils. Je ne suis pas stupide.

— Tu as raison, ce n'était pas uniquement pour ça... J'ai décidé qu'il était fondamental de t'enlever Alice, parce que sinon tu n'aurais pas appris la leçon.

Apprendre. Ce verbe la glaça. *Il apprend aux machines ce qu'est le mal...*

— Tu vois, Mila, il était important que tu comprennes bien à quel genre d'ennemi tu avais affaire... Seules la peine de la privation, la sensation de danger imminent et la nécessité urgente de trouver une solution au pire pouvaient te motiver, expliqua Pascal en baissant la tête pour lui adresser un regard plein de compassion. Dis-moi, chère amie : ces jours-ci, ton cœur a-t-il continué de te taire ses sentiments, ou bien as-tu commencé à te libérer de la malédiction qui te poursuit depuis ton enfance ?

— Désolée, Pascal, mon alexithymie est irréversible.

— Mensonges, répondit-il âprement. Tu as senti quelque chose en toi, j'en suis certain. Et c'est ce quelque chose qui t'a conduite jusqu'ici. L'esprit voit ce que l'esprit veut voir, mais le cœur fait la même chose... Alors ouvre les yeux et regarde ce qu'il essaie de te montrer.

Elle aurait voulu que cet homme se trompe, mais uniquement parce qu'elle détestait l'idée de lui donner raison. Pourtant, il était dans le juste. En d'autres temps, une autre Mila aurait tenté de remédier à l'absence d'angoisse pour la disparition de sa fille avec une lame de rasoir. Si elle ne l'avait pas fait, c'était parce que les émotions qu'elle avait ressenties étaient suffisantes.

— Tu pensais qu'en te retirant près d'un lac, l'obscurité ne viendrait pas te chercher ? Tu croyais vraiment que cela suffirait ? demanda-t-il en riant. Nous ne sommes pas comme les autres, Mila Vasquez. Nous

portons sur nous l'odeur putréfiée des ténèbres que nous avons visitées... L'obscurité la sent à des kilomètres. Il est impensable de lui échapper.

C'est de l'obscurité que je viens...

— Enigma et toi étiez en guerre et je me suis retrouvée au milieu. C'est toi qui as créé les règles de mon jeu, pas vrai ?

— Tu as reçu ton entraînement, fut le seul commentaire de Pascal.

— Je me suis demandé pourquoi le chuchoteur avait à la fois enlevé Alice et essayé de me tuer : en fait vous jouiez tous les deux avec moi...

— Mais avec des buts différents, précisa l'autre.

— Il n'y a pas de modérateurs, n'est-ce pas ? Ils n'ont pas été décimés : tu as toujours été le seul, espèce de sale fou paranoïaque.

— Tu ne comprends pas : cette guerre durera tant qu'Internet existera. L'homme solitaire ne peut faire du mal qu'à lui-même. C'est quand ils se rassemblent, que les humains deviennent mauvais. Alors je demande : que peut-on attendre de la plus grande interconnexion de l'histoire ?

— C'est la même chose pour le bien, répondit Mila.

— Si c'était vrai, la Toile serait l'endroit le plus paisible de la Terre, affirma l'homme, sarcastique.

Mila aurait voulu lui répondre que ce n'était pas le cas, qu'il ne s'agissait que de la vision d'un homme désabusé qui vivait en ermite et qui, quand il ne portait pas de passe-montagne, modifiait constamment son aspect grâce à du maquillage et à des perruques pour ne pas sembler humain. Mais elle se contenta de lui demander :

— Que suis-je censée faire, maintenant ?

— Tu seras une excellente modératrice... Je t'ai montré la voie, maintenant tu sais où chercher.

— Mais l'*Ailleurs* est en train de mourir.

— Ça aussi, c'était pour te presser... J'arrêterai Joshua. Je sais comment faire.

Mila repensa à l'enfant, à sa mélancolie.

— Tu devrais le libérer. Laisse-le partir...

À ce moment-là, Hitch arriva derrière elle. Sur le seuil, elle vit Alice.

La fillette bâilla et se frotta les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle calmement. Pourquoi Hitch essaie de m'emmener dehors ?

Elle portait les mêmes vêtements que le jour de sa disparition. Elle était égale à elle-même, ce qui apparut à Mila comme une sorte de miracle, parce qu'elle connaissait les effets de l'obscurité sur les disparus, même quand cela ne dure que quelques heures.

Elle avança vers sa fille et la serra dans ses bras.

Au début, la fillette se raidit, surprise par un tel accueil.

— Comment vas-tu ? demanda Mila en lui dégageant les cheveux du front.

Elle se moquait de sa réaction froide. L'important était qu'elle aille bien.

— Ça va, répondit seulement Alice.

Mila regarda à nouveau Pascal, essayant de comprendre ses intentions.

L'homme saisit l'interrogation dans son regard.

— Je n'ai plus aucune raison de vous retenir ici, assura-t-il.

Alors Mila prit Alice par la main. Elle fit mine de se diriger vers la sortie, mais se tourna vers lui.

— Tu n'as pas répondu à ma question. Qu'attends-tu de moi, maintenant ? Sache que je ne finirai pas comme ça, dit-elle en le désignant, sur un ton de reproche. Je ne passerai pas ma vie à effacer toute trace de moi, à vivre dans la peur et la paranoïa.

Pascal lui sourit.

— Le cœur voit ce que le cœur veut voir, lui rappela-t-il. Maintenant, prends ta fille et rentre chez toi, Mila Vasquez. Tu peux échapper à l'obscurité. Mais tu ne peux pas empêcher l'obscurité de te chercher.

Les tilleuls en fleur devant la maison diffusaient une odeur douceâtre qui se mariait parfaitement avec l'air piquant de juin. Heureusement que les effluves arrivaient par intermittence, remarqua Mila, sinon ça aurait été écoeurant. Il était agréable de se faire surprendre par une rafale soudaine qui entraînait par une fenêtre ouverte, de goûter l'odeur avant que le vent l'emporte.

C'était un des tout premiers matins d'été. Le lac était tranquille et la nature offrait une palette de couleurs harmonieuses. Depuis la fin de l'école, Alice dormait tard le matin. Mila, elle, s'était levée tôt et enfournait des gâteaux pour le petit goûter qu'elles organisaient l'après-midi même.

Elles avaient invité les amies de sa fille, mais aussi leurs mamans.

Mila se sentait bizarre : c'était une grande première pour elles. Les autres mères la regardaient toujours d'un air soupçonneux quand elle les croisait à l'école, lors des rendez-vous avec les enseignants, aux conseils de classe et aux spectacles de Noël ou de fin d'année. Avant, cela ne la dérangeait pas : elle était « l'ex-policier venue de la ville », un bon sujet pour briser l'ennui des mères au foyer, aussi laissait-elle faire. Mais depuis quelque temps, elle s'était rendu compte que pour Alice, il n'était peut-être pas si simple d'être la fille d'une mère distante et fière de son mauvais caractère. Avec le temps, elle en pâtirait sans doute et risquerait de se retrouver isolée dans sa classe.

Le Dr Lorn avait tout de suite apprécié l'idée de la fête. Le conseil de la psychologue avait été d'introduire de petits changements dans leur routine quotidienne. Alice allait la voir deux fois par semaine. Étrangement, la fillette ne semblait pas du tout traumatisée par son enlèvement récent. Mila aurait dû remercier le ciel, mais cette espèce d'apathie l'inquiétait et elle voulait que le Dr Lorn sonde sa fille pour la comprendre. Toutefois, elle était également anxieuse de comprendre d'où venait l'obsession d'Alice pour un père qu'elle n'avait jamais vraiment connu.

Il n'est pas simple d'être la fille d'un monstre, se dit-elle. Tôt ou tard, Alice se demanderait quelle partie d'elle était issue de lui. Mila aussi avait peur de le découvrir, mais c'était peut-être une question inutile.

Étrangement, chaque fois qu'elle pensait au père d'Alice, Raul Morgan lui revenait à l'esprit. Lui aussi était responsable d'un drame terrible et irréversible. La seule différence était que pour Pascal, il s'était agi d'une erreur, due à une distraction impardonnable qui avait coûté la vie à son fils unique. Mila n'arrivait même plus à le mépriser pour ce qu'il lui avait fait, parce que de toute façon cet homme purgeait une peine à perpétuité, infligée par le pire des juges : sa propre conscience.

Après les événements de février, elle aurait voulu pouvoir affirmer que tout était rapidement revenu à la normale. Mais ce n'était pas le cas. Elle souffrait de terribles insomnies et de fortes migraines au réveil.

— Il est quasiment impossible d'acheter un journal dans le coin, se plaignit Berish en entrant dans la cuisine et en lançant un quotidien sur la table. J'ai dû tourner une heure en voiture avant de trouver un kiosque.

Il portait un bermuda kaki, des mocassins et une chemise bleu ciel : même en version décontractée, il était impeccable. À ses côtés Mila se sentait toujours inadaptée, avec ses joggings et ses tennis.

— Vous êtes peu à apprécier la valeur du papier, de nos jours, plaisanta-t-elle en lui servant un café.

— Les gens pensent sauver des arbres, parce que c'est ce que l'industrie informatique leur a mis en tête. Mais on devrait leur dire que c'est justement pour ça qu'on continue d'en planter. Sans livres ni journaux, on ne verrait plus de forêts que sur les écrans de nos ordinateurs.

Mila secoua la tête en souriant.

— Tu peux rire ! Dès qu'Alice se réveille, je l'emmène à la pêche.

— Tu ne veux vraiment pas accepter qu'on est végétariennes ?

— Tu te rends compte combien d'insectes ont été broyés avec le grain de la farine de tes gâteaux ? demanda-t-il en indiquant le four. Bon appétit, végétarienne.

— Tu n'as jamais envisagé que ça pourrait être un choix éthique ?

— Ceux qui ne veulent pas démolir l'opinion des autres avec la

dictature essaient de la stériliser avec le politiquement correct.

Avec cette phrase, Berish mit fin à toute contradiction possible et sortit boire son café et lire son journal en paix sous un tilleul.

Il était venu passer quelques jours avec elles. Mila était contente de le voir. Le policier avait été suspendu de ses fonctions pour une durée indéterminée. Ils avaient mené ensemble une enquête illégale, qui pouvait les faire accuser d'homicide, de dissimulation de cadavre et d'entrave à la justice. Pourtant, bien que quatre mois aient passé, le conseil disciplinaire n'avait encore formulé aucune accusation.

La seule conséquence de leurs actes était que les Limbes allaient fermer et que les compétences du bureau seraient redistribuées entre les autres unités. Les photos des disparus seraient décrochées des murs de la salle des pas perdus, pour qu'il soit plus facile de les oublier. Dans le fond, chasser les ombres n'apportait aucune gloire.

C'était la vengeance de la Juge.

L'augmentation soudaine et inexplicable du nombre de délits avait signé la fin de la « méthode Shutton ». Voilà pourquoi Mila et Berish étaient convaincus que la Juge ne s'acharnerait pas sur eux. Le risque était de compromettre le résultat de l'enquête qui lui avait valu d'être maintenue dans ses fonctions de chef de la police : Enigma.

La seule accusation formulée contre le chuchoteur était d'avoir incité Karl Anderson à accomplir son massacre. C'était trop fragile pour justifier une condamnation à la Fosse à perpétuité. Une enquête disciplinaire aurait fait émerger la vérité, mais aussi tous les manquements du département.

Les rares fois où elle arrivait à s'endormir, dans ses rêves Mila retournait toujours dans *l'Ailleurs*. Plus précisément dans l'appartement des Anderson, avant qu'ils déménagent à la ferme, où elle avait assisté aux meurtres de Frida et des petites Eugenia et Carla. Elle ne pouvait pas oublier que Karl Anderson allait dans *Deux* pour réaliser son fantasme d'exterminer sa propre famille. Et elle ne pouvait pas non plus effacer de sa mémoire ce qu'elle avait vu dans le reflet de la coiffeuse rose de la petite chambre des jumelles quand, sur le conseil du spectre, elle s'était retournée pour voir le visage de son propre avatar et qu'elle avait découvert qu'il s'agissait du père.

Regarde-toi...

Mila s'était souvent demandé si Frida s'était aperçue que quelque chose n'allait pas chez son mari. Peut-être, étant donné qu'elle l'avait suivi dans sa décision de renoncer à la technologie pour s'installer

dans un coin de campagne perdu. Mais Mila n'avait rien à reprocher à cette femme : elle aussi, dix ans plus tôt, avait ignoré les signaux envoyés par le père de sa fille.

Le cœur voit ce que le cœur veut voir.

Pour cette raison, Mila chassa ses pensées toxiques et regarda Simon Berish par la fenêtre. Hitch courait autour de lui, en quête de caresses. Elle ressentit une grande gratitude de les avoir tous les deux dans sa vie. Alice était très attachée au chien et elle semblait avoir oublié sa chatte Finz, qui s'était échappée plusieurs mois auparavant.

Tant mieux, pensa Mila. Sa fille était plus forte qu'elle dans ce domaine. Il faut toujours laisser derrière nous ceux qui nous abandonnent après qu'on les a soignés.

Le pique-nique sur le lac débuta sous les meilleurs auspices. Mila avait dressé une longue table sous les tilleuls. Il y avait des gâteaux salés et sucrés, des friands et des canapés colorés aux légumes et à la crème de fromage. Les glaçons scintillaient dans les carafes avec la limonade et le thé froid, la nappe en lin était soulevée par la brise qui descendait des montagnes.

Hitch montait la garde devant la nourriture, avec l'espoir secret que quelque chose tombe de la table.

Mila avait réussi à convaincre Alice de porter une jupe. Ces derniers temps, la fillette avait pris quelques kilos et elle se sentait complexée par son poids. Ceci annonçait peut-être ce qui les attendait quand Alice serait adolescente. Toutefois, son manque de confiance pouvait aussi dépendre d'autre chose : Mila avait découvert qu'à l'école ses camarades l'appelaient « la bizarre », sans doute parce qu'Alice ne s'étonnait de rien et regardait le monde avec une curiosité qui effrayait souvent les autres.

Ses amies arrivèrent vers 16 heures. La fillette, qui craignait d'être impopulaire, fut très soulagée de les voir toutes, sans exception. Elle reçut de nombreux cadeaux qu'elle déballa les yeux brillants de joie.

Les mères se disputaient pour socialiser avec « l'ex-policier de la ville », espérant que Mila leur livre des détails croustillants sur son ancien métier.

La fête battait son plein. On mangea en écoutant les chansons d'Elvis, le temps fila entre rires et bavardages innocents.

Simon avait organisé des jeux de groupe pour amuser les fillettes et se révéla être un excellent animateur. L'après-midi se déroula tranquillement, jusqu'à ce qu'arrive le moment de la chasse au trésor.

Tout se passa très vite mais, dans les années qui suivirent, Mila repenserait souvent à la dynamique des faits.

Les fillettes cherchaient le troisième indice caché par Berish. Le casse-tête à résoudre renvoyait à une cachette près de l'eau. Une des petites s'écarta du groupe et, sans que personne s'en aperçoive, se dirigea vers le rivage, où se trouvait une remise abandonnée pour vieilles barques.

Sa mère bavardait avec ses amies, mais remarqua l'absence de sa fille. Mila préparait de la limonade, pourtant depuis la fenêtre de la cuisine elle perçut le regard inquiet de la femme et sentit le fameux frisson à la base de son cou. Elle se précipita dehors.

Ne trouvant pas sa fille, sa mère se mit à l'appeler. Sa voix devint de plus en plus aiguë, sous l'effet de l'inquiétude.

La gaîté s'évanouit en un instant. L'assemblée se tut.

Berish échangea un regard avec Mila et détacha Hitch. Très vite, chacun appela la fillette.

Jusqu'à ce qu'un cri aigu – lointain et prolongé – fasse retomber le silence. Il venait de la remise à barques. Tout le monde accourut.

Berish franchit le seuil le premier avec son chien, Mila juste derrière eux. Avant tout, ils constatèrent que la fillette allait bien : il ne lui était rien arrivé de grave, mais elle était bouleversée. Néanmoins, en découvrant ce qu'il y avait derrière elle, ils furent tout sauf rassurés. Malheureusement, celles qui arrivèrent juste après le virent aussi, surtout les mères des autres fillettes, ce qui marqua à jamais les futures relations entre Alice et ses amies. Il y eut un moment de stupeur générale devant cette scène incompréhensible. C'était inexplicable, mais tout le monde avait vu.

Un grand cœur rouge était peint sur la paroi en bois, enveloppé par un essaim de grosses mouches. Le couteau sale sur le sol indiquait qu'il avait été tracé avec du sang.

Alors que tout le monde observait cette fresque macabre, Mila regarda autour d'elle. Ses yeux se posèrent sur Alice, et ce qu'elle vit la terrorisa.

Sa fille était la seule à afficher une expression imperturbable.

Le couteau venait de la maison. Mila ne s'était même pas aperçue qu'il avait disparu du tiroir de la cuisine.

« Tu peux échapper à l'obscurité. Mais tu ne peux pas empêcher l'obscurité de te chercher », avait dit le fou à moustaches et aux cheveux noirs qui se cachait sous un passe-montagne rouge et se faisait appeler Pascal.

Pourtant, jusque-là, Mila n'avait jamais envisagé la possibilité qu'il puisse avoir raison.

Dans le silence du soir, une fois les invités partis et Alice et Berish endormis, l'ex-policier des Limbes s'assit sur son lit et observa l'armoire fermée devant elle, se demandant que faire.

Pour la première fois, elle n'avait pas de réponse. Aucune théorie du père de sa fille pour lui venir en aide. Le doute la dévorait et elle sentait l'appel de la lame de rasoir. Son angoisse cherchait un moyen pour sortir d'elle. Une blessure douloureuse aurait été idéale.

Après quelques secondes passées à se torturer avec des pensées inutiles, elle se dirigea vers l'armoire. Elle l'ouvrit et en sortit le carton contenant les vêtements de sa vie d'avant. Elle trouva aussi le pardessus qu'elle avait porté durant l'affaire Enigma. Dans la poche, il y avait encore quelque chose que Mila n'avait pas oublié. Elle aurait pu s'en débarrasser, mais dans le fond elle craignait un moment comme celui-ci.

La photo du chuchoteur sans tatouages. *Le visage d'un homme normal.*

Elle l'observa dans l'obscurité, se demanda pour la énième fois qui était cet homme. *Parfois nous oublions que les monstres ne sont pas toujours monstrueux*, se dit-elle. C'était pour cela qu'elle avait conservé cette image.

Le cœur voit ce que le cœur veut voir. Peut-être Mila aussi s'était-elle laissé bernier. Mais le moment était venu de remédier.

Elle descendit et trouva Hitch couché sur le canapé à côté de la cheminée éteinte. Elle l'appela et ils sortirent ensemble par la porte arrière. Mila alluma une lampe torche. Elle avait apporté le couteau maculé de sang séché. Elle le fit renifler au chien.

— Cherche, dit-elle.

Hitch flaira le terrain, puis se dirigea vers le bois. Elle le suivit mais

il disparut entre les arbres. Dans la végétation enchevêtrée, Mila le perdit de vue. Elle l'appela, sans résultat. Puis elle entendit des bruits de feuilles et de terre, à une dizaine de mètres sur sa droite. Elle s'approcha.

Hitch s'était glissé dans un buisson et creusait un trou. Mila l'éclaira et vit quelque chose émerger du sol.

Elle reconnut tout de suite la fourrure de Finz. La carcasse de l'animal présentait des blessures profondes, infligées par une arme blanche.

Le cœur *ne voit pas* ce que le cœur *ne veut pas voir*. Maintenant, elle en avait la confirmation.

Désormais convaincue que c'était l'œuvre de sa fille, une question terrible s'insinua dans ses pensées : depuis combien de temps la chatte était-elle là ? Était-ce arrivé avant ou après l'enlèvement d'Alice ? Parce que cela faisait une sacrée différence. Dans le premier cas, l'origine de la violence pouvait être génétique – la mauvaise hérédité d'un homme aujourd'hui dans le coma. Dans l'autre, il s'était sans aucun doute passé quelque chose pendant la captivité de sa fille.

Mila ne savait pas laquelle des hypothèses elle préférerait. Les deux étaient difficiles à accepter.

Mais elle *devait* savoir. Elle ne pouvait pas vivre le restant de ces jours avec cette interrogation.

Or il n'y avait qu'une seule personne en mesure de lui donner une réponse et briser cet enchantement de mort.

Alors que le crépuscule teignait l'horizon, la Hyundai grimpait les collines à grand-peine.

Elle avait fait un long voyage, mais elle approchait du but. En conduisant, Mila réfléchissait à ce qu'elle dirait, une fois à destination. Tout ce dont elle avait besoin tenait dans un sac noir, posé sur la banquette arrière.

Le policier qui, plusieurs mois auparavant, était monté apporter un téléphone à Mary pour qu'elle puisse lui parler avait raison : cet endroit était au bout du monde.

La nature luxuriante et les bois débordaient sur la bande d'asphalte, donnant l'impression d'être prêts à reconquérir l'espace qui leur avait été soustrait par la force. Le soleil se coucha et la communauté bouddhiste apparut telle une cathédrale de bougies dans l'obscurité.

Arrivée au portail en bois qui délimitait la propriété, Mila fut accueillie par plusieurs membres qui l'escortèrent gentiment jusqu'à une salle. On lui offrit à boire et des fruits. Peu après se présenta une femme menue vêtue d'une tunique de lin jaune, ses cheveux blancs noués en longue tresse, les yeux aussi bleus que ceux de son fils.

— Je n'imaginai pas te rencontrer un jour, affirma Mary en la tutoyant.

Mila comprit que la femme ne voulait pas dire qu'elle souhaitait être laissée en paix, mais qu'elle espérait que tout soit désormais réglé.

— Au téléphone, tu m'as dit que si on t'avait proposé de faire un vœu impossible, tu aurais voulu revoir Joshua, même furtivement. Pour le saluer et lui dire adieu.

L'expression de la femme révéla un trouble, elle craignait peut-être que son désir puisse se réaliser.

— On dit beaucoup de choses pour s'alléger le cœur, mais il n'est pas sûr qu'on les veuille vraiment.

— Ce n'est pas réel, mais ce sera comme si ça l'était, affirma Mila en indiquant son sac noir. Raul a transféré ses propres souvenirs de Joshua dans un clone numérique, révéla-t-elle. Il a profité d'un jeu de réalité virtuelle pour faire revivre votre fils.

Les yeux de Mary furent traversés par un éclair d'effroi.

— On ne peut pas revivre sous la même forme après la mort, balbutia-t-elle en se raccrochant à la philosophie qu'elle avait adoptée. L'âme de Joshua a émigré pour se réincarner sous d'autres traits, certainement pas pour rester prisonnière des circuits d'un ordinateur.

Elle répétait ces phrases mais de toute évidence elle n'avait pas totalement envie d'y croire. Aussi, Mila décida d'être franche et lui donna une motivation de plus.

— Je dois poser une question à Joshua, mais je crains qu'il ne me réponde pas. Je suis sûre qu'à sa mère, en revanche...

La femme prit un moment pour réfléchir. Elle comprit que Mila n'était pas venue pour l'utiliser ni pour profiter de sa douleur.

— Que dois-je faire ?

En guise de réponse, Mila sortit de son sac un vieil ordinateur portable, deux casques de réalité virtuelle et deux manettes de jeu. Avant de venir, elle s'était arrêtée chez un dealer d'acides, près de la gare.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Mary Morgan en regardant les pilules bleues dans sa main.

— Des Larmes d'ange. Une pour moi, une pour toi. Fais-moi confiance.

La femme avala la drogue, mais ensuite elle saisit le bras de Mila et lui lança un regard plein d'angoisse.

— Et si je n'avais pas le courage de le quitter ? Et si ensuite je voulais l'emmener ?

Mila n'avait pas de réponse à ces questions. Elle se contenta de lui passer le casque et la manette. L'icône de *Deux* apparut sur l'écran et elle créa deux avatars très ressemblants. Elle se connecta à Internet à l'aide d'un modem externe. Puis elle entra les coordonnées de la maison d'enfance de Joshua, parce qu'elle était sûre de l'y trouver.

Elles traversèrent un couloir psychédélique et se retrouvèrent dans une petite chambre d'enfant. Il y avait des jeux et un petit lit en forme de navette spatiale. Pascal en avait construit un identique pour son fils dans la réalité, c'était Mary qui en avait parlé. Mila vit la femme sursauter : elles se trouvaient au bon endroit.

— Ce n'est pas possible, dit la mère de Joshua, incrédule. Tout est si... réel.

Par la fenêtre, on voyait l'obscurité glaciale de l'*Ailleurs*, alors qu'entre ces murs on se sentait au chaud et en sécurité.

Elles entendirent un bruit : la chanson d'une boîte à musique qui s'était activée toute seule. Un manège de petits chevaux. En même temps, l'enfant au tee-shirt rouge se matérialisa devant eux.

Mary le reconnut immédiatement, bien que le clone eût dix ans de plus que le bébé qu'elle avait perdu.

Joshua avait son regard inexpressif habituel, mais on pouvait lire un changement sur son visage. De la curiosité.

— Maman ? demanda-t-il sans laisser transparaître aucune émotion.

Mary se mit à pleurer.

— Oui, mon petit...

L'enfant était perdu, comme s'il n'était pas en mesure d'appréhender cette présence.

— Tu ne devrais pas être ici, la réprimanda-t-il gentiment.

— Ça fait si longtemps que j'avais envie de te voir, avoua-t-elle en reniflant.

Elle essaya de tendre le bras vers lui.

Au départ Joshua recula, mais ensuite il la laissa caresser ses cheveux blonds. Mila n'arrivait pas à croire que c'était vraiment en train d'arriver.

— Comment vas-tu ? demanda Mary, parce que c'est la question que les mères posent toujours à leurs enfants.

Les réponses sont multiples, mais une maman sait toujours distinguer la vérité du mensonge.

— Papa ne me le demande jamais, répondit l'autre, sincère. Il a peut-être peur de le savoir.

— Il n'aurait pas dû t'amener ici, réussit à dire la femme, déçue et en colère. Il n'aurait jamais dû.

— J'ai essayé de détruire ce monde, je n'ai pas réussi. Mais je suis fort quand même, n'est-ce pas ? demanda-t-il, attendant son approbation. Je suis un gentil garçon.

— Bien sûr, mon amour.

Le petit regarda autour de lui.

— Je suis fatigué d'être ici, je ne veux plus rester tout seul, admit-il, malheureux.

Alors la femme regarda Mila. Elle ne savait pas comment aider son fils.

— Je voudrais mourir, maman, dit Joshua à leur grande surprise. Tu pourrais m'aider à mourir, maman ?

C'était une requête bouleversante à adresser à celle qui lui avait donné la vie. Mais dans le fond, pensa Mila, seule une mère pouvait avoir la compassion de tuer son fils s'il le lui demandait. Toutefois, Mary Morgan n'avait pas les connaissances technologiques pour le contenter.

— Je ne peux pas le faire, mon amour.

— Je t'en supplie.

— Je suis désolée..., dit-elle en éclatant en sanglots.

Mila détesta Pascal d'avoir condamné l'enfant à cette prison de peur et de violence, juste pour avoir l'illusion que la distraction fatale qui avait conduit à sa mort n'ait jamais eu lieu.

Mais Joshua ne se laissa pas abattre par la réponse de sa mère : il en prit simplement acte.

— Alors tu es juste venue me dire adieu...

— Non, je voulais que tu saches que je t'aime. Je t'ai toujours aimé et je t'aimerai toujours.

— Toujours ? demanda-t-il, presque étonné.

— Toujours, l'assura-t-elle.

— Maintenant que je le sais ça va beaucoup mieux, merci.

— Mais j'ai aussi un service à te demander... Je voudrais que tu

aides cette femme.

L'enfant au tee-shirt rouge regarda Mila.

— D'accord, mais d'abord tu dois emmener maman. Je ne veux pas qu'elle voie.

L'ex-policieère se tourna vers Mary et lui expliqua comment sortir du jeu.

— Tu vas retirer ton casque et immédiatement aller t'allonger, pour faire cesser l'effet de la drogue, et ensuite tu prendras la niacine.

— Je voudrais l'embrasser... Je peux ?

Mila n'était pas certaine que Mary ressente quoi que ce soit, mais elle n'avait pas le cœur   le lui déconseiller.

Mary s'approcha de son fils. Elle tendit les lèvres vers son front et ferma les yeux. Joshua l'imita. Quand il les rouvrit, sa mère avait disparu.

Quelques secondes passèrent dans un silence total. Puis l'enfant regarda à nouveau Mila.

— Je dois savoir ce qui est arrivé à Alice, dit-elle.

— Il a le pouvoir de changer les personnes, affirma Joshua au sujet du chuchoteur. Tu es sûre ?

Mais désormais, elle ne pouvait plus reculer.

En un instant, le scénario changea.

Mila perdit le contrôle de la manette et se retrouva sous les traits d'un autre avatar. Elle voyait ce qu'il voyait, en simple spectatrice.

C'était la fin de l'été, le soleil brillait. Elle était au volant d'un break Ford. Devant elle, la route était entourée de hêtres rouges. L'autoradio diffusait une musique joyeuse : un swing à l'ancienne – les musiciens donnaient l'impression de s'être beaucoup amusés à le jouer.

La voiture franchit un dos-d' ne et se retrouva devant un bâtiment du siècle dernier. La façade en pierres brunes était celle de l'Institut neuroscientifique de la Forêt-Rouge.

Mila comprit soudain qui elle incarnait :   ce moment-là, elle était Raul Morgan qui conduisait sa voiture le matin où il avait oublié son

fil sur le siège arrière.

Elle ne voulait pas être lui. Elle ne voulait assister à la scène pour rien au monde. Elle ne vit que ses yeux dans le rétroviseur de la Ford – les yeux de Pascal – et elle essaya de bouger la manette afin que le casque lui montre plutôt l'enfant de dix-huit mois à l'arrière. Elle avait l'illusion qu'ainsi, le père remarquerait sa présence. Peut-être pouvait-elle encore rendre le destin réversible.

La Ford se gara sur le parking. L'avatar de Pascal éteignit le moteur, ce qui coupa aussi la musique. Le silence régnait dans l'habitacle. Si seulement il avait entendu la respiration de son enfant qui dormait... Mais il ouvrit la portière et descendit. Il leva un bras, la clé à la main, et la fermeture centralisée s'activa.

Mila entendit ses propres pas sur l'asphalte alors qu'il s'éloignait de la voiture, mais elle ne s'attendait pas à ce qui se produisit ensuite. Au lieu de se diriger vers l'entrée du centre, Pascal fit le tour de la voiture. Pourquoi ? Où allait-il ?

L'avatar s'arrêta à la hauteur de la vitre arrière.

De l'autre côté du verre, Mila vit l'enfant au tee-shirt rouge. Il dormait comme un bienheureux.

Et de même qu'elle le voyait, dix ans plus tôt son père, Raul Morgan, l'avait vu également.

Quand l'homme s'éloigna, Mila eut la confirmation de ce qui s'était vraiment passé. Ce n'était pas un accident. Il n'avait pas été distrait. Il l'avait laissé mourir exprès.

Elle eut un haut-le-cœur, elle en avait vu assez et elle était bouleversée. Elle voulait arracher le casque de son visage, et au moment où elle allait le faire elle s'arrêta net. Parce que, en avançant vers le bâtiment, son avatar se refléta dans les vitres des voitures garées.

C'est ainsi que Mila put voir le visage de l'homme qu'elle incarnait. Ce n'était pas Pascal, mais elle l'avait déjà vu. Plus précisément, sur une image réélaborée à l'ordinateur, débarrassée des tatouages qui le recouvraient.

Le visage d'un homme normal.

Mais si Raul Morgan était Enigma, alors qui était Pascal ?

Le prisonnier de la Fosse que tout le monde appelait Enigma était Raul Morgan. Mais ce n'était pas lui le chuchoteur.

Le chuchoteur était Pascal, et il était en liberté.

L'individu tatoué que Mila avait rencontré à la prison de haute sécurité n'était qu'un fidèle disciple. Sinon, pourquoi aurait-il accepté de se faire capturer à sa place ?

Raul Morgan – l'homme au visage normal – avait fréquenté l'*Ailleurs* en qualité d'anthropologue du crime, mais il ne s'était jamais rebellé devant la volonté du tueur en série subliminal. Au contraire, il avait succombé à sa séduction. Comme Karl Anderson, il avait exterminé le sang de son sang au nom d'un pacte scélérat.

Après le massacre à la ferme, Pascal avait dénoncé Morgan en appelant anonymement, pour éviter que la police remonte jusqu'à lui.

Mila conduisait la Hyundai dans la nuit, essayant désespérément de trouver un sens à tout ceci. *Il nous a trompés. Il m'a trompée.*

Il pleuvait des cordes et la drogue obnubilait ses sens, mais cette fois encore elle *devait* comprendre.

Un cerf sortit de la forêt et traversa la route. Tout ralentit soudain. Mila perdit le contrôle de la voiture et échangea un bref regard avec le noble animal : était-ce le même qui était venu dans sa cuisine le jour de la disparition d'Alice, ou bien s'agissait-il d'une hallucination due à la Larme d'ange ?

Elle n'eut pas le temps de réfléchir à la réponse : la Hyundai fit une embardée, se retourna et sortit de la route, elle franchit le fossé et alla s'écraser contre un arbre.

Le bruit fut assourdissant, mais ensuite il n'y eut plus que les cliquetis du moteur qui se perdaient parmi ceux de la pluie.

La tête en bas, coincée dans la tôle, Mila avait du mal à rester consciente. Elle s'était cogné le visage contre quelque chose de dur. Une substance visqueuse coulait de son front, se mêlant aux gouttes qui passaient par le pare-brise brisé en mille morceaux. Elle s'était visiblement blessée à la tête. Elle sentait aussi quelque chose qui pulsait juste sous son sternum. Elle leva la tête et eut du mal à respirer. La colonne de direction avait traversé le volant et s'était

plantée dans son ventre, et un liquide noir sortait de la plaie – du sang et de la bile. Les mains tremblantes, elle tamponna vainement sa blessure.

Mila se trouvait au milieu de nulle part et elle ne savait pas comment appeler à l'aide. Elle fut prise de panique et, comprenant qu'elle allait mourir, elle se mit à pleurer. Les larmes se mêlèrent au sang, au mucus et à la pluie. Elle avait souvent, au fil des ans, frôlé le rendez-vous avec la fin, mais cette fois elle avait la certitude qu'elle allait à la rencontre de l'obscurité qui l'avait toujours appelée en secret.

Elle pensa à Alice, au fait qu'elle allait se retrouver seule. Elle pleurerait aussi pour elle. Elle n'avait pas su prendre soin du seul cadeau que la vie lui avait offert. Elle se maudit d'être comme elle était.

Elle ne la verrait pas grandir, elle ne serait pas auprès d'elle dans les moments tristes et heureux. Elle ne pourrait ni la protéger ni lui apprendre à se protéger seule. Elle avait tout perdu. Maintenant qu'elle devait lui dire adieu, les émotions qu'elle avait retenues en elle toute sa vie sortaient toutes en même temps.

La douleur n'était pas la même que celle qu'elle s'infligeait avec le rasoir. Elle venait de l'âme.

Il était magnifique de devenir humaine.

Elle était sur le point d'accepter son destin quand elle vit une voiture au loin, qui avançait dans sa direction : c'était un signe. Elle espérait que le rideau de pluie n'empêche pas le conducteur de remarquer la Hyundai sur le bas-côté, il eût été trop ironique que le véhicule passe son chemin.

Heureusement, il ralentit. C'était une vieille Audi 80 noire.

Mila vit la porte côté conducteur s'ouvrir. Elle plissa les yeux.

Une ombre avança à pas lents jusqu'à elle. Elle remarqua qu'elle portait des gants en cuir noir et ce détail lui fit peur. C'était une crainte irrationnelle, elle le savait, étant donné qu'elle était déjà en train de mourir. Mais elle n'arrivait pas à se raisonner.

La silhouette entra dans le rayon des phares et s'arrêta. Bien que tête en bas, Mila la distingua clairement. C'était un homme. Costume marron, crasseux, pieds plats.

Pascal ne portait pas son passe-montagne. Mais l'image ne dura que quelques secondes. Les cheveux noirs et les moustaches se décollèrent sous l'effet de la pluie – les boucles tombèrent autour de lui. En même

temps, la peau de son visage se détendit, coulant sur le revers de sa chemise et sur sa cravate. Mila repensa à la coiffeuse avec le maquillage et les perruques. Au fur et à mesure que le fard était lavé par la pluie, des dessins apparaissaient sur sa peau.

Des chiffres.

Alors l'homme retira ses gants. Mila n'avait jamais vu ses mains, mais elle pensait que c'était une façon de ne pas laisser d'empreintes. En fait, elles aussi étaient recouvertes de tatouages. Le seul et l'unique Enigma se tenait devant elle.

Avec le peu d'air qui lui restait dans les poumons, Mila aurait voulu lui demander ce qu'il avait fait à Alice quand il l'avait gardée avec lui après l'avoir enlevée. Quel sortilège avait-il chuchoté à l'oreille de sa fille ? Que deviendrait-elle, avec le temps ?

Mais elle resta muette.

L'homme l'observa longuement, attendant peut-être qu'elle pousse son dernier soupir.

— Profite de ce cadeau, lui dit-il d'une voix suave.

Alors que ses sens l'abandonnaient, Mila le vit faire demi-tour et retourner vers sa voiture. Il monta à bord et démarra. Puis il s'éloigna sous l'orage, dans la nuit.

Quand elle fut à nouveau seule, Mila Vasquez ferma les yeux et vit Alice apparaître. Elle pouvait lui dire adieu.

Sa respiration se consumait dans ses poumons et elle se laissait enfin aller à l'oubli qu'elle avait côtoyé mille fois sans jamais y sombrer.

— *L'esprit voit ce que l'esprit veut voir.*

Qui avait parlé ? Elle ne l'avait pas imaginé, c'était vraiment la voix du spectre. Que faisait-il dans ce bois ? Comment Joshua avait-il pu sortir du jeu ?

Un éclair l'aveugla. Ce fut comme s'il lui avait arraché les deux yeux, mais on lui avait juste retiré le casque de réalité virtuelle.

Mila regarda autour d'elle.

Des silhouettes étaient penchées sur elle. Des voix murmuraient : « Vérifiez sa tension... Donnez-lui plus d'oxygène... Quatre grammes de niacine en intraveineuse : la seringue est prête ? »

Des infirmiers. Mila n'avait pas eu d'accident – du moins, pas dans

le monde réel. Le sang et la blessure étaient une hallucination. Mais, comme elle le savait, cela pouvait être fatal. Une fois encore, Joshua l'avait sauvée en lui rappelant les règles de base de l'*Ailleurs*.

Elle fut saisie d'une euphorie soudaine. Elle avait une autre chance de devenir différente. Pour être mère, enfin. Peut-être avait-elle vraiment guéri du mal secret qui l'empêchait d'être comme les autres.

Toutefois, au milieu de ce flot de sensations nouvelles, une pensée sombre s'insinua.

Le but d'un chuchoteur n'était pas de tuer ni, paradoxalement, de faire du mal. Ceci n'était qu'une conséquence secondaire, par rapport à sa véritable raison d'être.

Le pouvoir de changer les personnes, de transformer des individus innocents en assassins pervers.

C'était de ceci qu'ils tiraient leur plus grande gratification. Leur plaisir maximal.

Mila s'était demandé depuis le début pourquoi elle avait été choisie pour le jeu et quel était le but de sa partie. Maintenant elle ressentait des émotions que, à cause de l'alexithymie, elle pensait ne jamais expérimenter. Ce fut une révélation. Elle comprit que le chuchoteur avait aussi œuvré sur elle. Mais alors qu'il avait utilisé son pouvoir pour rendre les autres mauvais, avec elle il avait agi à l'inverse.

Profite de ce cadeau.

Elle aurait dû se sentir reconnaissante envers lui pour cette nouvelle version d'elle-même, pour ce en quoi il l'avait transformée. Mais elle ne ressentit que dégoût et mépris parce qu'elle comprit que, en réalité, c'était lui qui avait gagné.

Pourtant, cela ne signifiait pas qu'elle allait se résigner.

La chasseuse de disparus savait maintenant que quelque part une ombre l'attendait. Dehors, un nouveau chuchoteur agissait.

C'est de l'obscurité que je viens. Et si je ne les cherche pas, les ténèbres viendront me chercher.

Remerciements

Stefano Mauri, éditeur – ami. Et, avec lui, tous les éditeurs qui me publient dans le monde.

Fabrizio Cocco, Giuseppe Strazzeri, Raffaella Roncato, Elena Pavanetto, Giuseppe Somenzi, Graziella Cerutti, Alessia Ugolotti, Tommaso Gobbi, Diana Volonté et l'immanquable Cristina Foschini.

Vous êtes mon équipe.

Andrew Nurnberg, Sarah Nundy, Barbara Barbieri et les extraordinaires collaboratrices de l'agence de Londres.

Tiffany Gassouk, Anaïs Bouteille-Bokobza, Ailah Ahmed.

Vito, Ottavio, Michele, Achille.

Gianni Antonangeli.

Alessandro Usai et Maurizio Totti.

Antonio et Fiettina, mes parents, Chiara, ma sœur.

Sara, mon « éternité présente ».

DU MÊME AUTEUR

Le Chuchoteur, Calmann-Lévy, 2010

Le Tribunal des âmes, Calmann-Lévy, 2012

L'Écorchée, Calmann-Lévy, 2013

La Femme aux fleurs de papier, Calmann-Lévy, 2014

Malefico, Calmann-Lévy, 2015

La Fille dans le brouillard, Calmann-Lévy, 2016

Tenebra Roma, Calmann-Lévy, 2017

L'Égarée, Calmann-Lévy, 2018

Table des matières

Couverture

Page de titre

ENIGMA

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

PASCAL

11

12

13

14

15

16

17

18

JOSHUA

19

20

21

22

23

24

25

26

ALICE

27

28

29

Remerciements

Du même auteur

Page de copyright

Titre original :
IL GIOCO DEL SUGGERITORE
Première publication : Longanesi & C., Milan, 2018

© Donato Carrisi, 2018

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2019

COUVERTURE
Maquette : Alistair Marca
Photographie : © Jennifer Gavend / Arcangel Images

ISBN : 978-2-7021-6701-4

www.calmann-levy.fr



180^{me}
ANNIVERSAIRE
LIRE

